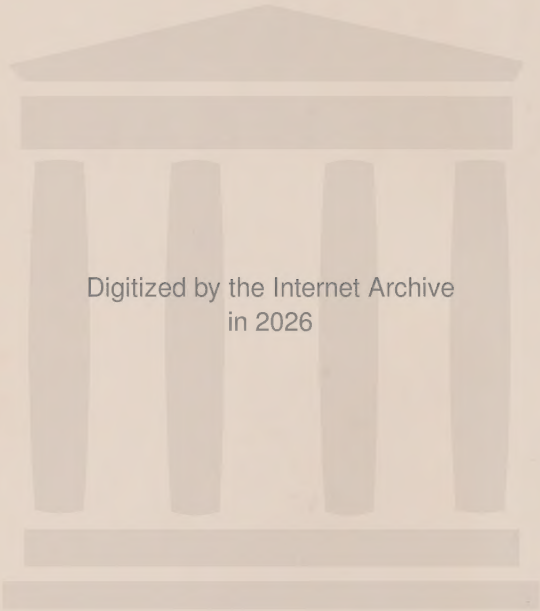
UNIVERSITY OF ARIZONA
39001019736001


Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/georgesrodenbach0000pier

PIERRE MAES

GEORGES RODENBACH

1855-1898

PQ
2388
R413
Z6
1926

EUGÈNE FIGUIÈRE, ÉDITEUR
à l'Enseigne des Deux Figuiers
17, Rue Campagne-Première — PARIS
Et 72, rue Van Artevelde. à BRUXELLES
1926
TOUS DROITS RÉSERVÉS

UNIV. OF ARIZONA LIBRARY

EX LIBRIS
MARCEL LACHAERT

PREMIÈRE PARTIE

EN BELGIQUE

CHAPITRE PREMIER

L'Enfance et l'Adolescence

(1855-1877)

ers le milieu du siècle dernier, Tournai vi-
t calmement derrière son enceinte encore
tifiée. C'était une ville aux rues tranquilles
alignaient leurs maisons anciennes, aux
ces irrégulières où rôdait le silence coupé à
ıre fixe par les sonneries du carillon du
ux beffroi et les tintements des cloches de
nombreuses églises et couvents. C'est à
ne si quelques fabriques rompaient le calme
biant du battement preste et régulier de
rs métiers. Et l'Escaut qui la coupe trans-
salement coulait paresseusement entre des
ais bordés d'arbres à l'ombre basse et dense.
ut un horizon hérissé de tours, de la silhouet-
aiguë des « choncq clotiers » et des bou-
ets d'arbres se dressaient là : tout un paysage
dans la torpeur provinciale s'agitait avec
ulance une population vive, vibrante, qu'une
égresse joyeuse animait sans cesse.

'est dans cette ville que naquit un soir d'été,
16 juillet 1855, Georges-Raymond-Constantin
DENBACH. Sa maison natale n'existe plus
a vieille rue des Augustins, où il vit le jour,
conservé du passé que son tracé sinueux et
idenité.

Le père de Georges, Constantin-Ferdinand-Auguste RODENBACH appartenait à une ancienne famille d'origine allemande.

Le trisaïeul du poëte, Ferdinand, né à Andernach (Prusse Rhénane) en 1714 sortait d'une lignée de notables médecins. Il vint en Flandre comme chirurgien, attaché à l'Etat-Major du général comte Muray, commandant un corps d'armée autrichien dans les Pays-Bas. Le comte Muray avait sa résidence d'été au château de Rumbeke-lez-Roulers. En 1748, de passage à Lille avec son chef, le docteur Rodenbach fit la connaissance de la fille d'un brasseur d'Ouckene, Jeanne van den Bossche et l'épousa le 15 novembre de la même année. Après la signature du traité de Versailles de 1757, le jeune homme démissionna pour se fixer à Roulers et y pratiquer la médecine.

Son fils, Pierre-Ferdinand, né dans cette ville en décembre 1759, fit ses études de médecine et de chirurgie à Paris, mais à son retour en Belgique il préféra la carrière du commerçant à celle du médecin.

« Pierre Rodenbach joignait à l'esprit de négoce de hautes connaissances, qui le mirent « bientôt en relief. Placé à la tête de l'administration communale de Roulers sous les « gouvernements français et hollandais, il remplit plus tard les fonctions de membre des « Etats de Flandre (1) ». Il mourut le 6 décembre 1820. Sa femme, Anne de Geest, brugeoise de naissance, ne lui donna pas moins de sept enfants, dont six fils. Quatre d'entre eux, Ferdinand-Grégoire (aïeul d'Albrecht Rodenbach, le célèbre poëte flamand mort jeune), Pierre-Jacques, Alexandre, Constantin-François (grand-père de Georges) se signalèrent brillamment pendant la Révolution de 1830 : les deux pre-

(1) *Biographie Nationale*, tome XIX, Bruxelles, Bruylant, 1907, p. 586.

niers par l'organisation de corps de volontaires, les deux autres par leur campagne contre le roi Guillaume, menée dès 1826 dans le journal *Le Catholique des Pays-Bas*, publié à Gand. Ils mirent tout en œuvre pour propager les idées révolutionnaires en Flandre, combattre le régime hollandais et rendre le pays libre.

Les frères Rodenbach avaient fait leurs études à Paris.

Avant de parler avec quelque détail du grand-père du poëte français, insistons un moment sur la vie et le caractère de son grand-oncle Alexandre, l'aveugle de Roulers, comme on l'appela, le plus notoire — avant lui — des Rodenbach.

Alexandre Rodenbach, né à Roulers en 1786, avait à peine onze ans quand il perdit la vue : quatre opérations avaient été pratiquées sans succès par les meilleurs oculistes de l'époque, dont le baron Dubois, chirurgien de Napoléon. Son père le fit élever à Paris au Musée des Aveugles, fondé et dirigé par Valentin Haüy. Bien doué, l'enfant acquit dans cette institution une science solide et très variée qu'il ne cessa de développer pendant son court séjour en Hollande, où il avait été appelé par le roi Louis-Napoléon pour propager les meilleurs procédés d'enseignement des aveugles. A son retour en Belgique, il aida son père dans le commerce, et, tout en s'occupant d'industrie et de négoce, il ne cessa de s'intéresser à ses compagnons d'infortune et aux sourds-muets. Cette activité toute professionnelle pourrait-on dire, ne lui suffit bientôt plus et les premiers troubles ayant commencé à secouer la Flandre de sa torpeur séculaire, le jeune Flamand se mêla ardemment à la lutte politique, comme nous le rappelions tantôt. En particulier, il soutint de toutes ses forces la proposition d'exclusion de la famille d'Orange de tout pouvoir en Belgique que son frère Constantin, qui sié-

geait à ses côtés, avait présentée au Congrès National. Il fût élu député de Roulers aux élections générales qui suivirent la dissolution du Congrès et le resta jusqu'en 1866, année de sa mort. Ce sont surtout ses travaux sur *Les Aveugles et les Sourds-Muets* (Tournai 1853) qui le rendirent célèbre dans le monde entier. Il y exprima avec chaleur et vigueur son exquise sensibilité et sa lucide intelligence.

Constantin-François Rodenbach naquit à Roulers le 25 octobre 1791. Il fit ses études au collège des Jésuites, qui venait de s'y établir, et se distingua dans le cours de ses travaux par une rare intelligence et un esprit supérieur. Attiré à l'étude de la médecine par la lecture des livres de la bibliothèque de son père, il partit pour Paris et entra à l'Ecole de Médecine, où il accomplit de brillantes études. Celles-ci à peine achevées, il fut rappelé en Belgique par la conscription et désigné pour faire partie de l'avant-garde de l'armée d'Allemagne. Le baron Larrey, chef du service de santé de cette armée se l'attacha comme aide-major. Satisfait de ses services, et la mort décimant sans doute trop vite ses collaborateurs, il le nomma chef d'ambulance, et c'est à ce titre que le jeune chirurgien assista aux batailles de Lutzen et de Bautzen. Larrey lui confia peu après la direction de l'hôpital de Dresde (1813). Constantin Rodenbach avait à peine vingt et un ans. Bientôt le typhus, qui faisait le vide autour de lui, l'atteignit à son tour. Il guérit, mais sa sensibilité, déjà fort éprouvée par toutes sortes de fatigues, en fut profondément ébranlée. Et pourtant ses épreuves commençaient à peine. Il fut fait prisonnier dans la déroute qui suivit la sanglante défaite de Leipzig et transporté dans la forteresse de Josephstad, en Bohême. Il dut y supporter pendant seize mois le régime débilitant et désastreux des geôles de l'époque. La chute de l'empire fran-

ais hâta sa délivrance. On le relâcha ainsi que ix de ses compagnons de captivité, en plein iiver, un jour de tempête et de froid glacial. es libérés, après mille aventures, échelonnant a route des cadavres de cinq des leurs, épuisés ar la fatigue et les privations, traversèrent uccessivement Prague, Dresde, Altenbourg, Weimar, Cassel, pour s'arrêter à bout de forces Cologne. C'est dans cette dernière ville que Constantin Rodenbach se remit de ses fatigues, grâce au dévouement d'un pharmacien qui le recueillit et aux soins d'un de ses compagnons de captivité, devenu son ami, le baron Auguste Wieland, né à Bâle et proche parent du poëte allemand. Cet officier, d'origine suisse, attaché aux armées de Napoléon, était tombé malade en route, près de Cassel. Son jeune ami lui avait d'abord abandonné pour se couvrir plus chaudement la couverture de laine qui lui servait de manteau, mais malgré cela, le froid l'ayant abattu, il l'avait réchauffé et soigné efficacement. Ces services rendus mutuellement resserrèrent les liens de leur amitié et comme tous deux habitaient la Flandre — Wieland avait fixé son foyer à Bruges où il avait femme et enfants — ils s'en revinrent ensemble au pays.

Constantin Rodenbach passa dans sa famille, à Roulers, les trois années qui suivirent. En 1818, il vint s'établir comme médecin à Bruges, après avoir soutenu, le 29 janvier de la même année, devant la Faculté de Médecine de Paris, sa thèse *De l'influence du climat sur l'homme malade.*

Son mariage avec Louise-Pauline Wieland, la fille de son compagnon de captivité en Bohême, qui eut lieu à Bruges le 27 décembre 1821, l'attacha par des liens plus forts encore à la ville que son petit-fils devait célébrer d'une manière insigne plus d'un demi-siècle plus tard.

Les huit années qui suivirent virent naître

successivement Constantin-Auguste, Louise et Cécile Rodenbach et furent une période d'activité professionnelle très intense pour le jeune père. Fort répandu dans la société bourgeoise, réputé pour sa science et la dignité de sa vie, Constantin-François Rodenbach fut tour à tour nommé médecin-légiste, médecin des hospices, de la garde communale et professeur à l'École de Médecine de sa ville. Vers l'époque de cette dernière nomination, il occupa le petit hôtel encore existant de la place des Biscayens, qu'on désigna à tort, plus tard, comme la maison familiale de Georges Rodenbach, né neuf ans après la mort de son grand-père. Sur ces entrefaites commença sa campagne dans le *Catholique des Pays-Bas*, dont nous avons déjà parlé. Son activité politique ne l'empêcha pas de publier, en 1827, cette curieuse *Consultation médico-légale relative à un parricide* (1) qu'Edmond Picard analysera avec quelque détail dans sa très copieuse *Bibliographie du Droit Belge*, et, en 1829, ses intéressantes *Consultations sur les Colonies de Fous* (2). Son meilleur ouvrage : *Episodes de la Révolution dans les Flandres* (1829 à 1832) parut en 1833 (Bruxelles, L. Hauman).

En 1831, Constantin Rodenbach avait quitté Bruges pour exercer à Saint-Nicolas les fonctions de commissaire de district ; c'est en cette qualité qu'il rendit tant de services à la cause nationale en mettant le Pays de Waes à l'abri des incursions des armées hollandaises. L'année suivante, il fut nommé aux mêmes fonctions à Malines.

Malgré sa brillante participation aux délibérations parlementaires, le docteur Rodenbach ne vit pas son mandat législatif renouvelé aux élections suivantes. Pour le dédommager de

(1) Bruges. De Pachtere.
(2) Bruxelles 1829.

échec, Léopold Ier le nomma, le 30 sep-
bre 1841, au poste de chargé d'affaires et
consul général en Suisse.
près cinq années de séjour en Suisse, occu-
entièrement par les devoirs de ses fonc-
s et par l'étude des institutions du pays,
stantin Rodenbach tomba malade et de-
da son changement. Il fut désigné pour
placer notre représentant à Athènes. Il partit
mois de septembre 1846 avec sa femme et
filles (son fils à ce moment est déjà fonc-
naire au ministère de l'intérieur à Bru-
s) pour rejoindre son poste. Le nouveau
gé d'affaires en Grèce sembla renaître dans
ays, mais il n'y était pas depuis trois mois
mourut subitement au sortir d'un déjeûner,
décembre 1846. Sa veuve et ses enfants
rèrent en Belgique en février 1847 et rejoi-
ent Constantin-Auguste à Bruxelles, où elles
xèrent auprès de lui.
adame Rodenbach avait été une admirable
pagne pour le grand patriote. Très lettrée,
accueillit avec empressement Charles No-
, Alexandre Dumas et les autres écrivains
enom qui fréquentèrent sa maison. Son fils
t recopié dans ses mémoires plusieurs poé-
qu'elle avait composées : l'une d'elles, dé-
à Victor Hugo et écrite à propos des *Bur-
ves* ne manquait pas de souffle. Elle mourut
and en 1863.
onstantin-Ferdinand-Auguste Rodenbach na-
à Bruges le 24 janvier 1824. Il retrace com-
samment ses années d'enfance dans un cha-
e de ses mémoires. (1) Les évènements de
évolution belge le voient élève studieux et
iqué du Collège de Roulers. Puis, en 1832,
rne au petit séminaire de Malines, où il

(1) C'est dans ces mémoires restés inédits, obligeamment uniqués, il y a quelques années par Mme Georges Roden- que nous avons recueilli ces détails

reste peu de temps. Il fait presque toutes se études au Collège des Jésuites de Brugelett qu'il quitte le 17 août 1841. Trois mois après va rejoindre sa famille en Suisse. Il devien ensuite élève du Collège des Jésuites de Fr bourg. Il ne reste que deux ans dans cet éta blissement.

En septembre 1843, le consul général de Be gique à Berne, fidèle à la tradition de sa fa mille, envoie son fils compléter ses études Paris. Celui-ci devient en octobre de cette an née élève externe du Lycée Louis-le-Grand. occupait un petit appartement rue Dauphin Il partageait son temps entre les bals de Chaumière et l'Odéon, où la *Lucrèce* de Po sard obtenait un grand succès, tandis que l *Burgraves*, représentés la même anné échouaient lamentablement. C'est également a théâtre que le jeune Belge vit Jules Jani « prenant des notes pour les spirituels feuill tons du *Journal des Débats* », Alexandre Du mas, Lamartine, Châteaubriand à la fin de s carrière. « Au sortir de ma classe de philos « phie, raconte-t-il, je suivis avec assiduité l « cours publics de la Sorbonne, les cours d « chimie de Dumas, les cours de Saint-Ma « Girardin, les conférences de Michelet et d'E « gard Quinet... et le cours d'Orfila sur l « poissons à l'Ecole de Médecine... » Quelqu peccadilles et peut-être quelques dépenses ex gérées, le firent rappeler en Suisse. Il pass quatre mois à faire des excursions avec l siens dans l'Oberland bernois et à visiter que ques villes d'Allemagne, Francfort et Cologn Après ses longues vacances, son père l'oblig à retourner en Belgique afin d'y achever l études préparatoires à la carrière à laquelle le destinait. Au bout de six mois d'études droit à l'Université de Bruxelles, le jeune hom me entra comme surnuméraire au ministère l'intérieur (10 octobre 1845). Après les déla

légaux, il est nommé vérificateur des poids et mesures de deuxième classe à Ypres. Fonctionnaire zélé, il ne séjourne que deux ans dans cette ville. C'est pendant ce laps de temps qu'il prépare et publie ensuite, en 1850, son premier livre consacré à *l'Abbaye de Villers en Brabant*. La même année 1850, il obtient son changement pour Tournai. Deux années après, le 14 avril 1852, il y épouse Rosalie Gall. Successivement, en 1853, 1854, 1855 naissent leurs trois premiers enfants : Louise-Mathilde-Adélaïde, Adèle-Mathilde-Alexandrine et Georges-Raymond-Constantin.

La page que le père consacre dans ses mémoires à la naissance de sa seconde fille est tristement touchante quand on pense que celle-ci mourut prématurément en 1871 à peine adolescente :

ADELE-MATHILDE-ALEXANDRINE

« Il est d'usage à Tournai de donner au premier enfant qui vient au monde le lendemain « de la Pentecôte, un chapeau de roses béni « par le prêtre pendant les cérémonies de la « veille. Notre Adèle a reçu au jour de son « baptême le dit chapeau de roses qui est, dit-« on, un gage de bonheur. Puissent ces feuilles « de roses jetées sur tes premiers pas, ma « fille, te sauvegarder des épines qui bordent « ton chemin. »

Combien la page consacrée à la naissance du fils qui deviendra célèbre est sèche et nue en comparaison de celle-ci si émouvante. Elle n'offre que cet intérêt très relatif : le second prénom de l'enfant est orthographié : *Rémond*.

Que remarquons-nous de particulier chez tous les membres de la famille Rodenbach ? (1)

(1) Le lecteur trouvera des détails plus complets sur la famille du poète dans notre article du *Mercure de France* (16 mai 1914).

Que tous étaient écrivains plus ou moins bien doués, hommes de science ou historiens. Il ne manquait plus qu'un poëte, et français par surcroît, pour justifier la tradition familiale. Il ne manquait plus qu'une grande qualité à ces hommes de race allemande greffée sur une branche flamande pour en faire de grands artistes : une sensibilité poétique raffinée à l'extrême, le dernier coup de pouce de la nature achevant la statue idéale du type d'une famille prédestinée à l'Art. Nous nous imaginons qu'on le doit à la famille maternelle du poëte, tournaisienne d'origine (1), et pour cela nous n'avons qu'à nous souvenir de la vie rayonnante de grâce céleste de sa bisaïeule, Mme de Bonnaire, telle qu'il nous l'a contée dans sa nouvelle *La Vie d'un Portrait* (2). Au surplus, cette coïncidence n'est-elle pas étrange : il existe d'elle une miniature à laquelle Georges Rodenbach ressemble trait pour trait. Tous deux avaient la même coloration délicate et rosée du visage, la même chevelure blonde !

* * *

Le troisième enfant de Constantin-Auguste Rodenbach n'eut pas l'occasion de vivre longtemps à Tournai. « Il n'est tournaisien que sur l'état-civil » a dit de lui Emile Verhaeren. Quelques mois après sa naissance, il vint habiter Gand où il passera toute sa jeunesse. Son père venait d'y être nommé vérificateur des poids et mesures de première classe à la suite de la mise en vigueur de la nouvelle loi sur les poids et mesures du 1er octobre 1855.

Ce n'est pas sans douleur que la jeune Mme

(1) La mère du poëte flamand. Albrecht Rodenbach était également d'origine tournaisienne.

(2) Ces pages ont été reproduites dans la réédition du *Rouet des Brumes* publiée par l'éditeur Flammarion en 1914, pp. 317 à 346.

odenbach quitta la cité qui lui rappelait son nfance et toute sa jeunesse, l'admirable grand-ère qui l'avait élevée, la vie quiète qu'elle lui vait assurée et ses récits légendaires du temps assé où revivaient dans une atmosphère d'é-rnité les évènements des derniers sièges de ournai, l'arrivée de La Bourdonnaye, celle de ichegru et des soldats de la première Répu-lique, la fuite de la garnison française de-ant les Alliés de 1813 et ces cosaques dont le om seul, en Belgique, au début du siècle der-ier, faisait trembler d'effroi les enfants et les onnes femmes.

Elle quittait tout cela pour aller vivre au ord d'un canal à l'eau presque stagnante, la oupure, dans Gand, ville austère, religieuse, n proie aux fumées, au silence sous un ciel rumeux aux tons étouffés, habitée par une opulation habituellement farouche, taciturne, e parler lent, heurtée, avare de mouvements qui soudain, par accès, éclate en une brus-ue joie, en une profusion de paroles et de estes aux moments les plus inattendus.

Si cela devait étonner la jeune mère, son ari, en revanche, retrouvait les gens de sa ace, des âmes voisines de celles de sa Bruges atale dont il conservait le regret depuis le our lointain de son enfance où il l'avait quit-e : cette Bruges qui, toute sa vie, lui fut une bsession, une obsession si forte qu'elle pesa on seulement sur son existence, mais sur elle de ses enfants et sur son fils en parti-ulier.

Qu'on se représente, à cette époque, la vie es jeunes parents. Le père occupé toute la ournée par ses fonctions, la mère toute aux oins qu'exigeaient d'elle son ménage et ses ois enfants. Comme son existence devait être ouce et unie dans Gand paisible ! Quelle paix n peu triste dans cette quasi absence d'allé-resse vitale le long de ce canal où s'étiraient,

pourrait-on dire, les longs chalands lourdement chargés et les convois d'arbres à peine ébranchés, avec cette lente dérivation des eaux presque sans afflux ! Vie quiète réglée aux sonneries des couvents proches et des hospices voisins, aux sifflements aigus des sirènes des usines du quartier, près de ce Casino, vaste jardin frissonnant de verdure et d'oiseaux où les après-midi des belles journées les mères se réunissaient pour prendre l'air et papoter tout en surveillant de l'œil les ébats de leurs mioches avides d'espace et de mouvement. Et cette heure de midi reconnaissable entre toutes aux rapides martèlements des pieds des ouvriers, en sabots, délivrés du travail du matin !

Combien les dimanches devaient être accablants, opaques, écrasés par le silence total amené par l'arrêt absolu du travail urbain. Désolation à peine allégée par l'habituelle station à l'église paroissiale. Quelle torpeur, les après-midi d'été quand la chaleur embrasait l'atmosphère et que des essaims légers de moustiques s'élevaient des eaux paresseuses et lourdes ! Quelle solitude aussi en hiver, quand les soirs de gel et de neige, les mendiants, si nombreux en ces temps-là, harcelaient les rares passants dans la brume des rues et des quais déserts ! Ce devait être tout un évènement qu'un beau dimanche ensoleillé quand le canal découvert, aux berges herbues plantées de tilleuls odorants, était sillonné de barquettes rapides aux couleurs des sociétés nautiques de la ville.

Toute une mélancolie insinuante et sourde entourait la jeune mère qui devait en sentir l'influence maligne au milieu de ses enfants. Mais, par contraste, quelle joie devait être la sienne de les voir jouer ensemble et folâtrer dans la gaieté du jeune âge avec le gros caniche sur la pelouse du jardin de la maison et s'animant de tendresse à son appel.

Nous imaginons le plaisir et le contentement

ss époux lorsque peu à peu, ils apprirent à
ur petite famille les mystères de la Foi, la
ésie de la prière et les rites des cérémonies
ligieuses accompagnées de la musique déli-
tement bruissante ou majestueusement épan-
e de l'orgue, le renouvellement des saisons
lonnées par les fêtes carillonnées : l'Epipha-
e avec son cortège de rois mages, Carnaval
ec ses folies, Pâques aux œufs rouges, bleus,
rts, bariolés, jetés sur le monde par les
oches revenant de Rome, l'Ascension en mai
moment blanc de l'année », l'Assomption
ns la splendeur du mois d'août, et ces fêtes
l'Hiver qui sont par excellence les fêtes de
nfance, la Saint-Nicolas et la Noël, auréo-
es de tout leur charme légendaire qui est
ne lumineuse évocation enfantine.

A trente ans, Georges Rodenbach, plein d'émo-
on, consacrera ces lignes à la Saint-Nicolas
ui lui avait laissé des souvenirs inoubliables :
« Combien c'était beau la chambre toute rose
de bonbons et de jouets : les chevaux méca-
niques, les poupées aux figures de pastel, les
soldats de plomb couchés dans de l'ouate,
les bergeries très blanches, très vertes, avec
des arbres minces et des vaches rousses qui,
disposés sur un guéridon, ressemblaient à ces
paysages grêles et lointains vus par l'enfant
à travers le cadre des portières en voyageant.
Puis à terre, sur le tapis, des parterres de
fondants, de chocolats, de bonbons multico-
lores, avec des grandes serviettes blanches
pour étangs où voguaient des bateaux de mas-
sepain aux haubans de fil rose et aux fri-
sonnantes voiles d'or. » (1)

Cette lente initiation entourait l'enfance d'une
tmosphère tempérée et sereine.

Lentement Mme Rodenbach s'était habituée à
nouvelle ville qu'elle habitait. Petit à petit,

(1) *Le Progrès*, Bruxelles, no du 12 décembre 1886.

un cercle d'amis s'était formé autour du jeune ménage. Devenue Gantoise d'adoption, la Tournaisienne se laissait gagner par le charme de la cité où ses blondins grandissaient. Son âme bonne s'était également vouée aux déshérités. Une classe de pauvres bientôt l'intéressa plus que les autres : les aveugles. Ils furent toujours secourus par elle, en reconnaissance de l'affection que lui portait l'oncle de son mari, le célèbre aveugle de Roulers, qui avait accepté d'être le parrain de sa fille Adèle-Alexandrine.

C'est ainsi que la mère apprit à ses enfants à connaître les gens au milieu desquelles ils vivaient, et comme elle voulait qu'ils suivissent son exemple, elle les emmenait parfois dans ses pérégrinations charitables. C'est dans celles-ci qu'elle conduisit son fils au Grand Béguinage de Gand, aujourd'hui désaffecté, si proche de la Coupure, ce vaste enclos où le souvenir de Georges Rodenbach persiste symbolisé dans le marbre, ce lieu dévot qu'il chanta si souvent dans ses ouvrages.

Tout à coup, dans cette existence paisible, la mort de la mère du fonctionnaire, survenue chez lui en 1863, vint jeter la consternation. Le chagrin des enfants choyés par leur grand-mère fut immense. Pour faire diversion à la douleur du garçonnet, ses parents voulurent le faire changer de milieu et l'envoyèrent commencer ses études dans un pensionnat à la campagne. Ils furent obligés de l'en retirer au bout de quelques semaines, car il dépérissait loin de la chaleur du foyer familial.

Une photographie de 1864 nous montre un Georges Rodenbach au front large et aux yeux enfoncés dans les orbites. Les traits maigres et pâles et les coins retombants de la bouche donnent une expression mélancolique au visage dont le caractère est encore peu accusé. Ses deux sœurs lui ressemblent beaucoup : même

chevelure blonde et même nez allongé et pointu aux narines taillées en amande.

Après la triste expérience de l'internat, Georges devint élève au Collège Sainte-Barbe de Gand. Il eut tôt fait de prendre goût à l'étude et de trouver un agrément là où d'autres ne trouvent que dégoût. Comme il était heureux alors de travailler chez lui auprès de ses sœurs qui lui faisaient répéter ses leçons ! Les réponses venaient de source aux questions qu'elles lui posaient et il prenait plaisir à leur enseigner ce qu'il commençait de savoir. Bientôt aux concours, il disputait les meilleures places à ses condisciples :

« Comme on travaillait au temps des con-
« cours, écrit-il quelque part dans un arti-
« cle (1), comme on se levait avec vaillance,
« plus tôt chaque matin, descendant au jardin
« répéter toute la longue matière, à mi-voix,
« avec ce bourdonnement continu de la leçon
« apprise qui mettait autour de nos jeunes
« têtes comme un murmure d'abeilles. Et tout
« cela pour arriver à la bienheureuse semaine
« de la distribution des prix qui récompense
« de toutes les peines... La semaine tant atten-
« due, pour laquelle on décomptait les jours
« sur le calendrier, non pas seulement avec
« l'espoir des vacances, du doux repos, du
« voyage à la montagne ou à la mer, des câli-
« neries dans la bonne maison familiale, mais
« encore et surtout parce qu'elle apportait avec
« elle, la semaine bienheureuse, cette minute
« exquise autant que brève où l'on entendra
« son nom proclamé devant une salle immense,
« dans laquelle chacun ne voit que ses parents,
« les yeux mouillés de larmes. Cette émotion-
« là, c'est quelque chose d'indicible et ceux
« qu'on acclame, qui montent sur l'estrade,
« qu'on charge de prix rouge et or, qu'on sacre

(1) *Le Progrès*, n° du 10 août 1886.

« de naïfs lauriers dont la couronne trop gran-
« de leur dégringole jusqu'aux épaules — com-
« me un cerceau — ceux-là goûtent alors le
« plus doux de l'ambition humaine et des pres-
« sentiments de gloire.

« Où sont les pièces naïves que nous jouions
« au collège, avec toutes sortes d'intrigues mou-
« vementées de ministres traîtres, de princes
« mis au cachot par les infidèles et que leurs
« fils venaient délivrer à travers mille périls,—
« enfantines épopées, bien faites pour nous ins-
« pirer la vaillance, le mépris de la vie et
« l'amour de nos proches. Et dans les couvents
« de filles, comme c'était joli les sœurs, tout
« en blanc comme des premières communian-
« tes, qui jouaient des allégories printanières,
« où la Rose et le Lys se tutoyaient ! »

Le souvenir du trépas de sa grand-mère s'estompait déjà dans la mémoire du collègien, quand à l'école même, il eut la révélation de ce qu'est véritablement la mort et l'expression qu'elle donne aux visages de ceux pour qui tout est fini dans ce monde. Il en exprima l'impression vingt ans après dans ces vers du

PREMIER MORT (1)

Je le vois toujours, le prêtre poitrinaire
Qui jadis se traînait dans les corridors blancs
Avec la face pâle, avec les pas tremblants
Qu'aurait au clair de lune un noir visionnaire.

. . . . . .

Il trépassa l'hiver : on nous mena le voir ;
Il portait la chasuble usitée aux offices,
Et dans ses mains de cire, ignorantes des vices,
Il tenait fixement un vieux crucifix noir.

(1) *L'Union Littéraire*, 1re version de la *Jeunesse Blanche*, pp. 85-86.

n l'avait exposé, conformément au rite :
es bras sur la poitrine et couché sur le dos ;
n seul cierge éclairait le grand lit sans rideaux;
ne branche du buis trempait dans l'eau bénite

. . . . . .

était jaune mat, comme une vieille estampe,
une comme un vélin dans un ancien missel,
t chacun de ses yeux était comme un grand scel
mpreint de cire jaune au coin de chaque tempe.
h ! ses yeux blancs, ses grands yeux effrayés,
es yeux mouillés, ses yeux d'aveugle, ses yeux vagues
ù tout un infini semblait rouler des vagues
leines d'espoirs perdus et de rêves noyés !

. . . . . .

h ! l'épouvantement du premier mort qu'on voit
t qui porte déjà la couleur de la terre !
encontre de l'enfant avec le grand mystère,

. . . . . .

remière vision des choses de la tombe
ar des yeux pleins encore des rêves du berceau.

. . . . . .

Déjà l'atmosphère étouffante du collège reli-
ux commençait à agir sur ses pensées.
Un nouveau malheur fondit sur lui. Dans le
me qui a suivi le déménagement de la fa-
le du n° 68 de la Coupure au n° 9 du
ulevard Frère-Orban, en 1866, un an après
naissance de sa troisième sœur Marie (1),
sœur Louise, minée par la phtisie, meurt à
ze ans. Il l'avait vu dépérir peu à peu et
er enfin à la maladie. C'était très mal inau-
er la nouvelle demeure ! Sa religiosité s'en
lta, surtout qu'il habitait maintenant à pro-
ité du Petit Béguinage dont le clocher s'éle-

(1) Actuellement Mme Emile Lebrun.

vait vis-à-vis des fenêtres de la chambre où il étudiait.

A quinze ans, une angoisse pareille à celle qu'il avait ressentie lorsque Louise se mourait le gagna à nouveau. Au moment où la France se débattait dans les horreurs de la guerre de 1870, Adèle, alors âgée de dix-sept ans, elle aussi pâlit, commença à tousser. Elle devint très souffrante et jour à jour s'achemina vers la mort. Rodenbach dira plus tard, en les unissant dans le même souvenir, l'agonie si pareille des deux sœurs dans ces vers des *Absentes*, une des meilleures pièces de son recueil *Les Tristesses :*

Je me rappelle aussi les suprêmes journées :
Le sang rouge craché sur la neige des draps,
Et derrière le lit les deux sœurs inclinées
Qui leur tenaient la tête et se parlaient tout bas...
Enfin les oraisons et les cierges funèbres,
Quand l'agonie affreuse et lente a commencé,
Jusqu'à ce qu'un grand râle au milieu des ténèbres
Portant leur âme à Dieu, sur nos fronts fût passé !
. . . . . .

Rodenbach n'exagérait pas quand il assurait dans *Au Collège*, un des plus curieux chapitres de *Le Rouet des Brumes :* « Toujours la mort « fut présente au milieu de notre adolescence « Oh ces années où il aurait fallu nous appren« dre à aimer la vie et où on ne s'occupa qu'à « nous familiariser avec la mort. » Toute l'atmosphère du Collège Sainte-Barbe renforçait cette impression « il était clos comme un sé« minaire. Et tout autour, la ville morte s'affli« geait dans le concert en larmes de ses clo« ches. Il y avait une cour centrale, un terre« plein nu comme une grève où la mer retirée « a laissé sa tristesse. Pas même l'animation « de quelques arbres. Seul dans un pignon, le

cadran implacable d'une grande horloge dont les aiguilles se cherchaient, se quittaient. Les sonneries de l'heure tombaient sur nous, si plaintives, qu'elles en semblaient obscures ! On eût dit une pluie de fer et de cendres. Existence invariable et morne, sous les hauts murs de cette cour interceptant le soleil ! C'est là que mon âme toute jeune s'est déprise de la vie pour avoir trop appris la mort ! »

« La Mort ! C'est elle que les prêtres qui furent nos maîtres installaient parmi nous dès la rentrée... »

Comme on le voit, l'atmosphère du collège par suite des circonstances renforçait les tristesses familiales de l'adolescent et l'inclinait à chercher une consolation, et un dérivatif à la fois, dans l'étude et les exaltations mystiques.

La photographie du poëte à quinze ans est symptomatique à cet égard : la tête est « construite » maintenant. Plus de flottement dans les traits du visage. Ils sont virilisés par la douleur. C'est déjà l'ovale régulier de la figure des derniers portraits, le nez mince, « comme étiré par un grand souci », le menton rond, les lèvres serrées et volontaires et les yeux mélancoliques comme étonnés de la laideur de la vie.

Depuis 1869, en sixième, Rodenbach a comme condisciple et bientôt comme ami Emile Verhaeren, interne au Collège, avec qui il poursuivra et achèvera ses études à Sainte-Barbe. Un sérieux esprit d'émulation scolaire les avait réunis, tout d'abord. Rodenbach remportait le plus souvent la première place et le plus grand nombre de points aux concours hebdomadaires et trimestriels. C'était le plus fort en thème de la classe. Son ami le suivait d'assez près sur le palmarès.

A l'exaltation toute scolaire qui était, à ce moment, celle des deux jeunes gens, se mêla

bientôt une autre stimulation spirituelle qui se manifesta par un goût précoce pour la poésie.

Au cours de ses lectures — les classiques étudiés en classe lui avaient seulement fait connaître la beauté sévère de l'Idéal antique et de l'Idéal chrétien — Rodenbach mit par hasard, la main sur un exemplaire des *Harmonies poétiques et religieuses* de Lamartine et du coup ç'avait été pour lui, et bientôt pour Verhaeren, comme une fulgurante initiation à la poésie de Lamartine : « C'est lui, révèle-t-il (1), que nous lisions, tout rêveurs, dans la grande salle d'étude, au collège ; lui dont les grands vers nous entraient au cœur, nos cœurs vierges, et y faisaient de délicieuses blessures ; lui qui nous emmenait dans la barque de ses strophes vers des vagues méditerranéennes, et nous nous prenions à suivre, à chercher, comme des robes vivantes, Elvire et Graziella et toutes les autres femmes de ses poèmes qui nous apprenaient à aimer. »

Les deux amis pleuraient d'enthousiasme à la lecture de *Premier Regret* de leur poète.

Ils composaient tant bien que mal des vers où ils exprimaient leurs premiers émois poétiques à l'insu de leurs maîtres et de leurs condisciples. Seul, un de ces derniers, Edgar Pattyn, qui devint prêtre (2), fut mis dans la confidence et commis comme juge des essais rimés des deux amis. Son arrêt était sans appel, mais se montrait-il sévère ?

Hugo et Musset suivirent bientôt Lamartine dans l'admiration des jeunes poètes, toujours

---

(1) *Le Progrès*, n° du 19 juillet 1886.

(2) Cf. *Revue encyclopédique* : janvier 1899. *G. Rodenbach*, par Emile Verhaeren.

à l'insu du professeur de littérature dont l'enseignement était fort sévère pour les Romantiques. Voici un fragment d'un petit discours de Rodenbach (resté inédit et dont nous devons l'obligeante communication au préfet actuel du Collège Sainte-Barbe, le R. P. Van Hoeymissen) prononcé à la fête patronale de ce professeur, en 1873, qui exprime d'une façon tout à fait topique, cette impitoyable proscription.

Après avoir rappelé les commentaires des poètes latins et grecs et des grands écrivains du siècle de Louis XIV du maître, le jeune homme ajoute : « Mais parmi toutes ces brillantes fleurs, dans cet Eden poétique, il y avait aussi des épines que vous vous êtes efforcé d'éloigner de nos pas. Je veux parler du Romantisme. Persuadé que les principes de cette nouvelle école littéraire renfermaient des idées subversives : au point de vue de la morale et du goût, vous avez voulu nous faire partager cette conviction. Que dois-je dire ? Sinon que ce travail — dont nous n'avons su trop admirer l'érudition — a pleinement réalisé son but. En dévoilant à travers la pompe habituelle des phrases, la profusion des images, le clinquant d'un style bizarre, l'absence réelle d'esprit et de raison, il a éclairé nos intelligences et ramené les quelques transfuges au vieux camp des classiques ».

Cependant, malgré les protestations de son élève préféré, le professeur, le P. Volders, fut bien obligé de reconnaître que les grands Romantiques avaient défait les classiques à Sainte-Barbe, car tous les élèves de seconde et de rhétorique les lisaient et les commentaient pendant les récréations et les promenades. *Les Méditations*, *les Odes et Ballades*, *les Feuilles d'Automne* et *les Nuits* passaient de mains en mains et déchaînaient l'enthousiasme de leurs lecteurs. Verhaeren assure même dans l'article

de lui que nous citons tantôt, qu'en des réunions dominicales appelées l'*Académie du Dimanche*, on lisait de longues dissertations sur la poésie et les poètes condamnés par le Père Volders. Le sérieux élève qu'était Rodenbach, dont le travail méritait tous les égards, couvrait toute cette effervescence de son prestige auprès du recteur du collège. C'est même ce prestige qui l'empêcha d'être renvoyé de l'école quand un surveillant trouva dans son pupitre à l'étude, le début d'un grand poème sur l'*Amour* que son enthousiasme pour le *Lac* lui avait fait entreprendre.

En 1874, le jeune poète entre à l'Université de Gand pour faire son Droit. Dès lors, plus de contrainte. Il peut se livrer tout entier à son penchant pour la poésie. Il n'a plus à rendre compte de ses actes et de ses pensées à des maîtres sévères. Aucune dure discipline ne l'obligera plus à aller s'enfermer tous les jours de la semaine et quelques heures le dimanche, comme un fauve en cage, dans une école religieuse, à l'horizon délibérément fermé sur l'art. Maintenant, l'Alma Mater est la vraie mère de la liberté intellectuelle.

Le jeune étudiant — choyé par ses parents qui n'avaient pas lieu d'être sévères pour un fils si studieux — profita pleinement de la liberté qu'on ne lui mesurait plus et se lança à fond de train dans l'étude de l'art et de la littérature modernes. « Ce fut à ce moment pour lui, écrit-il dans son premier roman *L'Art en exil* (1), véritable autobiographie, une furie d'étude et de travail, un état d'esprit plein de trouble délicieux, car toute son âme chantait, toutes ses pensées fleurissaient en images : à chaque instant du jour, à table, dans sa chambre, en se couchant, au long de ses promenades solitaires au crépuscule, des lambeaux de vers

(1) Pages 19 et 20.

ris, rêvés, trouvés, composés sans cesse, aient de son âme comme une ruche en ail. »

a petite chambre, au second étage de la son paternelle, devient pour lui comme une r d'ivoire où il s'enferme pour penser et re. Il ressent tellement ce besoin d'isole- nt qu'il va jusqu'à inscrire cette pensée sur paroi intérieure de sa porte afin de l'avoir s cesse sous les yeux : « Plus l'homme ole, plus il s'élève. »

ependant, la vie du dehors n'est pas sans se sur lui ; la vieille ville l'attire par tout ancien passé de gloire et de beauté. Tout vaguant par ses rues à la recherche d'im- ssions et de rimes, il apprend à aimer le rme fier de ses quais taciturnes et de ses x dormantes, la grandeur historiée de ses ais municipaux, ses églises gothiques et son teau-fort massif et sombre. La décrépitude maisons aux façades sculptées, coiffées de nons dentelés, l'intéresse comme le signe l'antique tradition artistique de la cité d'Ar- elde. Les quartiers vétustes et insalubres nt pas de plus fidèle visiteur que lui. Il aime rrer dans leurs rues tortueuses et capricieu- où les coins pittoresques foisonnent.

Gand, en 1875, avait encore sa « belle allure e moyen âge. Elle s'animait même en souri- es de sculpture, parée de ses joyaux de ierre lissant les eaux de ses canaux comme s bandeaux silencieux de sa vieillesse (1). »

La pioche du démolisseur vint bientôt éven- r les vieux quartiers et substituer au désor- séculaire, mais orné, un ordre où toutes les les de l'hygiène étaient observées sans souci l'art et de la beauté d'antan.

Le grand Béguinage où Rodenbach, tout en-

(1) G. *Rodenbach* : *Evocations*, Bruxelles, La Renaissance du e, 1924 p. 81.

fant, était venu si souvent en compagnie de sa mère, ne fut pas non plus épargné par une administration communale utilitaire et sacrilège.

Mais le Petit Béguinage situé à une autre extrémité de Gand, échappa aux démolisseurs. C'était le meilleur refuge du poète, son quartier de prédilection. Il s'y rendait presque tous les jours. Une porte de son habitation donnait sur une ruelle étroite — un petit canal la coupait — qui débouchait presque en face de la grande porte d'entrée de l'enclos mystique. Les sonneries échelonnées de la cloche au timbre argentin de sa chapelle basse lui racontaient tout le long de la journée la vie des béguines.

Quoiqu'il en ait dit, il ne faut pas croire que Georges Rodenbach s'obstina dans sa mélancolique solitude pendant ses années d'université. Comme tout Flamand, après ses heures de recueillement mystique, il avait ses heures de libre expansion et de vraie jeunesse qui aime à se dépenser et à s'extérioriser.

Jadis — comme encore aujourd'hui — par les belles journées dominicales de l'été, la jeunesse estudiantine de Gand allait folâtrer en bandes dans la banlieue de la ville et envahissait en trombe les guinguettes fleuries installées aux bords de l'Escaut et de la Lys pour y savourer leurs spécialités gastronomiques tels que des « anguilles au vert », des gaufres, du « cramique », ce pain-gâteau aux raisins célèbre en pays flamand, du « riz au lait » saupoudré de cassonade ou du « waterzooi » ce bouillon de poisson si spécial qui n'a rien de commun avec la bouillabaisse provençale.

Ce qui, à cette époque de sa jeunesse, charmait surtout le jeune poète, c'était les pittoresques excursions qu'il accomplissait en bateau à voile sur la Lys avec de joyeux camarades.

D'autre part, son élégance très caractérisée avait été fort remarquée à Gand. De taille

oyenne, les cheveux blonds frisés, le cou lar-
ment cravaté d'une grande lavallière, le re-
rs de la redingote orné d'une orchidée, l'al-
re très dégagée, toute sa personne provo-
ait la curiosité et l'intérêt: On le craignait
ème un peu, car il avait conquis par quel-
es manifestations d'indépendance la réputa-
n d'un esprit très caustique et mordant. Une
moiselle de Saint-Nicolas lui avait adressé,
jour, le manuscrit d'une œuvre poétique de
composition, et l'avait reçue en retour quel-
es jours après accompagnée d'une lettre d'un
n si spirituellement persifleur qu'elle com-
it tout de suite son erreur. Cette jeune fille
mme tant d'autres provinciales, fréquentait
rs les années 1876-1878 un cours de danse
nné à Gand par un maître de renom, M.
uriez, qui a fait danser plusieurs générations
Gantois. Rodenbach était un des meilleurs
nseurs du cours et bien de jeunes cœurs
ûlaient d'une flamme ardente pour lui. Cer-
ns vieux amis du poète se rappellent encore
petit fait touchant : le jour même où il fut
çu docteur en droit à l'Université de Gand, à
n entrée au cours de danse, pour célébrer
n succès, M. Duriez le salua d'une vibrante
abançonne, exécutée avec brio sur le petit
olon — la pochette — dont il se servait pour
compagner les gais trémoussements de ses
ves, et toutes les jeunes filles se disputèrent
faveur de fleurir la boutonnière du futur
ocat.

Mais n'anticipons pas sur les petits évène-
ents qui précédèrent ce modeste succès mon-
in de Rodenbach.

Le 27 Octobre 1876 avec quelques camarades
Université, membres du Cercle Catholique de
nd, il fonde une Société littéraire qui de-
ent une section de celui-ci.

On peut s'étonner qu'à Gand, une telle société
quit d'un cercle politique, dans une ville

aussi fermée à la littérature, mais la guerre de 1870 avait profondément changé l'esprit public en Belgique. La presse avait amené cette transformation ; non seulement la presse belge, mais avant tout la presse française. Les grands journaux littéraires parisiens à bas prix, avaient gagné un nombre de plus en plus considérable de lecteurs dans les villes belges, que les communications rapides par voie ferrée mettaient à peine à quelques heures de distance de Paris. C'était le reportage des faits de la guerre par des écrivains habiles et hardis qui avait suscité la curiosité de la lecture chez un public nombreux, apitoyé par les malheurs de la France dont tant d'exilés volontaires ou forcés : soldats blessés, déserteurs, communards et condamnés politiques étaient venus chercher un refuge sûr en Belgique.

La jeune génération intellectuelle belge de 1876, déjà fortement touchée par le romantisme, devait forcément sortir des sentiers battus et se différencier totalement des générations antérieures. La politique ne l'intéressait pas, ou plutôt elle la méprisait et finissait par lui devenir indifférente.

Rodenbach et Verhaeren se lient au Cercle avec un jeune catholique français attaché comme chimiste à une grande raffinerie de sucre de Gand, M. Elie Fleury, qui brûle d'un égal enthousiasme pour les romantiques, et ils forment bientôt un trio d'inséparables. L'activité de la société se réduit à la leur. Deux rapports de fin d'année de la nouvelle et modeste pléïade nous ont été conservés, ils nous apprennent que ce sont uniquement eux qui prennent la parole aux réunions. Fleury discourt sur les *Débuts Politiques du Prince Louis-Napoléon Bonaparte*, Verhaeren déclame de ses vers et Rodenbach vient lire à ses auditeurs de longs extraits de la plaquette de vers qu'il va bientôt publier et dont des fragments

paraissent dans quelques organes catholiques de la capitale et de la province, *La Cloche du Dimanche*, l'*Illustration Européenne* de Bruxelles, *Le Travailleur* de Mons et l'*Echo de Courtrai* (c'est dans ces publications que nous avons retrouvé les premiers vers imprimés du futur auteur de *Bruges-la-Morte*). Plus tard il fera une conférence sur *Alfred de Musset*, sa première.

A cette époque, Verhaeren imitait Musset, Fleury prônait Victor Hugo vieillissant, l'âpre critique de *Napoléon le Petit*, auteur responsable des récents désastres de la France de 1870, tandis que Rodenbach, tout en exaltant le génie des grands romantiques, avouait avec naïveté et bonne foi sa prédilection nouvelle pour François Coppée dont la publication récente des *Humbles* (1872) avait consacré la célébrité. *L'Aïeul*, *les Trois Etages*, *la Vieille*, *la Conscription*, du recueil *Le Foyer et les Champs* sont de vrais décalques de Coppée. Ce livre de début du jeune poète paraît en novembre 1877 (1). C'est une œuvre de toute première jeunesse sur laquelle il ne faut pas trop insister. On y trouve à côté des pastiches de Coppée une imitation des *Nuits* de Musset, la *Tentation*, un très long poème, *Les Amours de Roland*, inspiré de Victor Hugo et des poésies didactiques décrivant en longues strophes des paysages : les ruines du château de Laroche, la Vallée de l'Ourthe et l'Abbaye de Maredsous (des souvenirs de villégiature).

Les quelques pièces de la plaquette qui méritent de retenir un moment l'attention, au seul point de vue biographique, sont *Amour Vrai*, *le Cimetière* et *Souvenir d'Enfance*.

Le sentiment que Rodenbach chante dans *Amour Vrai*, lui avait été inspiré par une jeune

(1) Bruxelles : chez Lebrocquy, l'éditeur de la *Cloche du Dimanche*.

fille de Saint-Amand, le village de Verhaeren où le jeune étudiant avait fait de fréquents séjours. Ce vers candide :

Ce jour sera peut-être un grand jour dans ma vie.

ouvre et termine la pièce.

Elle est tendre et émue et ce quatrain bien tourné en résume tout le charme naïf :

Nous étions dans ce calme où l'amour se recueille,
Timides, arrachant à chaque arbre une feuille,
Mordillant des bleuets et fouettant le gazon,
Regardant, sans rien voir le bout de l'horizon.

Le *Cimetière* évoque le souvenir de deux sœurs mortes enterrées près de leur grand-mère.

Les *Souvenirs d'Enfance* sont remplis du pieux rappel des sentiments religieux que Mme Rodenbach inculqua à ses enfants et des différentes fêtes familiales dont nous avons déjà dit un mot.

On trouve déjà dans le *Foyer et les Champs*, au milieu de l'ensemble pâteux des longues histoires versifiées qu'alourdit un fréquent emploi des grands mots vagues : *Blasphèmes*, *Néant*, *Sanglots*, *Râles*, *Prunelle Ardente*, *Justice*, etc..., quelques vers bien frappés comme celui-ci :

La lampe éteinte sert à me prouver la flamme.

Le petit ouvrage eut un succès sincère dans la presse belge catholique. On couvrit le jeune homme de fleurs de rhétorique. Les amis et camarades du jeune poète reçurent quelques brochures, et le silence se fit sur ce modeste début.

CHAPITRE II

Le premier séjour du poète à Paris (1878-1879)

LA PAIX — LES TRISTESSES

Depuis la publication du *Foyer et les Champs*, Rodenbach n'a cessé d'écrire et de collaborer à *l'Illustration Européenne* et à *l'Echo de Courtrai*. Grâce à son ami Edgard Pattyn, il a été introduit à *La Paix*, un important journal hebdomadaire bruxellois rédigé et édité par M. Coomans, député catholique en renom qui se piquait de littérature (il était l'auteur de plusieurs ouvrages historiques et philosophiques bien oubliés aujourd'hui). Il y débute par une longue étude consacrée à *Les Récits et les Elégies* de François Coppée, dans laquelle il exalte le poète du *Passant* comme peintre des sentiments délicats et des bonheurs simples du foyer (1). Cet article lui vaut la sympathie de Coppée qui a reconnu un nouveau disciple dans l'auteur de *Le Foyer et les Champs*.

Pendant le mois d'octobre de la même année, le jeune homme passe son dernier examen et est proclamé docteur en droit. Son père qui n'a jamais mis d'entraves à sa liberté de pensée, juge le moment opportun pour le mettre en garde contre les enthousiasmes irréfléchis et les fallacieux espoirs. Si la presse catholique belge a fait bon accueil à ses premiers vers qu'il ne s'illusionne pas sur la portée de ce petit succès ? La littérature, certes, il ne la tient pas en horreur puisqu'il la cultive lui-

(1) *La Paix*, 10 août 1878.

même et qu'il publie des livres dans ce pays belge, si réfractaire aux Lettres (1) ; mais elle ne peut et ne doit être qu'un délassement pour le jeune docteur en droit.

Constantin Rodenbach fait inscrire son fils au barreau de Gand, car il est temps qu'il se prépare à gagner sa vie. De plus, il caresse la chimère de le voir devenir un homme en vue, un digne émule des grands Rodenbach de 1830. Son nom et une notoriété d'avocat lui faciliteraient beaucoup l'entrée de la vie politique, la seule où il ait toutes les chances de réussir et de briller en Belgique. C'est pourquoi obéissant à la tradition bientôt séculaire de sa famille, le père compte assurer la pleine réussite de la carrière de son fils en l'envoyant à Paris compléter ses études par les leçons et l'exemple des maîtres de la parole française.

Ce n'est pas sans arrière-pensée que le jeune Rodenbach quitte Gand pour aller passer près d'un an à Paris, comme il l'écrivit plus tard dans son premier roman *L'Art en exil* : « Il « partit pour Paris sous prétexte de compléter « ses études de droit... mais en réalité, il fré- « quenta moins le barreau que le théâtre, colla- « bora à des revues, approcha des écrivains « célèbres, récita des vers dans des réunions « frémissantes de jeunes artistes... » (2).

Nous empruntons à une correspondance adressée à Emile Verhaeren (3) (malheureusement nous ne sommes pas autorisés à la publier in-extenso) et à une série de *Lettres Parisiennes*

---

(1) On doit à C. A. Rodenbach des brochures de tourisme familial : *Excursions fantaisistes* : I. *Montaigle* (Bruxelles, 1872), I[e] *Vallée de la Lesse* (Bruxelles, 1873), *Dinant à travers champs* (Gand, 1877), *Dînant pittoresque* (Dinant, 1879), ainsi que des ouvrages plus importants sur l'*Application du système métrique aux tonneaux* (Gand, 1859) et sur *La Coudée egyptienne* Bruxelles (1883).

(2) P. 20.

(3) Cf. *Revue de France*, n° du 15 janvier 1924.

ubliées dans *La Paix*, de novembre 1878 à fin iillet 1879, les éléments de la relation du pre- iier séjour de longue durée du jeune belge à aris.

Aussitôt abandonné à lui-même dans la grande lle — son père arrivé avec lui le 19 octobre a quitté dix jours après — il se trouve mal à aise. Il le dit dans sa première *Lettre Pari- enne* (21 novembre 1878) : « Dans ce grand Paris j'éprouve parfois le regret de notre cher petit pays. J'ai ce qu'on appelle la *nostalgie*. C'est la première fois qu'il éprouve ce sen- ment.

Cette nostalgie l'accable un peu, car éloigné our la première fois et pour un long laps de emps, du foyer familial : de sa bonne mère triste à présent d'être seule », il se sent à eu près « comme un oiseau longtemps captif qu'étonne sa liberté et sa solitude dans le grand espace, et qui serait presque tenté de rentrer dans sa cage ». D'un caractère na- urellement mélancolique, sans relations, son olement dans Paris « cette ville folle et étour- issante », l'attriste et l'effraye au début. Il a u mal à remplir ses matinées, tandis que ses remières soirées, il les consacre au théâtre. l va entendre *La Fille de Roland* à la Comédie rançaise, *Polyeucte* à l'Opéra, *Niniche* aux ariétés, *Monsieur Chéribois* de Louis Davyl à Odéon et un spectacle à bénéfice à la Porte aint-Martin, où il entend *Le Passant* de Cop- ée interprété par Mesdemoiselles Agar et Dud- ay et la *Grève des Forgerons* par Mounet- ully.

A peine arrivé à Paris, le jeune homme va endre visite à son maître Coppée. Il lui consa- re sa 2e *Lettre Parisienne* de *La Paix* (1). Nous en détachons ce portrait bien venu : Puisqu'il veut bien me témoigner un sympa-

(1) 7 décembre 1878.

« thique intérêt, je vais vous présenter à lui. « Vous le verrez dans un petit cabinet de tra- « vail artistiquement meublé : une table et des « fauteuils en bois de chêne antiques ; une bi- « bliothèque garnie de poésies coquettement édi- « tées et reliées ; dans les chassis, des verriè- « res lumineuses avec portraits de Victor Hugo « et d'André Chénier ; et tout autour, sur les « murs, des gravures, des croquis, des dessins « et des portraits.

« Et le poète ? Il se promène de long en « large, toujours en veston rouge avec une che- « velure noire et des yeux bruns assez vifs « dans un visage très jaune de teint, tandis que « ses doigts roulent machinalement une ciga- « rette. »

Rodenbach était arrivé dans un Paris encore rempli de la rumeur des immenses foules accourues à l'Exposition Universelle dont les portes venaient de se fermer à l'entrée de l'hiver, et également en pleine lutte politique. L'évènement sensationnel du jour était un duel entre Gambetta et M. de Fourtoul survenu à la suite de violents incidents à la Chambre. Cet évènement lui fait écrire, dans *La Paix* (30 novembre 1878), cette phrase désabusée : « Oui, nous en sommes là : la politique nous « imprègne de rancunes et de haines : elle « sépare les amis, divise et désunit les familles « et rend les relations sociales de plus en plus « fausses et de plus en plus difficiles. » La politique en Belgique lui avait fait la même impression et c'est ce qui l'attristait.

La vie du barreau qu'il fréquente par obligation — il travaille avec Me Oulif, l'avocat qui a accepté de l'initier à cette vie — ne l'enchante pas plus. Dans sa candeur et dans son ignorance, il s'étonne de ce spectacle si banal des avocats plaidant les uns contre les autres, se lançant à la tête des épithètes pas toujours aimables, et quittant le Palais en bavardant

ntre eux comme les meilleurs amis du monde.

Ce qui le chagrinait surtout, c'était la cloison tanche existant entre conservateurs et républiains (alors, en Belgique, catholiques et libéaux) qui se haïssent sans se connaître.

Rodenbach trouve bientôt un réconfort sélieux dans l'accueil toujours bienveillant de Coppée et des milieux littéraires où celui-ci l'introduit. Il assiste aux séances des *Hydropathes*, cette curieuse société littéraire, fondée le 5 mai 1878 par Emile Goudeau, qui réunissait dans son local de la rue Cujas une centaines d'artistes, écrivains et musiciens qui, à tour de rôle, tous les samedis, récitaient des vers ou exécutaient des œuvres musicales. Rodenbach déclamait le *Coffret*, tandis que Coquelin Cadet récitait le *Hareng saur* de Charles Cros et lançait le monologue. On comptait parmi les auditeurs et les exécutants tour à tour : Coppée, Paul Bourget, Charles Cros, Léon Henrique, Maupassant, Charles Monselet, Paul Arène, Félicien Champsaur, Georges Lorin, Maurice Rollinat, Sarah Bernhardt, L. Tailhade, Le Bargy, Paul Mounet, André Gill, et combien d'autres encore.

Rodenbach qui noua bien des amitiés aux *Hydropathes*, donna dans *La Paix* une explication de ce mot hydropathe qui devait nécessairement intriguer le public. Elle ne manque pas de pittoresque à défaut d'authenticité : « Il paraît qu'une légende se cache sous ce nom-là et une légende qui pour remonter aux Romains... n'en est pas moins drôle. Il y avait (c'est comme dans un conte de fées) une petite bête avec une tête de cristal et des pattes de silex qu'on ne pouvait jamais laver parce qu'elle ne supportait pas l'eau. Alors on imagina de lui jouer de la musique et de lui réciter des vers, et l'animal soudainement apprivoisé et docile se laissa faire. En mémoire de quoi les Romains fondèrent une

« société musicale et littéraire qu'ils appelèrent « de ce nom *Les Hydropathes*, c'est-à-dire ceux « qui se laissent également charmer par Eu- « terpe et par Polymnie. » (1)

Les débuts du poète dans le milieu purement artistique des *Hydropathes* ne l'empêchent pas de poursuivre ses études de droit et il analyse en juriste novice les différentes lois en discussion à ce moment-là à la Chambre française : la loi sur le travail des enfants et des femmes dans les manufactures et la loi sur la recherche de la paternité. (2)

Des jours de gaîté succèdent aux jours d'ennui et de spleen.

Après quelques mois de séjour à Paris, le ton des *Lettres Parisiennes* devient plus allègre. Le jeune belge est très content maintenant, bien que sa santé ne soit pas toujours bonne. Il s'est fait quelques relations très agréables de jeunes gens allant avec lui au restaurant et au théâtre. Tous les lundis il se rend aux réceptions de M. Le Play, le célèbre économiste social ; les vendredis, aux séances d'une société de sciences sociales dont il fait partie et qui est présidée par l'historien E. Demolins (3), les samedis soirs aux *Hydropathes* et les dimanches soirs chez François Coppée. Il va en soirée chez son avocat et chez Mme Garcin de Meynard, une ancienne amie de sa famille, où il récite ses poèmes parmi lesquels le *Coffret* obtient un succès unanime. Il suit avec beaucoup d'intérêt les cours du Collège de France et de la Sorbonne, et se montre assidu aux leçons de Charles Blanc qui traite de la *Renaissance italienne*, de Paul Albert, analyste subtil du *Romantisme*, de Laboulaye discourant

(1) 7 décembre 1878.

(2) *La Paix*, 21 décembre 1878 et 15 février 1879.

(3) M Demolins devint célèbre dans la suite par la publication de son livre : *De la Supériorité des Anglo-Saxons.*

· le *Droit constitutionnel*, de Renan qui de sa
ose cadancée évoque la poésie sacrée des
uumes, et de Caro, l'incomparable orateur (1).
e mercredi, dès une heure, raconte Roden-
ach dans un article de souvenirs (2), la place
e la Sorbonne était occupée par une foule
'équipages aux portières blasonnées. La
alle de cours était comble trois quarts d'heu-
e à l'avance... Enfin à deux heures, avec
ette exactitude qui est la politesse des rois
t des professeurs, le maître apparaissait :
l'une tenue irréprochable, en habit noir, en
antalon gris, une main gantée d'un gant gris
erle, les favoris grisonnants soigneusement
mondés et ouverts en éventail. » Avec des
rases minutieuses, il expliquait à ses audi-
ces pâmées la morbidesse du pessimisme de
opardi et de Scopenhauer.
Une après-midi, à son cours, Caro lut les vers
res et cruels d'une femme où le pessimisme
panchait : l'*Ode à Pascal* de Mme Louise
kerman et assurait du coup à celle-ci la cé-
rité.
Rodenbach avait assisté à cette séance et en
ait emporté une grande impression. Il voulut
nnaître le nouveau poète. Un de ses nouveaux
is le mena chez Mme Ackerman et ce fut une
sillusion pour le jeune homme, quand il se
uva devant une vieille femme aux cheveux
s, au teint rouge, alerte et bavarde dans son
tit appartement de la rue des Feuillantines
Barbey d'Aurevilly venait parfois en voisin :
ne aïeule vraiment, qui parut vite très bon-
et très cordiale :
« Comment ! vous faites des vers ? mon pau-
vre ami, lui dit-elle avec un ton apitoyé où

(1) Caro donnait à cette époque à la Sorbonne un cours de
losophie très intéressant et fort suivi. C'était le conférencier
mode, dépeint sous les traits de M. Bellac dans *Le Monde*
l'on s'ennuie, de Pailleron
(1) *La Flandre Libérale*, 16 octobre 1881.

« l'on sentait passer toute la connaissance de « la douleur de l'Art.

« ...Mais vous-même, objectâmes-nous, si ti- « mide.

« ...Ah ! moi, c'est différent, je ne suis pas « poète. J'ai jeté un cri, un cri de colère et de « pitié à voir la douleur de mes semblables. » (1)

On retrouve l'influence de Mme Ackerman dans l'*Infini*, une des pièces des *Tristesses*.

Rodenbach au cours de son séjour a écrit son deuxième livre de vers où il a essayé d'analyser « les souffrances de l'homme et de « la société : l'oubli, la séduction, la bruta- « lité, l'ivrognerie, la prostitution, la guerre, « la haine... » Sur l'avis de Coppée et celui de ses parents il décide d'intituler son nouvel ouvrage : *Les Tristesses*. A l'intervention de l'auteur des *Humbles*, son éditeur A. Lemerre accepte d'éditer l'œuvre du débutant. (Elle paraîtra en Juin 1879).

Le jeune Gantois continue de fréquenter le barreau et assiste à l'inauguration de la statue de Berryer dans la salle des Pas Perdus du Palais de Justice de Paris (2).

Il se lance de plus en plus dans les milieux littéraires, publie des vers dans *La Plume* et dans *La Jeune France* qui viennent de voir le jour, continue à fréquenter les séances tumultueuses des Hydropathes. Il assiste également à la première tapageuse de la pièce tirée par William Busnach de l'*Assommoir* de Zola, et ne la trouve pas fort de son goût, tandis que la reprise éclatante de *RuyBlas* au Français l'enthousiasme : « Quelle soirée, écrit-il dans *La paix* (12 avril 1879). Quelle salle ! Quelle fièvre « d'admiration quand le vieil Hugo avec sa

(1) *Journal de Bruxelles*, 11 août 1890.

(2) *La Paix*, 4 janvier 1879. Parlant de la générosité et de la charité de Berryer, il s'exprime ainsi : « Il cachait avec une exquise modestie ces délicatesses de son âme, *comme une religieuse cache ses cheveux* (sic).

« barbe blanche est entré dans sa loge, calme « comme une apparition, serein comme s'il as- « sistait déjà à son immortalité. »

Quand quelques jours plus tard, Coppée conduit le jeune enthousiaste chez Hugo, c'est avec timidité qu'il l'aborde : « Je vois encore le Maî- « tre, raconte-t-il plus tard (1), doux et familier, « vêtu d'une simple jaquette d'orléans noir, « les cheveux et la barbe très blancs, coupés « courts, causant beaucoup, malgré ses soi- « xante dix-sept ans, avec une facilité tantôt « profonde et tantôt piquante au milieu de ses « deux petits enfants Georges et Jeanne et de « quelques-uns de ses familiers : Paul Meu- « rice, Coppée, Auguste Vacquerie et Paul de « Saint-Victor. » (2)

Pendant le Carême, plus par curiosité que par foi, il va entendre le Père Monsabré à Notre-Dame et le Père Didon à la chapelle des Dominicains du faubourg Saint-Honoré qui attirent autour de leur chaire toute l'élite de Paris, et c'est pour lui comme un pieux rappel de l'atmosphère religieuse de ses années de collège.

Pour jouir du contraste, il ne manque pas l'occasion d'aller écouter les sermons laïques de l'ex-père Hyacinthe Loyson qui officie à la nouvelle église catholique gallicane de la rue Rochechouart installée dans l'ancien local des *Folies Montholon* (alias *Folies Loyson*).

* * *

Le séjour de Georges Rodenbach à Paris touche à sa fin. L'heure des vacances et du retour en Belgique va bientôt sonner.

(1) *La Flandre libérale*, 21 juin 1882.

(2) Voici en quels termes le grand homme remerciera son jeune confrère de lui avoir envoyé son volume de vers : « Je lis de temps en temps une page charmante. Il y a plus d'une joie pour nous dans vos *Tristesses*. Je suis heureux, Monsieur, de savoir où envoyer mes remerciements. Victor Hugo. *La Jeune Belgique*, p. 7, 1883-1884, reproduction en fac simile.

Auparavant, comme pour établir une somme de ses admirations poétiques et montrer la voie qu'il a voulu suivre dans *Les Tristesses* qui vont bientôt paraître, le jeune poète publie dans *La Paix* une étude *Coup d'œil sur la Poésie contemporaine.* (1)

Après avoir évoqué les chefs-d'œuvre reconnus de chacun des maîtres du premier âge romantique, Hugo, Lamartine, Vigny, Musset, Barbier, Gautier, ainsi que de leurs cadets : Baudelaire, Banville et Brizeux, Georges Rodenbach définit ce que la poésie moderne doit aux Parnassiens et au premier stade de leur action : l'*impassibilité* exprimée dans une forme poétique impeccable. « Après l'*impassibi-* « *lité*, ajoute-t-il, les poètes sont revenus à la « vérité, c'est-à-dire à l'émotion sentie et tra- « duite... Au lieu de s'isoler, ils se mêlent aux « hommes. Ils s'identifient avec la nature et « ne font que décrire ce qu'ils observent. » De là ces poètes *peintres de genre* (ce que Rodenbach se montrera plus tard dans *La Mer élégante* et *L'Hiver Mondain* plutôt que dans *Les Tristesses*) Coppée, peintre de Paris ; Mérat, des environs de Paris ; Jean Aicard, de la Provence ; A. Lemoyne, de la Normandie, et A. Theuriet, de l'Argonne. Mais le poète sur lequel se porte surtout son examen, poète avec lequel il se trouve presque en concordance, c'est Louise Ackerman. C'est le poète du pessimisme influencé par les théories de Schopenhauer et de Hartmann, de cette philosophie dont il dit plus loin : « C'est une chose étrange, cette philosophie pessimiste éclatant ainsi à un moment aux quatre coins de l'Europe et répétée d'un pays à l'autre comme un cri de sentinelles. »

...Et il termine par ces mots : « Quoi qu'il en soit de sa philosophie, ses poèmes n'en

(1) 17 Mai 1879.

sont pas moins d'une virile et superbe énergie. Et ce qui doit tout pardonner d'elle, c'est qu'elle est un apôtre de la fraternité et de l'union commune. »

Les Tristesses ont paru et le lecteur y retrouve toutes les préoccupations qui ont hanté le jeune poète pendant son séjour dans la grande ville. Elles montrent à la fois son désarroi devant le scepticisme parisien comparé à la foi tranquille du monde catholique belge auquel il appartient et son désir constant de concentrer sa pensée dans l'évocation mélancolique du souvenir de ses chères sœurs mortes, des joies familiales et aussi des impressions ressenties dans ses promenades vers les tristes banlieues : un ensemble de *tristesses* poétiques qui se concrètent en divers poèmes dont les meilleurs. *La Naissance du Poète* (réminiscence de la *Bénédiction* de Baudelaire), *le Coffret*, *les Absentes*, *Nocturne*, *les Femmes tristes*, *Un Duo*, *les Lions*, *Récompense*, *Roses d'Antan*, *l'Infini*, *Lacryma Rerum*, écrits dans une langue poétique robuste et ferme, ont conservé après tant d'années un grand charme de simplicité, tandis que les contes rimés qui forment une partie considérable du recueil, *Tristesses de l'Amour*, *l'Antiquaire*, *Infamie éternelle*, *Muet !* et *Petit Pierre* sont des pastiches du plus mauvais Coppée.

Si les *Tristesses* ne sont pas un des meilleurs livres de Rodenbach — lui-même l'avait rayé de la liste de ses ouvrages — elles n'en sont pas moins une œuvre importante et comme une première esquisse de la *Jeunesse blanche* qui résume tous les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse.

L'étape franchie depuis *Le Foyer et les Champs* est considérable. Rodenbach malgré les influences de Coppée, d'Hugo, de Banville et de Baudelaire trop perceptibles dans les *Tristesses*, est devenu un écrivain en possession

d'une langue poétique perfectible certes, mais déjà fort habile.

L'année qu'il vient de passer à Paris a été bien remplie et sera fertile en enseignements. Avant de prendre le chemin du retour vers la patrie, Rodenbach jette un regard en arrière et salue la Ville Lumière de ces mots tristes et amers :

« Paris, pour l'étranger de passage, est lumineux, riche, gai, superbe ; mais l'observateur attentif découvre autour de ce théâtre où s'agitent tant de splendeurs, des coulisses où croupissent bien des fanges. Mais malgré tout on l'aime comme un fils qui sait sa mère infâme et ne pourrait cependant pas vivre loin d'elle, et l'aime parce qu'après tout c'est la ville du bel esprit et du bon cœur où l'on sent frémir sa sève et fleurir ses rameaux comme une plante transportée de la pleine terre dans une serre chaude, de sorte qu'en la quittant on ne peut s'empêcher d'avoir des larmes aux yeux et d'avoir au cœur des regrets, adoucis seulement par la pensée qu'on retourne près de ses parents et de ses amis, et que si l'esprit est moins satisfait, là-bas le cœur le sera davantage. » (1)

(1) *La Paix*, 28 juin 1879.

CHAPITRE III

Le retour à Gand. -- Débuts au Barreau et à la FLANDRE LIBÉRALE. - LA MER ÉLÉGANTE LA PLAGE. - LA JEUNE BELGIQUE Le banquet Lemonnier (1879-1883).

En rentrant à Gand, Georges Rodenbach constate aussitôt l'énorme différence entre l'accueil ouvert et cordial du milieu parisien et l'abord maussade et distant du milieu gantois. Ses belles illusions s'évanouissent une à une, et un de ses réconforts est de s'épancher dans le sein de son vieil ami Verhaeren. Il lui écrit cette lettre qui est la manifestation la plus vive de sa détresse :

Mon cher Emile,

« Me voici revenu à Gand depuis deux jours et tu ne peux t'imaginer la lugubre impression que me fait Gand et tout ce qui m'entoure. Je n'ai qu'un seul palliatif, c'est le bonheur de ma bonne mère, qui est tout heureuse de mon retour. Quant au reste, je suis dépaysé, perdu, triste, navré !

Tu ne sais pas ce qu'on perd en perdant Paris. J'y connaissais plus de cinquante familles, une foule de jeunes gens et d'artistes.

Tout s'évanouit comme un rêve et je quitte Paris au moment de la moisson. Mon livre obtient là-bas un véritable succès. J'aurai des articles dans tous les grands journaux dont plusieurs ont déjà cité de mes vers : *le Figaro, le Globe, la Liberté, la Plume*, etc.

J'ai pris le Droit en horreur, et je prévois clairement qu'il me sera impossible de m'occuper de barreau, et d'endosser à ma muse la robe et la bavette. Que faire ? Que faire ?

D'autre part, mes idées religieuses se sont bien modifiées et sans être sceptique, j'en suis venu à me faire de la Religion une idée d'autant plus grande qu'elle est plus large, et à considérer les cultes comme une forme humaine et variable d'une idée abstraite et éternelle.

Dans ces conditions, je ne peux que difficilement rester dans les rangs catholiques, et d'autre part, nos radicaux belges m'inspirent une vrai antipathie. Du reste je le voudrais que je n'oserais pas m'enrégimenter à leur suite.

Quant à faire de la littérature en Belgique, m'est avis que c'est inutile et impossible. (1) Notre peuple est avant tout positif et matériel ; à la poésie, par exemple, il n'entend pas un mot, et d'ailleurs l'esprit se rouille dans l'air bourgeois que nous respirons ici.

Tu as dû toi-même t'en apercevoir.

Au lieu qu'à Paris on vit double, on est en serre chaude, et tout d'un coup la sève bout et la pensée fleurit.

Il est certain que si je n'avais pas mes parents, si j'étais seul au monde, je serais resté à Paris, pour toujours. Mais le Devoir m'a rappelé auprès de ma mère triste et malade.

Ce que l'avenir me réserve, je l'ignore...

Pauvres natures ardentes ! Pauvres fous que

(1) Son grand-père Constantin Rodenbach quarante-cinq années auparavant, avait exprimé cette même idée dans cette page d'introduction de ses *Episodes de la Révolution dans les Flandres* : Il est une chose que je crains davantage, c'est la défaveur qui s'attache à tout ce qui s'écrit en Belgique. Une production littéraire ou scientifique, pour être bien accueillie dans ce pays, doit avoir réussi en France . Ce qui s'imprime à Bruxelles ne mérite ni nos regards ni notre attention, et le petit nombre d'écrivains que possède la Belgique, est obligé de se faire imprimer à Paris pour obtenir la faveur d'être lu dans sa patrie.

nous sommes ! Je ne sais, mais j'ai par moments le pressentiment que nous pourrions un jour vivre tous deux à Paris.

Quoi qu'il en soit, je crois que je passerai plutôt par tout que de rester à Gand. Bruxelles sera un pis-aller où j'écrirai dans les journaux, où je prendrai position dans un journal ou dans un ministère, de manière à avoir des loisirs pour m'occuper de poésie et de roman... »

Et quelques jours plus tard il lui écrit une nouvelle lettre pour le remercier chaleureusement d'avoir parlé avec enthousiasme dans un journal de ses *Tristesses*, et il dit :

« Quant à mon volume, c'est un succès étonnant. Malgré le fanatisme politique de l'heure présente, le *Journal de Gand* et *La Flandre Libérale* ont parlé de mes vers en termes très favorables. J'ai reçu aussi de Paris une étude de Madame Alphonse Daudet dans le *Journal Officiel*, sur les poètes contemporains, où elle parle assez longuement de moi... »

« Quant à présent, je suis dans le prosaïsme du barreau, j'ai une faillite et un divorce auxquels il faut que je coure à l'instant. »

Il y avait dans la première lettre tout un programme. Les années qui viendront le verront presque se réaliser.

Malgré qu'il ait pris le Droit en horreur — nécessité oblige — Rodenbach est entré comme stagiaire chez Maître Eeman. Le barreau, et sa besogne aride et matérielle, l'absorbe momentanément. Il se sent repris peu à peu par l'atmosphère provinciale et la vie familiale. Au foyer des vieux parents valétudinaires qui s'inquiètent de son avenir tout en étant fiers de ses succès parisiens, — elle est depuis longtemps morte l'illusion du père de voir son fils devenir un digne émule des Rodenbach de 1830 — le sourire de sa jeune sœur — celle qui a remplacé ses chères *Absentes* — lui fait

comprendre qu'il a encore la charge d'une âme qui cherche à s'épanouir. L'enthousiasme plus juvénile de Marie Rodenbach adoucira par son jeune emportement ses regrets de vivre loin du monde spirituel et si fougueusement vivant qu'il a été obligé de quitter. Il a une jeune âme à diriger et à initier aux charmes des belles œuvres qu'il admire. Il a également des amis à qui il se doit de communiquer la flamme qui l'anime et dont il faut entretenir l'enthousiasme pour tout ce qui est beau et élevé.

De Paris, lui parviennent de continuels échos du succès de son livre et du sort heureux que l'on fait dans tous les salons à la récitation du *Coffret*, ces seize vers dédiés à sa mère devenus rapidement célèbres :

LE COFFRET

Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde dans un tiroir secret de sa commode
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,
Et contient les cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser le soir pensive !

Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a rouvert
Pour y mettre des pleurs — et deux boucles frisées!
Hélas ! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.

Et toi, puisque tout front vers le tombeau se penche,
O mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux... que la mèche soit blanche!..

L'auteur lui-même récite son petit chef-d'œuvre dans les salons gantois qui lui sont ouverts, et pour obliger Verhaeren, accepte même de venir un soir de février 1830, à Louvain, (1) faire une lecture des meilleures pages de son livre à une séance de l'*Emulation* (une des deux sociétés littéraires estudiantines locales). Les acclamations « chaleureuses, délirantes même » de ses jeunes auditeurs qui devaient compter parmi eux ses futurs amis littéraires Ivan Gilkin, Emile van Arenbergh, Max Waller, Albert Giraud, Edmond Deman, devaient le soulever et l'encourager. N'étaient-elles pas comme le prolongement des acclamations parisiennes ?

Rodenbach n'a d'ailleurs pas rompu tout lien avec le monde littéraire de Paris. Il continue de publier des vers et des articles dans *La Plume* et *La Jeune France*.

Dégoûté de la presse catholique qui ne répond plus à ses idées philosophiques, il a accepté de collaborer à *La Flandre Libérale*, de Gand, à laquelle il donne tout d'abord quelques comptes-rendus de conférences d'écrivains français (2), tout en mettant la dernière

---

(1) Cf. G. *Doutrepont. Les Débuts littéraires d'Emile Verhaeren à Louvain.*

(2) Cette page de *l'Art en Exil* montre quel réconfort il trouve dans l'audition de ces conférences : « Au premier rang, il écoutait; l'oreille charmée par les intonations musicales de leurs voix ..

Toutes leurs finesses, leurs raffinements de mots et d'impressions le poëte en saisissait, non pas seulement les couleurs, mais les nuances ; il comprenait tout, lui seul peut-être parmi les auditoires Et cela lui donnait une joie, une fierté .

Après la conférence, il cherchait à rencontrer l'écrivain étranger qui joyeux du hasard de trouver un poëte en ce lointain de la province, se livrait volontiers, d'autant plus qu'ils s'avouaient vite des idées et des amitiés communes. .

Et, tout heureux, ils flânaient ensemble interminablement le long des quais, s'accoudant aux ponts de pierre, regardant couler l'eau où la lune reflétée, souriait, comme un portrait sous verre.

Ils allaient par les jardins publics, écoutant les feuillages se

main à un livre de vers *La Mer Elégante* qu'il a écrit d'un trait en rentrant d'une villégiature à Blankenberghe où il a mené une vie extrêmement mondaine.

Une lettre adressée à un de ses amis d'université M. Jules Eyerman, nous révèle à la fois à ce moment l'activité de sa vie d'avocat et de poète.

Gand, 8 décembre 1880. (1)

Mon cher ami,

Vous supposez peut-être que si j'ai tardé à répondre à votre aimable lettre, c'est que, depuis sa réception, je tâche de la comprendre à coups de dictionnaire. Eh bien ! non, je comprends beaucoup mieux le flamand que vous ne le croyez, et j'ai pensé que ce serait un charmant moyen pour moi de m'y perfectionner que de recevoir tous les jours une lettre de ce genre.

D'ailleurs, il le faut bien, n'est-ce pas ? puisqu'ici comme chez vous, presque toutes les affaires au correctionnel et au criminel se traitent en flamand : témoins, procès-verbaux, actes de prévention ou d'accusation, le flamand a fait main-base sur tout cela, et le français semble impitoyablement traqué !

Ce sont les Matines brugeoises au Palais !

Merci, mon cher ami, pour vos amicales félicitations.

De toutes celles que j'ai reçues — et elles sont nombreuses — les vôtres m'ont été particulièrement au cœur. Oui, j'ai eu un succès, un immense succès, et ces jours-là marquent,

convulser avec un bruit de mer lointaine, marchant dans les allées, récitant des vers l'un à l'autre à grands gestes, jusque tard, bien avant dans la nuit... (pp. 110 à 112).

(1) Cf. *Le Journal des Tribunaux*. Octobre 1913.

j'en suis sûr, dans la vie d'un homme. Tout cet auditoire semblait secoué ; moi je parlais de source, instinctivement, sans savoir comment, et avec une telle chaleur que le public a battu des mains.

Aussi, dès la semaine suivante, on m'a chargé de deux affaires nouvelles qui passeront en février un infanticide de Olsene, puis le nouveau crime de Mont-Saint-Amand, une affaire retentissante que vous aurez lu dans les journaux et qui me fait espérer beaucoup un acquittement.

On vient aussi de me prier de vouloir défendre le vicaire de Heule qui doit comparaître prochainement devant le tribunal correctionnel de Courtrai. Mais vous comprenez que j'ai énergiquement refusé.

Malgré cela, je trouve encore, grâce à Dieu, le moyen de faire de la littérature. Je viens de terminer une étude sur le nouveau livre de notre gouverneur intitulé *Florence* et dont il a eu l'attention aimable de me dédier un exemplaire. Je m'occupe encore aussi de poésie, et je vous annonce même que je publierai peut-être l'été prochain un nouveau volume intitulé *La Mer élégante*. C'est la peinture de la vie mondaine de concerts et de bals qu'on mène au bord de la mer. Quelque chose comme du Van Beers ou du Stevens. C'est là en poésie un genre neuf, car jusqu'ici les poètes n'ont vu près des flots que les matelots et les barques de pêche.

Dans ce cadre nouveau j'ai placé l'homme éternel : l'homme qui doute et qui croit, l'homme qui rêve et qui aime. J'ai fait cela d'un trait au retour de Blankenberghe...

Je suis invité à donner une conférence au Cercle littéraire de Liège en février, ainsi qu'à Verviers... Et vos parents, et votre charmante sœur avec qui j'ai été si heureux de me rencontrer ? J'espère qu'ils sont en par-

faite santé et je compte que vous me rappellerez à leur souvenir...

Mais je m'aperçois que je bavarde et que ma lettre est déjà longue. Je vous ai lancé le volant ; à vous de me le renvoyer, mais avec une raquette française, n'est-ce pas ?

Georges Rodenbach,
Avocat. (1)

Au mois de juillet 1881 Rodenbach publie son troisième ouvrage : *La Mer Elégante*, dont quelques pages ont déjà paru dans le *Journal des Gens de Lettres Belges*. Nous avons vu le but que le poète poursuivait. Sa manière a changé. Il a abandonné un moment sa mélancolie naturelle pour se lancer à corps perdu dans la vie mondaine, où il s'est mis à la recherche de la femme idéale qu'il voulait aimer. Il s'illusionne même à croire qu'il l'a trouvée et s'exclame dans *Aveu* :

Que m'importaient mon spleen et ma tristesse an-
Et ma foi déclinant comme un soleil pâli, [cienne,
Et mes amours fanés balayés par l'oubli,
Puisque je rencontrais ma chimère et mon rêve,
La vierge au cœur profond que j'évoquais sans trêve,
Et que je pressentais déjà dès mes vingt ans
Comme un oiseau pressent les douceurs du printemps.

Mais nous trouvons plus loin un quatrain qui explique mieux son état d'âme et l'irrésolution de sa pensée dans *Retour aux Champs* :

---

(1) Cette même année 1880, à l'occasion de la célébration du cinquantenaire de l'Indépendance de la Belgique, on organisa des concours de toutes sortes pour fêter cet anniversaire. Rodenbach concourût pour celui de poésie, n'obtint pas de prix, mais publia un poème : *La Belgique*. Nous n'en parlons ici que pour mémoire.

. . . . . .

Faiblesse ! Inconséquence ! et c'est ainsi sans cesse!
Je ne veux pas changer, je change tous les jours ;
Je me lasse du monde, et j'y reviens toujours
Car j'ai besoin de bruit pour tuer ma tristesse !..

Rodenbach n'a pas accompli de progrès en écrivant *La Mer élégante*. Il n'est pas encore parvenu à se libérer de l'influence de Coppée qui le porte toujours à composer de fades récits rimés.

Son vers est moins ferme que dans *les Tristesses*. Il cheville même fréquemment. Il est vite essoufflé à l'exaltation de la vie mondaine devant la mer du Nord. On ne le sent ému que dans quelques pièces : *Portrait*, *Impressions de Bal*, *Dans les Dunes*, qui rappellent le souvenir d'une sœur, défunte aujourd'hui, de son ami Eyerman : Mlle Marie Eyerman, et qui sont du même ton et de la même sincérité que l'*Amour vrai* du *Foyer et les Champs*.

A mon sens, on ne rencontre qu'un poème achevé, presque sans défauts dans tout le volume : *l'Amazone*, d'une allure très moderne et d'un trait fort aigu :

L'AMAZONE

Une amazone au loin galope, tout en noir,
Sur le bord de la mer verte, aux reflets d'ardoise ;
Elle s'estompe en noir comme une ombre chinoise,
Sur le rideau très clair que fait le ciel du soir.

Un brouillard léger sort, comme d'un encensoir,
Des naseaux du cheval rétif qui s'apprivoise,
Et la robe, cachant ses jambes qu'elle croise,
Tombe en plis onduleux comme un ample peignoir.

Toute à la volupté que donne la vitesse,
Joyeuse, elle s'enfuit sans subir la tristesse
De la mer qui recule et du soir approchant ;

Et ce groupe tout noir - comme un bronze - qui bouge
Et frissonne au milieu des splendeurs du couchant,
Semble un crêpe de deuil au drapeau du ciel rouge!

Le succès de *La Mer élégante* est moindre que celui des *Tristesses* mais maintient le juste renom du jeune écrivain auprès de ses amis. Les rares publications belges qui s'intéressent à la littérature, comme le *Journal des Gens de Lettres Belges*, le *Journal du Dimanche*, la *Revue de Belgique* reproduisant quelques pages du nouveau livre en les accompagnant d'un commentaire obligeant.

A la diffusion grandissante de la Presse, dont nous avons parlé plus haut, correspond une évolution des esprits et une hardiesse de pensée de plus en plus accentuée chez la jeune génération qui se lève. Elle manifeste d'abord sa vitalité dans des cercles estudiantins, à Bruxelles, à Louvain et à Liège, en publiant de petits journaux hebdomadaires, comme le *Journal des Etudiants*, *La Semaine*, *Le Type*, *la Chrysalide* (qui devient bientôt la *Jeune Revue Littéraire* et se transforme ensuite en la célèbre *Jeune Belgique*).

Le *Journal des Gens de Lettres Belges*, dirigé par un pédagogue, le Dr Emile Valentin, va ajouter sa voix au concert et entrer lui aussi dans la lutte.

Pendant les années 1880 et 1881, en compagnie de son ami Eyerman, Rodenbach se rend fréquemment à Bruxelles pour assister aux séances de *l'Union Littéraire*, société littéraire qui a pour organe l'*Artiste*, un des seuls journaux vraiment artistique de l'époque et qui compte comme collaborateurs : Camille Lemonnier, Theo Hannon, Léon Dommartin, Ed-

mond Cattier, Maurice Kufferath, Emile Verhaeren et Georges Eekhoud. Ces écrivains forment déjà un ensemble d'artistes qui, isolés au milieu d'une bourgeoisie hostile et réfractaire à la Littérature, se sont groupés pour mieux résister à son matérialisme foncier. Leur aîné et leur chef tacite est sans contredit Camille Lemonnier, auteur de plusieurs livres dont l'un avait déjà atteint la célébrité mondiale, *Les Charniers*, cette prodigieuse évocation et condamnation des horreurs de la Guerre de 1870. Il va bientôt rallier autour de lui une grande partie des jeunes écrivains indépendants — Rodenbach est du nombre — en publiant leurs meilleures pages de vers et de prose, dans un journal qu'il dirige : *Le Journal du Dimanche*, supplément hebdomadaire de l'*Europe*, quotidien bruxellois publié par un financier. *Un Mâle* paraît en feuilleton dans l'*Europe* avant d'être édité en volume par H. Kistemaeckers, et sa publication provoque comme « un scandale public » en Belgique par l'outrance de son style et la liberté de ses description. Cet espèce de défi à l'opinion lui attire inévitablement les applaudissements des jeunes et chacun d'eux dans sa sphère aide au succès.

Rodenbach, qui publie maintenant un feuilleton hebdomadaire dans *La Flandre Libérale*, sous la rubrique *Art et Littérature*, dans le but d'essayer une campagne en faveur des choses littéraires dont le public belge a le tort de se désintéresser beaucoup trop, exalte le beau roman naturaliste : « ce feu d'artifice de couleurs qui a soudain illuminé notre horizon littéraire si noir et si désolé. » (1)

Au début de l'année suivante il établit même un tableau de la situation littéraire du moment (2) et constate, à côté des ouvrages de

(1) *La Flandre Libérale* du 24 octobre 1881.
(2) *La Flandre Libérale* du 9 janvier 1882.

Lemonnier, *Un Mâle* et *Le Mort*, la parution et le succès littéraire des premières œuvres de Marguerite van de Wiele, d'Octave Maus, de Théo Hannon (*Les Rimes de Joie*) ainsi que des livres d'Edmond Picard (*La Forge Rousset, Le Paradoxe sur l'Avocat*), de Lucien Solvay (*l'Art et la Liberté*) de Georges Eekhoud (son étude sur *Henri Conscience*, qu'on a fêté récemment à Anvers) et enfin de ceux d'Octave Pirmez, (1) un aîné fort respecté, un des seuls et des meilleurs précurseurs du nouveau mouvement littéraire avec Charles de Coster, l'auteur trop peu connu de cette bible nationale flamande *La Légende d'Uylenspiegel*.

Il salue également la naissance « d'une nouvelle petite revue chaude et vivante, *La Jeune Belgique*, qui a conquis ses premiers galons, et décrochera peut-être un jour le panache, si la chance lui sourit, comme une nouvelle *Grande Duchesse*. » Il est même du premier numéro avec Max Waller et Georges Eekhoud, et il se réjouit de voir réussir et prospérer d'autres revues artistiques et littéraires : *l'Art Moderne* (qui vient de succéder à *l'Artiste* disparu et dont le principal inspirateur sera Edmond Picard), *la Fédération artistique*, *l'Office de publicité* (où règne à côté de Louis Hymans, Caroline Popp, une amie du père de Rodenbach et écrivain brugeois par excellence), l'*Illustration Belge* et d'autres feuilles plus éphémères.

Quand l'été vient, le jeune poète part en villégiature à Ostende en compagnie de son inséparable Verhaeren et tous deux renouvelant la tentative que l'un d'eux avait réussie en partie l'année précédente à Blankenberghe, (1) se mettent en tête de publier un journal mondain hebdomadaire pour la durée de la saison : *La Plage*.

(1) *Rémo, Les Heures de Philosophie*.

Ce journal, dont le frontispice est dessiné par un estimable artiste gantois, M. Armand Heins, est imprimé à Gand sur les presses de *La Flandre Libérale*. Il a comme ambition de refléter la physionomie estivale des stations balnéaires de la côte belge et de faire connaître et aimer la mer. Il cherche également à affriander la curiosité des mondaines par des fantaisies et des nouvelles allègres et pimpantes. « Quant à la politique... il serait peu avisé de vouloir mettre dans sa coquille l'Océan des questions sociales » affirme l'article-programme. Rodenbach et Verhaeren se multiplient pour remplir quasi à eux seuls les trois pages à trois colonnes de leur gazette pendant toute la saison (1), et ils ont fort à faire. Le numéro de début contient une page pittoresque « Le Maître de danses » du poète gantois et une chronique sur « Les Huîtres » de Verhaeren. Dans les numéros suivants, proses et vers se succèdent et l'on dirait que les deux amis rivalisent d'ingéniosité et de belle humeur pour varier les sujets et soutenir l'intérêt de leur feuille. Rodenbach se cantonne dans la publication de contes, de poèmes en prose, de fantaisies sur les colifichets chers aux femmes et de poésies. Max Waller, Ivan Gilkin, Théo Hannon et Henri Maubel collaborent par intervalle à *La Plage*. Ce qui semble une gageure, pendant ce même été surchargé, Rodenbach continue sa collaboration à *La Flandre Libérale* et envoie toutes les semaines, pendant le mois de juillet, une chronique ou un conte à l'*Europe*.

L'hiver se passe pour le jeune Gantois à re-

(1) Verhaeren avait publié pendant quelques semaines de la saison de 1881 un journal « *La Mer* ».

(2) *La Plage*, hebdomadaire en Juillet et en Septembre, quotidien en Août, se vendra dans toutes nos villes de bains : Ostende, Blankenberghe, Heyst etc. et aussi dans toutes les gares de Belgique : tels sont les termes du prospectus du journal.

prendre le collier de misère du barreau et à composer en partie les vers frivoles et légers de son prochain volume : *l'Hiver mondain.*

Au printemps de 1883, il conférencie sur *le Mouvement Littéraire Belge* à Liège, à Verviers, à Anvers et à Gand, pour aider à la diffusion des œuvres de ses amis.

Soudain, *La Jeune Belgique* apprend avec stupéfaction que le jury du Prix Quinquennal de 5000 francs chargé d'attribuer le prix cette année-là au meilleur ouvrage de prose française édité en Belgique paru depuis 1878, décide qu'il n'y a pas lieu de le décerner. Un livre entre tous le mérite : *Un Mâle.* L'écarter, c'est commettre une indignité ! Aussi, en signe de protestation *La Jeune Belgique* organise le dimanche 27 mai 1883 un grand banquet en l'honneur de son auteur si bassement méconnu. Toute la jeunesse accourt autour du Maître et deux cent dix-sept convives assistent au repas. De Paris, Zola, Léon Cladel et combien d'autres artistes français se joignent aux protestataires pour acclamer leur grand confrère belge.

« Les tables étaient chargées de fleurs ; en face du maître une haute chaise vide à laquelle était attaché un superbe bouquet de roses blanches, évoquait l'autre maître que la Belgique littéraire vient de perdre : Octave Pirmez. (1)

...A la droite de Camille Lemonnier se trouvaient Edmond Picard, Eugène Robert, Max Waller, Emile Verhaeren ; à sa gauche Georges Rodenbach, Georges Eeckoud, Victor Arnould, Léon Vanderkindere. (2)

L'heure des toasts étant arrivée, Georges Ro-

---

(1) Octave Pirmez était mort le 1er mai 1883. Rodenbach lui consacra une étude dans la *Jeune Belgique* du 1er juillet 1883. cf. *Evocations*, pp. 140-158.

2) Le seul député belge qui a protesté à la Chambre contre la décision du Jury officiel

lenbach se leva, et, d'une voix sonore, vibrante l'émotion et de colère, exposa le but de cette grande et majestueuse réunion.

« Au nom de la *Jeune Belgique*, dit-il lentement, j'ai cette mission émotionnante de vous lire pourquoi nous vous avons prié, cher Maître, de vous asseoir parmi nous.

« Ce banquet n'est pas seulement une fête — c'est aussi un combat ! c'est en quelque sorte la Veillée d'armes d'une troupe de conscrits décidés à tout et qui viennent, à cette heure solennelle, vous reconnaître et vous saluer comme leur Maréchal de lettres.

« Quant à l'injure officielle qu'on vient de vous faire, et par conséquent à nous tous qui travaillons pour créer une littérature nationale, qu'importe !

« Si un Etat ne couronne pas ses vrais grands hommes, ce n'est pas ceux-ci qu'il faut plaindre, mais les gouvernements bourgeois qui n'ont pas su les comprendre !

« D'ailleurs c'était prévu, certain, inévitable !

« Qu'avait à faire votre art hautain et loyal avec ces jurés de notre Académie des Lettres qui n'accueille que des marchands de latin et des marchands de français avarié — jamais un seul de nos vrais écrivains — si bien qu'on devrait l'appeler, pour être exact, l'*Hôtel des Invalides*.

« Là-bas, je le sais, on nous représente volontiers comme une jeunesse insolente et irrespectueuse, mais cette chaise vide, Messieurs, ce bouquet dont les fleurs sont en deuil, ce couvert dressé par nous à cette place inoccupée — tout cela n'est-il pas un témoignage surême à ce grand méconnu qui vient de mourir et sur la tombe duquel nous serons les seuls faire fleurir un peu de gloire !

« Oui ! nous savons honorer nos anciens, s vrais, les purs, les forts, et c'est précisément pour cela que l'idée de cette fête nous

est venue, afin de vous dire — cher Maître — tout ce que nous avons pour vous dans le cœur d'admiration, de dévouement, de tendresse — et aussi de reconnaissance !

« Vos livres, vos beaux livres, ils sont sur le rayon favori de nos bibliothèques ; ils l'occupent déjà presque tout entier, il y a là vos *Contes flamands et wallons*, vos *Charniers*, votre *Coin de Village*, votre *Mort* d'une profondeur nette d'eau-forte, puis *Thérèse Monique*, cette œuvre triste et poétique qui en a fait pleurer bien d'entre nous — et enfin *le Mâle*, ce feu d'artifice de couleurs qui a soudain illuminé notre horizon littéraire si noir et si désolé.

« Avec ce livre-là, vous avez forcé la victoire ! mais auparavant, vous avez bien dû souffrir, quand vous commenciez seul la bataille de l'art libre et moderne, dans ce pays si traître à ses grands écrivains, si indifférent, si coupable — devrait-on dire — vis-à-vis des hommes et des choses de la littérature.

« Et récemment encore, tandis qu'avec tous les maîtres de la France qui vous apprécient,— vous chassiez en domaine seigneurial, sur les sommets de la pensée et du rêve, visant les mots rares comme des gibiers de prix, — en Belgique, la plupart ont cru spirituel et patriotique de faire les garde-champêtres, et — pour quelques vocables nouveaux — de vous dresser procès-verbal !

« Oui ! Maître, vous avez dû souffrir ! mais les choses vont changer ! Vous sentez bien qu'un orage de colère a traversé nos têtes ! Vous voyez bien qu'une jeunesse révolutionnaire vous entoure, celle que vous avez formée par votre accueillante amitié, celle qui s'est éprise comme vous d'art pur, d'idéal fier, de langage raffiné et qui, dans les champs de la pensée, s'en est allée avec vous, secouant les arbres pour en faire tomber les poncifs, les

banalités, toutes ces choses fanées, artificielles, mortes — et y substituer un vert épanouissement de feuilles nouvelles !

« Une jeunesse littéraire qui veut conquérir une place pour les siens, et faire accepter désormais comme de grands hommes, dont un pays a le devoir d'être énorgueilli, ceux qui passent leur vie — comme vous — à écrire dans la paix des villages !

« Une jeunesse enfin qui vous a compris, qui vous a aimé, qui vous a défendu, qui s'est rué après vous, quand vous avez fait vous-même comme *le Mâle* de votre livre, indiscipliné et fougueux autant que lui, arcboutant vos œuvres, tendant vos phrases comme des muscles solides, saisissant votre art à pleine empoignade de vos bras, pour vous faire avec lui — à travers la cohue hostile — une triomphante et superbe trouée !

« Et maintenant, Messieurs, debout, tous à la fois, debout ! Le cœur vibrant, les verres en main, debout ! Venez vers lui, battez-lui des mains, apportez-lui des fleurs !

« Glorifiez-le dans une grande acclamation qui retentisse ailleurs comme une menace — et qui sonne ici comme une fanfare de fête.

« A notre cher — à notre grand Camille Lemonnier ! » (1)

Edmond Picard congratula également le héros de la fête pour lui apporter l'hommage chaleureux de ses contemporains et E. Verhaeren récita un magnifique poème qui est une vivante synthèse de son œuvre.

Lemonnier remercia les orateurs et la Jeunesse de leur hommage fraternel, car c'est vraiment, dit-il, « La Pâque publique de notre reconnaissante littérature » qu'ils célèbrent en ce jour.

L'été 1883, Verhaeren et Rodenbach repren-

(1) *La Jeune Belgique*, du 5 Juin 1883.

nent la publication de leur journal balnéaire et transportent cette fois leurs lares à Blankenbeghe et tous deux renouvellent leur tour de force de la saison dernière, mais en s'adjoignant un troisième collaborateur assidu : Max Waller.

Emile van Arenbergh, Albert Giraud, Henri Maubel, Edouard Levis et Georges Knopff collaborent occasionnellement à *La Plage* cette année-là (1)

(1) En 1883, la *Plage de Blankenberghe*, est strictement hebdomadaire et sa collection ne comporte que quinze numéros. La même année le fils et les petites-filles de Mad.-Caroline Popp éditent un minuscule journal autographié, tiré à 50 exemplaires et qui n'a qu'une existence éphémère, *Le Petit Touriste* qui publie des vers inédits de Verhaeren et de Rodenbach (cf. *Jeune Belgique*, 1er juillet 1883).

CHAPITRE IV

Départ pour Bruxelles. — L'HIVER MONDAIN. — La manifestation Van Hasselt. — Polémiques de la JEUNE BELGIQUE. — Le duel manqué avec Coveliers. — Max Waller contre Paul Wauvermans et Coquelin aîné. — Plaidoiries de Georges Rodenbach (1883-1886).

Au mois d'octobre 1883, « le jour même de l'inauguration du Palais de Justice de Bruxelles », Rodenbach abandonne Gand, où il avait passé sa jeunesse, son heureuse enfance, pour la capitale, afin d'y exercer plus librement la double profession d'avocat et d'homme de lettres.

Ses derniers mois, dans la vieille cité, avaient été fort maussades. Il avait cessé de collaborer à la *Flandre Libérale*, parce qu'on voulait lui mesurer son franc parler. D'ailleurs, la publication de ses articles hardis et agressifs dans cette gazette libérale, avait été un scandale ininterrompu pour le monde catholique qui ne lui avait pas pardonné d'avoir secoué son joug et le traitait de renégat et de « girouette ». L'hostilité systématique d'une partie de ses concitoyens s'était déchaînée contre lui et « chaque jour il avait dû subir quelque nouvelle avanie » (1). Des « trottins du journalisme » local, comme il disait, s'étaient même faits l'écho des rancœurs du public provincial

(1) L'Art en exil, p. 91.

et avaient déversé sur lui des hottées d'injures et d'insinuations.

Son discours révolutionnaire au banquet Lemonnier consomma la rupture. Devenu le porte-parole de l'exubérante et excessive *Jeune Belgique*, son existence était devenue impossible à Gand.

Ses amis et camarades littéraires fêtent avec entrain son installation à Bruxelles et le soir même de son arrivée, il « noctambule » avec eux aux Galeries Saint-Hubert, et attablés, tard dans la nuit, ils écoutent le jeune poète déclamer avec fougue les vers nouveaux de l'*Hiver Mondain*, qui va paraître bientôt chez H. Kistemaeckers (avril 1884).

La Jeune Belgique remuante et bien vivante, commence à faire parler beaucoup d'elle, la petite troupe, au complet, de ses principaux collaborateurs Albert Giraud, Ivan Gilkin, Emile Verhaeren, van Arenbergh, et Rodenbach, commandée par le plus jeune d'entre eux : Max Waller, « Son Impertinence le Page Siebel », comme on l'avait surnommé, habite maintenant Bruxelles. Elle a pris l'habitude de tenir ses réunions bruyantes et quasi quotidiennes chez Coulomb (1) un marchand de vins d'Espagne, ou au *Sésino*, un café du centre de la ville qui a disparu depuis pour faire place à une banque.

---

(1) Voici en quels termes la *Jeune Belgique* fait de la réclame pour cet espagnol hospitalier ? « L'odieuse bière de Munich répugne aux palais délicats. Laissons les enfants au Lord-Maire et cette pâtée aux manants. Seuls les vins qui ont des teintes d'ambre brûlé les liqueurs, douces comme des caresses nous sauveront du teutonisme bachique. Chez Coulomb-Robiets, 19, boulevard du Nord. Dégustez-les, ces baisers fluides et troubleurs Le vermouth de Turin s'y donne dans le cristal léger ; l'Algrave perfide et joyeux, tout ce qui a la couleur et l'arôme

Après les avoir savourés, votre cerveau vous dictera des vers amoureux et fous, votre cœur aura des effusions infinies et, loin du monde brutal, plongé dans une rêverie lente, vous serez heureux.

Votre bonheur, sans hideuse ivresse, allez le boire chez Coulomb-Robiets, le Lillas Pastia des artistes ! »

« Un soir, Rodenbach apporta le premier exemplaire de l'*Hiver Mondain*. On feuilleta le volume tout frais sorti des presses, on en lut quelques pages, et soudain Max Waller dont on ne savait jamais s'il voulait plaisanter ou s'il parlait sérieusement, déclara : « Nous allons le crier dans les rues, ton bouquin ! — Vous feriez cela ? demanda Rodenbach, flatté et ravi. — Tu vas voir ! » Et voilà toute la bande qui se lève et sort du café comme un seul homme. Une petite marchande de fleurs offrait ses bouquets près de la porte. « Son Impertinence » l'appelle, lui achète son fonds, s'en va chercher quelques mètres de ruban chez la prochaine mercière, et se met à fleurir et à enrubanner sa canne, qu'elle tend ensuite avec grâce à Georges Rodenbach. Celui-ci prend la tête du cortège ; Waller le suit, l'*Hiver Mondain* à la main, et tous les autres, derrière, leur emboîtent le pas. Par les rues, les avenues, les boulevards de Bruxelles, on vit ce jour-là les amis déambuler pendant des heures. Ils s'en allaient criant aux bourgeois ébaubis : « Voilà qui vient de paraître ! Demandez l'*Hiver Mondain* !! de Georges Rodenbach !!! » Et Georges Rodenbach, de son bâton fleuri, saluait à droite, saluait à gauche, et saluait encore. Ce fut épique... » (1)

L'Hiver Mondain est bien de la même veine frivole que la *Mer élégante*, mais il est infiniment supérieur comme forme. Le vers est plus ferme, plus souple. Il est manifestement manié avec une plus grande dextérité. Il adopte plus souvent la coupe du vers octosyllabique plutôt que celle de l'alexandrin. Le souvenir de Coppée s'est complètement évaporé. Rodenbach a cherché dans ce livre à décrire, d'une façon tout extérieure, la vie extrêmement factice de

(1) Oscar Thiry. La Miraculeuse aventure des Jeunes Belgiques. Bruxelles. Larcier 1911, pp. 74-75.

la femme mondaine qui s'alanguit dans les décors de luxe et de modernité où survit l'afféterie du XVIIIe siècle. Il nous la montre marivaudant, flirtant au bal, se laissant adu.ler par des soupirants eux-mêmes très artif.c.e s. heureuse d'exposer à leurs regards extasiés sa chair tentante délicatement enveloppée dans des vêtements vaporeux et blancs qui en font ressortir tout le charme ambigu et pervers. Et la musique de Chopin et de Weber souligne en sourdine ce tableau d'une vie presque hors du temps et en opposition absolue avec le réalisme du siècle. Ces strophes mièvres donnent bien le ton général du volume :

RAFFINEMENTS

O ma très pâle, ma chérie,
Toi qui remplis mon horizon
Suivant ton luxe et la saison
Mon sentiment pour toi varie.

Et d'abord je t'aime bien plus
Dans le printemps qui nous fascine ;
Mon amour y reprend racine
Comme au bon temps où tu me plus.

Puis mon caprice se révèle
Plus fort, plus nouveau, chaque fois
Qu'à nos rendez-vous je te vois
Avec une robe nouvelle.

Ainsi se trouve contenté
Par ton élégance magique
Mon double désir nostalgique
D'habitude et de nouveauté.

Puisque tu m'apparais, ô mienne,
Avec ce charme captivant
D'être une autre femme arrivant
Qui ressemblerait à l'ancienne.

Cependant le recueil n'est pas uniquement composé de pages retraçant la vie mondaine, il en est d'autres qui évoquent les anciennes mélancolies du poète et ses souvenirs familiaux, comme :

SINCERITE

J'ai voulu taire mes douleurs ;
J'ai voulu cacher ma tristesse
Et mon ennui profond. Etait-ce
La peine de montrer mes pleurs.

Sur toutes mes rancœurs anciennes,
Sur les oublis et les dédains,
J'ai descendu mes goûts mondains
Comme on abaisse des persiennes

Afin qu'aucun regard moqueur
Ne pût me voir et me poursuivre
Et savoir que des fleurs de givre
Pleurent aux vitres de mon cœur.

Au blanc unanime des *Fêtes galantes* et de *La Symphonie en blanc* répond le noir des poèmes *Femme en deuil*, *Paysage de Ville*, (première esquisse des *Vieux Quais* de *La Jeunesse Blanche*), *Soir d'idéal*, *Pélerinage d'amour*, *Nostalgie* et *Crépuscule des Rues*. Ce dernier poème porte en germe toute la puissance et la virtuosité verbales des *analogies* chères à Rodenbach, aux développements « syllogistiques » — pourrait-on dire — imprévus de ses idées poétiques, force et faiblesse de son talent :

CREPUSCULE DES RUES

C'est une heure très délicate
Que quatre heures du soir, l'hiver ;
Le ciel a des couleurs d'agate
Allant du ton rose au ton vert.

Un deuil descend le long des rues
Avec du jaune sur du noir,
Et parmi les ombres accrues
S'avance le convoi du soir.

Convoi lugubre ! Les ténèbres
Aux réverbères s'allumant
Ont noué des crèpes funèbres
Pour ce royal enterrement.

Il semble qu'on porte un cadavre
Dans les horizons esseulés,
Et le bruit des chariots navre
Comme un son de tambours voilés.

Et des paroisses les plus proches
Arrive, à travers l'air glacé,
Le De Profundis de leurs cloches
Pour le grand soleil trépassé ! (1)

Ces vers de *Ballet* d'un tour tout à fait classique et d'une virtuosité remarquable, forment un vivant contraste avec ce poème mélancolique :

Le corps de ballet recommence
Sa farandole aux souples nœuds ;
Les violons comme en démence
Grattent des airs vertigineux.

La bande court, bondit ou rampe,
Sinueuse comme un sentier ;
Puis on lorgne devant la rampe
Le corps de ballet tout entier.

(1) A comparer au n° III de *Les Réverbères du Miroir du Ciel natal*. pp. 83-84.

Elles y font des pirouettes
Tournant par ici, puis par là,
Comme de fines girouettes
Sur des toitures de villa.

Elles sont là toutes, groupées,
Dansant et sautant avec art
Et sur leurs faces de poupées
La sueur emperle le fard.

Dans leur zigzaguement fantasque,
Levant les bras, leurs doigts ont l'air
De frapper des tambours de basque
Qui sont invisibles dans l'air.

Leurs jupes blanches, roses, bleues
Quand on les voit danser en rond
Se relèvent comme des queues
D'énormes paons sur un perron.

Soudain au centre de la scène
Elles agencent leurs essaims,
Dans une apothéose obscène
Où s'entrevoit le creux des seins,

Et les danseuses étalées
Evoquent langoureusement
Un massif de grands azalées
Au clair de lune s'endormant !

La langue du jeune écrivain est devenue très osée. Il sacrifie volontiers à ce travers en vogue chez la jeunesse littéraire, celui de créer des néologismes pas toujours heureux hélas ! : *zigzaguement*, *poudrerisée*, *chair désillusionnante*, *emparadiser*, *emmiéller*, *madrigaliser*, *geste enjoliveur*, *froufrouter*, *tintinnabuler*, *air broutlardeux*, « *agoniser une marche comme un glas* », dérivations de verbes et d'adjectifs peu révolutionnaires.

Ces néologismes et l'allure trop fantasque de l'*Hiver Mondain* lui valent des brocards de la presse bruxelloise. Un journal quotidien *La Chronique* lui adresse même des railleries sous cette forme rimée :

Pour chasser loin de moi l'ennui sombre et fa-
C'est vainement que ma main touche [rouche,
Au piano vibrant d'Offenbach.
Réfléchissons. O ciel ! de mon humeur morose
Je crois enfin tenir la cause :
J'ai lu *l'Hiver mondain* de M. Rodenbach.

Heureusement la *Jeune Belgique* est là pour répandre du baume sur les blessures secrètes faites à l'orgueil outragé. L'encouragement du Maître Théodore de Banville qui dans une lettre précieuse déclare trouver l'*Hiver Mondain* : « tout à fait exquis, délicat, raffiné et de la modernité la plus séduisante » et que son auteur possède « la toute puissante grâce », (1) console Rodenbach des ricanements des envieux et des impuissants.

A côté de leur ami gantois, Verhaeren, Eekhoud, Giraud, Waller, publient leurs premiers livres : *Les Flamandes*, *Kees Doorick*, *Le Scribe*, *La Vie Bête*, œuvres volontairement excessives dans leurs tendances et dans leurs écritures, et par ce fait, sont en butte aux mêmes attaques que le porte-parole de leur mouvement.

En novembre 1884, pour secouer les vieilles barbes de l'Académie royale de Belgique qui ont le tort de laisser tomber dans l'oubli le souvenir et l'art vigoureux de leur ancien collègue André van Hasselt, *La Jeune Belgique* va déposer une palme commémorative sur la

(1) *Jeune Belgique*, nº 15 mai - 15 juin 1884.

tombe du poète oublié et G. Rodenbach, à cette occasion, prononce le petit discours suivant :

« Messieurs, il y a aujourd'hui dix ans qu'on a couché ici dans la terre le plus grand de nos anciens poètes.

« Nous avons pensé que c'était chose touchante et glorieuse de venir en ce jour (31 novembre 1884) attacher sur son monument funèbre une palme de souvenir.

« Quoi qu'on en ait dit, nous avons eu toujours pour première tâche de glorifier nos initiateurs et nos aînés.

« Car si nous tenons un drapeau de guerre, nous savons aussi le voiler d'un crêpe et l'incliner sur les tombes.

« C'est ainsi qu'après avoir bataillé pour la gloire vivante de Lemonnier, nous venons maintenant fleurir la gloire morte de van Hasselt...

« Tous les meilleurs écrivains du romantisme : Sainte-Beuve, Deschamps, Dumas, le grand Hugo lui-même l'appréciaient et correspondaient familièrement avec lui.

« Ici au contraire, André van Hasselt, qui travaillait seul, fut toute sa vie, attaqué, critiqué, nié, méconnu, presque obscur. Notre pays n'a pas l'enthousiasme de ses artistes. Mais lui s'en consolait sans doute car il dit quelque part :

Tous les vaillants soldats savent que les drapeaux
Déchirés par le fer — sont aussi les plus beaux !

« Et puis il avait foi dans l'avenir — et voici qu'après dix ans *La Jeune Belgique*, qui ne l'a pas connu, arrive tout debout, toute spontanée, le saluer comme un de ses maîtres, et cette fois c'est pour lui la justice, la revanche, l'apothéose.

« Oh ! quelle joie pour cette grande âme disparue si, dans l'au-delà de la tombe, elle

peut encore frissonner et sourire à l'hommage des vivants !

« Quels regrets cependant de ne pouvoir lui décerner que des glorifications posthumes et des honneurs expiatoires. Mais cela c'est l'histoire éternelle des poètes. On ne les croit quelque chose que quand ils ne sont plus rien. Et le symbole en transparaît dans la fable d'Orphée, mis en pièces par les Bacchantes, mais dont la lyre émerge, sur la fuite des eaux, toujours fleurie et toujours chantante !... » (1)

Les attaques de la presse continuent par suite des incessants excès de plume des Jeunes Belgiques, tantôt c'est Waller qui larde d'épigrammes M. Charles Potvin, académicien coupable d'écrire des cantates et des vers ridicules, ou qui part en guerre contre les jurys officiels chargés de distribuer des couronnes et des médailles aux artistes ; tantôt, c'est Albert Giraud qui s'en prend à Gustave Frédérix, le critique littéraire de l'*Indépendance Belge*, parce que celui-ci a osé reprocher à ses amis de se tailler une réclame facile en honorant la mémoire de van Hasselt, ou qui se colette avec Edmond Picard, parce que ce dernier, dans l'*Art Moderne*, prétend que la *Jeune Belgique* pastiche le Parnasse et que sa littérature manque de fond. Un duel au pistolet suivit cette dernière polémique et les deux adversaires échangèrent des balles sans résultat. (2)

Rodenbach faillit, lui aussi, avoir un duel en cette même année 1885. Il avait publié dans l'*Art Moderne* un article intitulé : *Le Plagiat*. Un collaborateur anonyme de *La Chronique* (de Bruxelles) releva en ces termes extrêmement vifs les attaques du poète contre la Petite Presse : *Les Plagiaires*. (3)

(1) *La Jeune Belgique*, 1884, pp. 130-131.
(2) Cf *Oscar Thiry*, op cité, pp 81-92.
(3) *La Chronique*, 27 juillet 1885.

« Un puceron de lettres qui patauge d'ordinaire dans le blanc de perle, le cold-cream, l'eau de son, la poudre de riz, la bandoline Rimmel, le lait anté-phélique, la pommade au patchouli et tout ce qui sert à la toilette intime des cocottes, vient de déposer le long des colonnes de l'*Art Moderne* une petite saleté sur les journaux qui dénoncent les plagiats. Cet insecte, qui a nom Georges Rodenbach, ose écrire des phrases comme celles-ci :

« La Petite Presse est là, toujours ouverte, *comme une maison de passe où chacun peut aller faire ses ordures, anonymement*, et le lendemain tous les journaux à la fois vont criant au vol, au scandale, au plagiat...

« Cela peut-il durer, et tous ceux qui écrivent, ceux à qui par conséquent pareille mésaventure peut arriver demain, n'ont-ils pas le devoir de s'écrier pour faire une guerre à outrance à cette méchante Petite Presse ? Qu'on la poursuive en justice, qu'on l'assigne en dommages-intérêts, elle qui par la seule accusation de plagiat, diffame, compromet et ridiculise à la face du pays des hommes de conscience et de valeur.

« Et quant aux chiens à la chaîne qui aboient là-dedans, qu'à la première occasion on les bâtonne sans merci et publiquement. »

« Nous ne conseillons pas au susdit Georges Rodenbach de passer à la portée de ces chiens à la chaîne : il pourrait bien ne pas tirer sa blanche peau intacte de leurs crocs.

« Et pour ce qui est d'être bâtonné publiquement, avec ou sans merci, ça ne peut manquer de lui arriver un de ces quatre matins et plus tôt qu'il ne pense. Et il ne l'aura pas volé. »

Une sommation adressée aussitôt par Rodenbach à *La Chronique* fit tout de suite connaître l'auteur du libellé : c'était un M. Co-

veliers, bourgeois rangé et tranquille, pas batailleur pour un sou.

Rodenbach lui envoya ses témoins, MM. E. Picard et Jacquet, qui se mirent immédiatement en rapport avec les siens, M. Paul Janson et le major Dusart. « Les témoins du premier demandèrent que M. Coveliers retira son article ou qu'une réparation fut accordée par les armes. Mais après deux conférences, leur mission ne put aboutir. M. Coveliers, après avoir annoncé qu'on *bâtonnerait* M. Rodenbach refusait de se battre et l'affaire en resta là. Plus tard, l'auteur de l'*Hiver Mondain* se gaussait spirituellement de son adversaire défaillant en disant : « Pour vous dépeindre son état mental, disait-il, sachez que ce pauvre monsieur a mis la Constitution en vers ! »

Camille Lemonnier, dans son livre *La Vie Belge*, a tracé une bien jolie silhouette du Rodenbach de ce temps-là : « Ce Rodenbach d'alors, cordial, d'élan si emporté et jeune, avec sa voix de cuivre clair ! Aucun rire n'était plus franc que le sien : il avait la gaieté, la candeur, la foi. Un sang vif, aux heures chaudes, rosissait son profil busqué de jeune bélier aux yeux fleur de lin, sous une chevelure d'astrakan blond... Il brillait surtout aux conférences, parlait en images, abondant, riche et facile, traînant sur les fins de phrases, la main levée en un geste sacerdotal. » (1)

Le poète avait accoutumé de porter hiver comme été une redingote ou une jaquette noire très boutonnée sur un gilet de piqué blanc immaculé, et un large pantalon à petits carreaux noirs et blancs. Une ample lavallière noire débordant jusque sur les épaules, serrait son cou délicat. Il était le plus souvent coiffé d'un haut de forme gris cerclé d'un large ruban noir et chaussé de souliers ver-

(1) Cf. *La Vie belge*, p. 152. Paris Fasquelle.

nis surmontés de guêtres blanches. Cette toilette si caractéristique comme son allure très dégagée le faisaient remarquer des curieux et des badauds. Ils prêtaient forcément à la caricature.

A la *Grande Zwans Exhibition*, organisée à Bruxelles, au musée du Nord, en mars 1885, par les soins « des membres de l'*Es or*, au profit de l'œuvre de la Presse (ouvriers sans travail) » qui réunissait un ensemble de charges de personnages belges les plus en vue, un caricaturiste, resté inconnu, exposa un portrait de Rodenbach. Il l'avait représenté au milieu d'un nuage, avec une figure éthérée, ayant au cou une immense cravate noire, authentique, débordant de la toile et du cadre.

Cet envoi était accompagné de cette notice sarcastique : MON DAIM (Gaston-Arthur-Raoul-Alphonse), élève d'un perruquier à la fois confiseur. Habite les nuages, l'éther et l'azur. Exécute au pastel les grands hommes du jour ne dépassant pas un mètre 75 cm, *Portrait* tout en cravate du Père élégant de la Mer élégante et dont voici :

LE CYGNE ALLEMAND

Ma jeunesse fut blanche et je suis toujours seul
Blond, bleu, blanc, flave et v'lan, et mièvre (c'est
[mon luxe)
J'ai l'air d'être sorti d'un œuf — comme Polluxe! (sic)
Mon linge a des pâleurs physiques de linceul.
Je porte mon mouchoir comme une fleur. Et fleure
De la tête : ixora ! des pieds : corylopsis !
Et les gants élégants où j'entre sont à six
Boutons... Mon vers, sucré comme un caramel, pleure,
Mes cheveux soleilleux, des médaillons chéris,
Auréolent mon front hanté par maint poème

Rimant d'or à l'égal de mes clairs favoris,
Ma cravate aux ampleurs de pouf, d'un chic suprême,
Met en deuil mon menton sous sa poudre de riz :
Tel un papillon noir piqué sur une crême.

En débarquant à Bruxelles à la fin de 1883, le jeune gantois n'était pas venu seulement dans le but de se lancer à corps perdu dans la vie littéraire, mais également pour faire sa trouée au barreau.

Introduit par Emile Verhaeren il devint momentanément le collaborateur d'Edmond Picard au barreau de Bruxelles, et plaida même avec lui le procès qui mit aux prises Lemonnier et Henri Kistemaeckers pour la propriété du *Mâle* (août 1885).

Malgré ses brillantes qualités oratoires, le barreau ne lui réussit guère et les causes lucratives n'affluèrent point dans son cabinet. C'était en quelque sorte, la continuation de ses déboires dans le monde judiciaire de Gand, mais cependant, quelques-unes de ses plaidoiries ont laissé un souvenir durable dans notre histoire littéraire, puisque c'est à l'occasion des démêlés de Max Waller avec la justice qu'elles furent prononcées.

Le 5 novembre 1885, Waller en répondant à un article du *Patriote* où la *Jeune Belgique* était traitée de revue « archi-libérale » bien qu'elle ne s'occupât en aucune façon de politique, avait traité son auteur, M. Paul Wauwermans, de « Raté des lettres », « d'abcès froid », et lui avait envoyé « avec tous les honneurs dûs à son rang de Sganarelle, *un coup de pied au derrière* ». Tout le monde croyait qu'un duel allait s'en suivre, mais M. Wauwermans préféra lui adresser du papier timbré et lui réclamer des dommages-intérêts.

MMes Rodenbach et Simon acceptèrent de défendre Max Waller contre son insulteur repré-

senté par MMes de Burlet et Le Jeune. Rodenbach mit tant d'ironie et de malice dans son plaidoyer, que tout en rétorquant les arguments de M. de Burlet, il déchaîna le fou-rire dans l'auditoire. L'issue du procès était tellement certaine que M. Le Jeune, ancien bâtonnier, s'abstint de la réplique et rendit ainsi hommage, lui, vieil avocat chevronné, au jeune confrère qu'était le collaborateur de Me Picard. (1)

M. Wauwermans obtint pour tout dédommagement de l'offense, l'insertion du jugement dans un journal bruxellois aux frais de Waller. Néanmoins, ce dernier et son coup de pied à « l'abcès froid » furent longtemps célèbres. De plus, la malheureuse victime dut subir pendant plus d'un an la verve de *Siébet* qui faisait sur son nom, dans la *Jeune Belgique*, d'innombrables charades. (2)

L'année suivante, la *Jeune Belgique* eut un procès contre Coquelin aîné qui était venu jouer une pièce d'Octave Feuillet : *Chamillac* au théâtre des Galeries à Bruxelles et que Waller avait sifflé ainsi que d'autres amis outrés de la suffisance de l'acteur parisien. Rodenbach plaida une fois encore pour son vieil ami qui s'en tira avec une amende de cinq francs. (3)

(1) *La Jeune Belgique*, 1886, p. 266.

(2) Ces petites misères n'empêchèrent pas M. Wauwermans de faire carrière comme avocat et comme homme politique.

(3) *La Jeune Belgique*, 1885, pp. 82-84.

CHAPITRE V

Bilan de la JEUNE BELGIQUE. — La JEUNESSE BLANCHE. — Rodenbach secrétaire de rédaction du PROGRÈS. — Le LIVRE DE JÉSUS. Départ pour Paris (1886-1888).

Quel est le bilan de *La Jeune Belgique* le jour où paraît *La Jeunesse Blanche* (15 mars 1886) et comment peut-on établir la situation littéraire concomitante et son retentissement sur l'esprit de Rodenbach ?

La littérature française est en plein désarroi. Une réaction s'annonce contre les excès du mouvement naturaliste qui a suivi la période parnassienne impassible et comme sans vie. Le dogme de l'art pour l'art et le culte de la forme commencent à être battus en brèche par la jeunesse littéraire parisienne.

Baudelaire, ce phare de la pensée poétique en cette fin du XIX^e^ siècle, après avoir été le maître des parnassiens par la peinture de ses *Tableaux parisiens* si nets et si objectifs, et devenu ensuite celui des naturalistes par son goût du réalisme truculent, est en passe de devenir maintenant celui de la génération montante déprise de l'action et infectée par le noir poison du doute et du pessimisme décrits dans *Spleen et Idéal.*

Les Jeunes Belgiques opposent de la résistance au courant dévastateur, car pour eux à la volonté de créer des œuvres s'ajoute la volonté de les écrire en français, en un bon

français clair et net qui fasse opposition au langage courant mâtiné de flandricismes et de wallonnismes parlé autour d'eux. De plus, ils doivent imposer une littérature là où règne le néant des folliculaires encombrant de leurs élucubrations la presse politique quotidienne. Ils doivent soulever l'inerte indifférence du public belge pour tout ce qui est littérature et poésie — ce lourd rocher de Sisyphe qui retombe sans cesse dans la mare des jouissances matérielles.

La réaction contre le milieu hostile a été jusqu'ici presque inefficace, car comment forcer la confiance et les applaudissements d'une masse qui ne lit pas ou qui ne lit que les livres portant l'étiquette de Paris. La littérature de la jeunesse française vilipendée par les aînés déjà célèbres, ne facilite pas l'action des *Jeunes Belgiques*, et les livres qu'ils publient ne peuvent forcément acquérir une diffusion suffisante.

Rodenbach, comme ses amis, devait nécessairement subir le contre-coup de ces événements. De plus, les deux dernières années ne l'ont pas rendu heureux. Depuis son installation à Bruxelles, sa situation morale et financière n'a fait qu'empirer. D'ailleurs, il est plus souvent seul. Les clients désertent son cabinet d'avocat. L'effervescence et le brouhaha des remuants *Jeunes Belgiques* ne sont que des diversions momentanées et illusoires dans sa vie de solitaire. S'il n'est pas encore l'homme envoûté d'une ville, comme il le sera plus tard, dans sa pensée il vit presque comme le stylite qui juché au haut de sa colonne voit « la multitude vile » s'agiter « sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci », dans une activité tumultueuse et sans issue.

Pourtant d'avoir goûté au « naturalisme » et trempé les lèvres dans son « vin bleu » enivrant, sous les espèces du *Mâle* de Lemonnier,

de son *Mort* et de sa *Thérèse Monique*, Rodenbach avait conservé un certain goût pour le réalisme (après *Les Tristesses* n'a-t-il pas eu un instant l'intention d'écrire un livre sur les *Kermesses flamandes*, intention qui fut réalisée plus tard par Verhaeren dans ses *Flamandes*). N'oublions pas non plus que la première page de l'*Hiver Mondain* porte en épigraphe la définition si caractéristique du *Réalisme* donné par les Goncourt. (1)

Sentinelle avancée de la littérature française en Belgique, resté en rapports constants par des correspondances avec le monde littéraire le plus avancé de la Ville Lumière, le jeune poète a d'abord adhéré au culte de la forme (il n'y renoncera jamais) et à celui de la recherche continuelle de l'originalité en art. Souvent depuis 1878, il a insisté sur l'action des poètes parnassiens, comme Lemoyne, Brizeux, Aicard, Theuriet, qui en chantant leur petite patrie avaient tiré de leurs souvenirs des accents extrêmement particuliers. Il avait même écrit un jour, à propos de Theuriet : « Dans l'évocation des paysages familiers s'avère la préoccupation constante d'établir des *correspondances.* » Des *correspondances* chères à Baudelaire qui dans son célèbre sonnet affirme que :

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.
Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les haut-bois, verts comme les prairies.

C'est en voguant dans le sillage de Baudelaire — tout en conservant son originalité foncière — que Rodenbach rejoint le grand cou-

(1) Le *Réalisme* n'a pas l'unique mission de décrire ce qui est bas, ce qui est répugnant ; il est venu au monde aussi, lui pour définir dans l'écriture artiste ce qui est joli, ce qui est élevé, ce qui est bon, et encore pour donner les aspects, et les profils des êtres raffinés et des choses riches.

rant de la littérature française qui s'épanouira quelques années plus tard dans le symbolisme.

La Jeunesse Blanche montre bien cette recherche constante des correspondances entre les paysages urbains, les tintements de cloches et l'odeur de l'encens aimés du poète gantois.

Mais l'idée de la mort plane également sur ce livre, le découragement et l'incapacité de vivre. C'est le pessimisme qui étend son voile opaque sur la pensée de l'artiste.

Ce pessimisme, il connaît trop son emprise morbide. Depuis 1879, l'année où il fréquentait à Paris les cours de M. Caro et le salon de Mme Ackerman (on se souvient qu'il avait dédié à celle-ci son poème, l'*Infini*, des *Tristesses*). Il l'avait souvent étudié dans ses dernières manifestations philosophiques et poétiques. Fréquemment même, (1) il avait donné des conférences sur ce sujet qui lui tenait particulièrement à cœur. « Ce pessimisme, disait-il (2), est intéressant, il est tragique parce qu'il sort de notre état social comme la floraison naturelle et vénéneuse » et il ajoutait plus loin : « Jamais le cerveau humain n'a été plus compliqué, aussi sensibilisé, aussi fouillé par toutes les curiosités de la sensation.. L'abus du cerveau est la grande maladie. Et ce cerveau moderne, si surmené, en arrive à souffrir pour des détails, à raffiner sur de subtils ennuis... nous en arrivons à souffrir pour des nuances ». C'est pour cela que dans la société de son temps : « Le délicat et le rare ont tort devant le servile et le banal » et que « d'une pareille société est sortie tout naturellement une littérature pessimiste qui a déclaré la vie mauvaise, l'espoir et l'effort inutiles, qui a prêché le renoncement aux désirs — puisque toute

(1) En 1882 1885 et plus tard en 1886.

(2) Dans *Notes sur le Pessimisme*. La Société Nouvelle, février 1887 et *Evocations*, pp. 178-211.

douleur vient d'un désir non satisfait — et proposé pour l'idéal la paix de la mort et le repos du néant. » Et ce pessimisme (1) ne fera que s'enfoncer dans l'esprit du poète, colorera « toutes ses pensées de ses teintes sombres » son art en sera fortement marqué. D'ailleurs, ce pessimisme, de par son éducation religieuse, était latent en lui ; n'a-t-il pas exprimé, dans ces mêmes notes, qu'on retrouve dans la religion chrétienne la condamnation de l'action ? « Les livres saints ne disent-ils pas que *le monde n'est qu'une vallée de larmes, que l'homme n'est que vanité et ses jours ne sont qu'une ombre ?* » (2)

Dans la vie d'un homme aussi sensible que Rodenbach les coïncidences ne sont-elles pas déterminantes ?

Etudions maintenant le livre lui-même. Il a été écrit entre 1884 et 1885. Une première version, très fragmentaire, parut dans un recueil oublié aujourd'hui et sous un titre moins que révélateur : *Union Littéraire Belge* — concours 1884-1885 — rapports et œuvres couronnées (3).

---

(1) Ce n'est que quelques années plus tard (1889-1898) que le Pessimisme influença profondément Verhaeren, Maeterlinck, Ivan Gilkin et d'autres Jeunes Belgiques.

(2) Dans son livre *Le Pessimisme au XIX^e^ siècle* (p. 18) Caro avait exprimé à peu prés la même idée sous cette forme, plus didactique : « Il y a dans le christianisme un côté sombre, des dogmes redoutables, un esprit d'austérité, de dépouillement, d'ascétisme même, qui n'est pas toute la religion sans doute, mais qui en est une partie essentielle, un élément radical et primitif, avant les atténuations et les amendements de la foi... Le christianisme va exclusivement de ce côté et sous cet aspect comme une doctrine d'expiation, comme une théologie des larmes et d'épouvante, a de quoi frapper certaines imaginations et les incliner à une sorte de pessimisme (c'est du jansénisme outré).

(3. P. Weissenbruch Bruxelles. Depuis quelques années *l'Union Littéraire Belge*, organisait deux concours annuels l'un pour une œuvre d'imagination inédite en prose et l'autre pour une œuvre poëtique d'au moins 400 vers. Elle publiait ensuite en un volume les deux œuvres couronnées. Ce fut le cas en 1884-85 pour cette version de *La Jeunesse blanche*.

C'est dans cet ouvrage que l'on retrouve *Le Prologue*, *La Maison paternelle*, *Vers le Passé*, *Les Jardins*, *La Prière*, *Charme du Passé*, *Collège Ancien* (1), *Matins joyeux* (2), *L'horloge*, la majeure partie des poèmes de la série des *Choses de l'Enfance* et quelques-uns de la série *Soirs de Province* (à l'exception toutefois du poème si curieux *Seul* que nous reproduirons plus loin). Plusieurs pièces de ce recueil ne seront pas reprises dans le volume publié par Lemerre. Nous avons déjà attiré l'attention du lecteur sur l'une d'elles *Premier Mort* (3). Cependant qu'il nous soit permis de reproduire ici deux sonnets *Connivence* et *La Peur* également rejetés par le poète et dont le charme simple et doux mérite de les sauver de l'oubli :

CONNIVENCE

Dans ces vers en sourdine où s'étouffent mes cris,
Je veux que chacun trouve un peu de son enfance ;
Les âmes et la mienne étant de connivence,
Quand j'écris mon passé, c'est le leur que j'écris.

L'enfance a des lointains dont le regard s'étonne,
Son charme vous obsède opiniâtrement ;
Elle est toujours la même et change à tout moment ;
L'enfance est une mer sublime et monotone.

Rien que des flots menus et courts, et cependant
C'est tout un infini sous l'assomption rouge
D'un soleil douloureux qui palpite et qui bouge.

C'est ainsi que j'évoque en mon poème ardent
L'enfance de chacun où blanchit un sillage :
Tout le chant de la mer est dans un coquillage !

(1) Sous le titre *Premier Collège*.
(2) Sous le titre *Matins roses*.
(3) Chapitre II, page 29.

LA PEUR

Tous les enfants ont peur en se couchant le soir.
Les rais blancs de la lune ont des luisants d'épées,
Et les grands papillons, aux ailes d'or fripées,
Dans les tombeaux en feu des lampes s'en vont choir.

Les enfants ont très peur : dans l'étang du miroir
Ils croient voir se noyer des corps nus de poupées
Et leurs tremblantes mains sont sans cesse occupées
A chercher sous leur lit des spectres dans le noir.

Mais la lumière éteinte, ils ont plus peur encore :
Au moindre craquement dans la chambre sonore
Ils croient que tout à coup le plancher va s'ouvrir.

Ils ont le vague instinct de la mort et des drames,
Ils savent que la nuit est la voleuse d'âmes,
Et, blottis dans leur couche, ils ont peur de mourir !

Il y a une raison pour laquelle Rodenbach a opéré de sérieuses modifications à la première ébauche de son œuvre. Edmond Picard, dans un rapport à l'*Union Littéraire Belge* publié dans le même volume que cette première *Jeunesse Blanche*, tout en reconnaissant les qualités du poète, avait cruellement insisté sur ses défauts. (Il avait poussé l'examen jusqu'à nier la vraisemblance de la plupart des images et des comparaisons du jeune artiste, et déshabillé ses meilleurs vers de leurs plus beaux atours). Cependant le débutant, ami du mieux, avait tiré profit de la leçon : retaillé ses vers, supprimé les images fausses, recommencé plusieurs de ses poésies.

Voici à titre d'exemple, le premier état et le dernier de la pièce *Les Jardins* qui montrent tout le désir de perfection de leur auteur :

Premier état : LE JARDIN

Parmi les souvenirs de mon enfance éteinte,
Un des plus persistants m'évoque un vieux jardin,
Et les matins d'avril, quand une cloche tinte,
Comme aux jours décédés, je m'y revois soudain.

Un vieux jardin humide aux pensives allées,
Jardin mélancolique aussi noir qu'un remords,
Dont les arbres pleuraient leurs feuilles en allées
Et qui nous effrayait comme un enclos de mort.

Mais sitôt le printemps, quelles métamorphoses !
Quand, désaccoutumés des lilas par l'hiver,
Nous semblions goûter la nouveauté des choses
Et surprendre nos yeux par l'imprévu du vert.

C'était le renouveau ! c'était Pâques fleuries !
Et nous allions cueillir de nos doigts cajoleurs,
Dans le jardin plus gai qu'un décor de féeries,
Des œufs de pourpre et d'or cachés parmi les fleurs.

Troupe d'enfants légers vêtus de robes blanches,
Nous amusions le vent par l'écho de nos jeux,
Et nous nous demandions, voyant fleurir les branches,
Si l'hiver revenait dans les arbres neigeux.

Le chien, en secouant son gros collier de cuivre,
Nous poursuivait dans l'herbe - oh ! les divins matins !
Et nous sachant jolis, roses, contents de vivre,
La mère souriait sous ses bandeaux châtains.

Cependant qu'au lointain dans les molles lumières
Du ciel où s'arborait le drapeau bleu d'avril,
Les carillons épars, les cloches coutumières
S'évadaient du silence et rentraient de l'exil.

Oh ! l'amer souvenir de ces belles aurores !
Où, parmi la gaîté des voix et des rayons,
On eût cru voir tomber de ces urnes sonores,
Leurs ailes tout en fleurs — les premiers papillons !

Dernier état : LES JARDINS

Les jardins de l'enfance aux roses oubliées
Ressuscitent parfois dans un vieux livre où dort
Les ailes repliées
Un grand papillon mort !

On songe avec tristesse aux aubes en allées
Où le papillon mort, grisé par les chaleurs,
Ouvrait dans les allées
Son éventail en fleurs.

On songe qu'en ces jours de floraison première
La Jeunesse, elle aussi, posait par les chemins
Ses ailes de poussière
Sur les pâles jasmins.

Et soudain on revit le prime temps des roses,
Le temps où l'on goûtait, dans le jardin rouvert,
La nouveauté des choses
Et l'imprévu du vert.

L'heureux temps d'enfantine et crédule démence
Où l'on croit, au printemps, quand les arbres sont [blancs
Que l'hiver recommence
Dans les rameaux tremblants,

Où la légende en fleur des semaines pascales
Cache dans les jardins des œufs mauves et bleus
Parmi les feuilles pâles
Et les gazons frileux.

Des œufs d'or qu'on croirait jetés là par les anges
Qui les auraient soustraits aux nids frêles bâtis
Par des vols de mésanges
Aux toits du Paradis.

Oh ! les jardins emplis de soleil et d'enfance
Quand les cloches de Rome, un matin clair d'avril,
S'évadent du silence
Et rentrent de l'exil.

La Jeunesse Blanche est le vivant témoignage des oscillations de pensées de son auteur. — Tantôt il chante sa bienheureuse enfance, à peine effleurée par quelques tristesses fugitives, tantôt il se plonge dans l'évocation décevante de l'écroulement de sa foi et des blessures cuisantes que l'adversité lui a faites.

Dans *Choses de l'Enfance* et *Premier Amour*, ce sont les thèmes les plus vivants du *Foyer et les Champs*, des *Tristesses* et même de la *Mer élégante* qui reparaissent (c'est d'ailleurs la dernière fois qu'ils seront employés par Rodenbach).

Comme un bel adolescent qui dans l'atmosphère heureuse d'une après-midi de soleil et de vibrant épanouissement floral souffle des bulles de savon brillantes et pleines de l'ardeur légère du mouvement qui les emporte vers l'azur, le poète laisse envoler un à un de son cœur candide tous ses beaux souvenirs d'enfance : la maison paternelle, les chères sœurs mortes, les souvenirs du collège et de toutes ses fêtes religieuses, les promenades dans les banlieues en compagnie des condisciples bavards et remuants, les premières émotions d'art provoquées par la lecture des vers langoureux de Lamartine et de Musset, la douceur du premier amour — « Parfum de la nouvelle rose » — dans la libre expansion de la Jeunesse et toute l'élévation des sentiments qu'ils suscitent en lui.

Cette page :

DOUCEUR DU SOUVENIR

Souvenir ! ô douceur d'un amour qui s'achève !
Souvenir ! ô douceur d'un songe qui n'est plus !
Rappel triste, en marchant, d'anciens vers qu'on a [lus,
Ecume de la mer dont s'argente la grève.

L'église a disparu, mais la cloche on l'entend !
Souvenir ! ô douceur de la convalescence !
Charme de la sourdine et de la réticence
Qui font paraître au loin le rythme plus chantant.

L'amour fini ressemble à la mélancolie
Du soir ; au pied du mont, quand la flore est cueillie,
Il ne faut pas plus loin fatiguer ses genoux,

Ni trop s'époumonner à monter jusqu'au faîte,
Car, après tout, l'amour qui mit notre âme en fête
S'il eût été plus long, aurait été moins doux.

avec ces vers si chantants, résume bien la tendre mélancolie de ses souvenirs.

Soirs de Province, *Les Jours Mauvais*, *Mélancolie de l'Art*, sont d'un tout autre ton. Déjà ce poème *Seul*, d'une vigueur d'exécution et d'une envolée si sereine dans sa tristesse, par lequel débute *Soirs de Province* marque l'évolution de la pensée, l'acheminement vers le renoncement. Le poète se retire de la masse, pour jouer son rôle de styliste moderne, de fils spirituel de Baudelaire :

SEUL

Vivre comme en exil, vivre sans voir personne
Dans l'immense abandon d'une ville qui meurt,
Où jamais on n'entend que la vague rumeur
D'un orgue qui sanglote ou le Beffroi qui sonne.

Se sentir éloigné des âmes, des cerveaux,
Et de tout ce qui porte au front un diadème ;
Et, sans rien éclairer, se consumer soi-même
Tel qu'une lampe vaine au fond de noirs caveaux.

Etre comme un vaisseau qui rêvait d'un voyage
Triomphal et joyeux vers le rouge équateur
Et qui se heurte à des banquises de froideur
Et se sent naufrager sans laisser un sillage.

Oh ! vivre ainsi ! tout seul, tout seul ! voir se flétrir
La blanche floraison de son âme divine,
Dans le dédain de tous et sans qu'aucun devine,
Et seul, seul, toujours seul, se regarder mourir !

Le poète se sent en proie aux affres de l'analyse chronique, aggravées de la perte de la Foi. Il constate lui-même dans *Analyse* :

On croit ne plus souffrir que sa Foi soit éteinte,
Encensoir qui n'a plus de feu,
Mais on sent tout à coup le grand regret d'un Dieu
Quand une cloche, le soir, tinte !

En correspondance avec ses états d'âme, « un ascendant » s'établit des paysages de Flandre sur lui, avec leurs canaux solitaires aux eaux plombées, leurs béguinages isolés et tristes émergeant « dans la verdure et la paix des banlieues », leurs brouillards — écharpes du deuil des saisons défuntes, leurs cloches chantant les offices et leurs processions transportant vers des Sanctuaires inaccessibles les rêves à jamais envolés du poète solitaire.

Les « anciennes candeurs » sont bien finies. Il ne reste plus que la

Douleur d'avoir appris la vie
De ne plus croire à rien des choses qu'on rêva.
Et de ne plus savoir vers quel soleil on va
Sur la pente qu'on a gravie.

Douleur, la plus grande douleur !
Eternelle douleur de douter de soi-même,
Et d'ignorer toujours si l'Art béni qu'on aime
Couronnera votre pâleur.

L'« ennui de vivre » s'empare de l'artiste lorsque celui-ci a vu que la foule a fermé les yeux à la poésie :

Pour voir les histrions publics, maîtres des villes,
Qui taillent leurs habits de clowns dans nos drapeaux.

Lui que l'amour et la Foi ont trahi, il va chercher un refuge dans l'Art, l'art qui lui suggère cette seule fin :

Vis seul. C'est un temps dur d'épreuve à traverser
Mais fais ce sacrifice à ta sublime envie :
Pour vivre après ta mort, sois donc mort dans la vie !

Cependant, dans un dernier sursaut de sa Foi défaillante, le chrétien ulcéré invoque Dieu et lui demande « Pour souffrir la haine et supporter l'affront :

Seigneur, donnez-moi donc cet espoir de revivre,
Dans la mélancolique éternité du Livre. (1)

La Jeunesse Blanche se clôt sur cette page dans laquelle est comme formulé le nouveau crédo de l'homme qui abandonne pour toujours sa jeunesse, pour franchir une nouvelle étape de son calvaire sur cette terre ingrate pour l'artiste, en route vers l'Eternel Mystère :

VEILLEE DE GLOIRE

Quel orgueil d'être seul à sa fenêtre, tard.
Près de la lampe amie, à travailler sans trêve,
Et sur la page blanche où l'on fixe son rêve
De planter un beau vers tout vibrant, comme un dard.

Quel orgueil d'être seul pendant les soirs magiques
Quand tout s'est assoupi dans la cité qui dort,
Et que la Lune seule, avec son masque d'or,
Promène ses pieds blancs sur les toits léthargiques.

(1) Ces deux vers ont été gravés comme épitaphe sur le tombeau du poëte au cimetière du Père-Lachaise, à Paris. A la demande de sa veuve, Charles Guérin les avait choisis dans son œuvre.

L'orgueil de luire encor lorsque tout est éteint :
Lampe du sanctuaire au fond des nefs sacrées,
Survivance du phare au-dessus des marées
Dont on ne perçoit plus qu'un murmure indistinct.

L'orgueil qu'ont les amants, les moines, les poètes,
D'être en communion avec l'obscurité,
Et d'avoir à leur cœur des vitraux de clarté
Qui ne s'éteignent pas pendant les nuits muettes.

Quel orgueil d'être seul, les mains contre son front,
A noter des vers doux comme un accord de lyre
Et, songeant à la mort prochaine, de se dire :
Peut-être que j'écris des choses qui vivront !

Dans la *Jeunesse Blanche*, la langue de Rodenbach s'est fortement épurée. Les répétitions de certaines de ses expressions favorites, comme « rêves blancs », « blanches processions », « feux blancs de la lune », et des interjections : « Oh ! ô Pluie ! oh ! les lentes traînées ! ô mon âme ! » etc., sont encore fréquentes, mais elles passent presque inaperçues dans la souple cadence des beaux vers.

Quelques néologismes comme « âromal » et « mélancoliser » se rencontrent parfois encore dans les alexandrins bien frappés du poète est resté fidèle au moule parnassien. Les enjambements sont rares ainsi que les rythmes ternaires.

Le souvenir de Baudelaire survit dans l'emploi occasionnel de quelques mots de son vocabulaire : *drapeau*, *remords* et *deuil*, et de ses apostrophes comme *Mon Ame*, répétées si souvent dans *Brouillard*. Dans la *Pluie* la répétition du premier vers à la fin de chaque strophe rappelle la construction du *Balcon*.

La Jeunesse Blanche est une des meilleures œuvres de Rodenbach, à la fois la plus tendre et la plus triste dans sa forme jeune et d'une

cadence très vaporeuse. Elle n'est compliquée que superficiellement. Le *Règne du Silence* et les *Vies encloses* sont d'un art plus subtil et plus complet, mais on y trouve aussi une roideur plus distante.

Quand Rodenbach retrace dans son livre tout son passé, c'est bien celui de toute la jeunesse qu'il retrace. C'est aussi la raison pour laquelle la jeunesse rêveuse de chaque génération qui a suivie la sienne reprend et lit son beau livre avec une ardeur émouvante. Leurs rêves et leurs émois sont si vivement l'écho des siens. Il a si heureusement trouvé la forme poétique qui touche les âmes encore incertaines de leurs pensées, que la *Jeunesse Blanche* est assurée de durer et de laisser quelque chose d'elle « dans les barques humaines ». D'ailleurs son succès n'a pas faibli (1). Bien que fort discutée en Belgique dès qu'elle parut, en France elle reçut un accueil très chaleureux. Philippe Gille dans *Le Figaro*, Marcel Fouquier dans le *XIXe Siècle*, Max Gaucher dans *La Revue Bleue* et des critiques littéraires moins notoires écrivant dans *le Gaulois*, *le Chat Noir*, *la Pléiade*, *le Voltaire*, *le Soleil*, encouragèrent sérieusement l'auteur de leurs éloges sincères et fort nécessaires, car il avait de la peine à résister au torrent de dénigrement déchaîné contre lui.

* * *

Décidément, malgré le succès de son livre, peut-être même à cause de cette victoire inespérée, Rodenbach semble vouloir élargir le fossé qu'il a déjà creusé entre la masse et lui.

Des fissures commencent à désagréger le bloc jadis si compact de la Jeune Belgique. Edmond Picard et l'*Art Moderne*, tantôt épris

(1) Quand, en 1913 l'éditeur Fasquelle publia une nouvelle édition de cet ouvrage, depuis longtemps épuisé chez Lemerre, celle-ci s'enleva en quelques mois.

d'un art plus social et tantôt d'un art plus national, tentent de rallier autour d'eux quelques Jeunes Belgiques aux idées avancées. Les dîners dominicaux qu'Edmond Picard a organisé sont de plus en plus fréquentés par Lemonnier, Rodenbach, Verhaeren et la jeune troupe de *La Société Nouvelle* dirigée par Fernand Brouez (1). Cependant le poète gantois n'abandonne pas encore sa chère *Jeune Belgique*. Il va même avoir l'honneur de présenter à ses lecteurs trois précieuses nouvelles recrues, trois gantois : Grégoire Le Roy, Charles van Lerberghe et Maurice Maeterlinck (2). C'est lui qui le tout premier a deviné l'originalité de ces poètes qui allaient donner des œuvres si belles et si sensationnelles à la Littérature française.

En 1887, le bloc Jeune Belgique s'effrite de plus en plus. Picard à la suite d'une intervention à la Chambre d'un député indépendant (M. Slingeneyer) et qui a demandé au ministre des Beaux Arts des encouragements officiels pour les jeunes littérateurs, entreprend la publication d'une anthologie d'écrivains belges avec l'appui financier du Gouvernement. Lemonnier, Verhaeren et Rodenbach le secondent dans sa tâche. Mais la *Jeune Belgique*, pour faire pièce à l'auteur de *La Forge Roussel* qu'elle déteste, décide de publier sans tarder une anthologie à elle : *Le Parnasse de la Jeune Belgique* (3).

Entre temps, Rodenbach abandonnant de plus en plus le barreau, accepte les fonctions de

---

(1) Rodenbach y est chargé de la *chronique littéraire* et y publiera sa remarquable conférence sur le pessimisme dont nous avons parlé tantôt.

(2) *La Jeune Belgique*, no du 5 juillet 1886. cf. *Evocations*, pp. 158-179.

(3) Bruxelles 1887.

secrétaire de rédaction du *Progrès* (1), un hebdomadaire politique fondé par un nouveau groupement politique : le parti indépendant. Ce dernier était formé de dissidents du parti catholique, quelques députés aux idées larges désireux d'assainir l'atmosphère empoisonnée de la politique belge d'alors.

Le parti indépendant eut quelques beaux jours, mais sans lendemain. Toutefois en 1886, dans l'ardeur de sa nouveauté, il devait attirer les hommes combatifs d'éducation catholique comme Rodenbach. Celui-ci se donne bientôt tout entier à sa tâche. Comme la politique n'est pas son fait, il en abandonne l'exposé et

(1) *Le Progrès* (1886-18886) fut la première année une *revue* politique industrielle, et artistique dominicale. En 1887, il devint bi-hebdomadaire (paraissant le mercredi et le samedi) et à partir du 16 Janvier 1887, se transforma en *journal* politique, industriel et artistique paraissant le jeudi et le dimanche. Il portait en manchette ces deux devises : « Il n'y a d'habile que ce qui est honnête Il faut être de son pays avant d'être de son parti. » *Le Progrès*, organe du parti ndépendant, eut comme collaborateurs politiques : le baron Aug. Lahure, le Cte d'Oultremont, MM. de Borchgrave, Frédéric Ninauve, Alfred Lamarc, Léon Silvain, Léon Somzée, Alfred Journez, Roger Laurent, les généraux Brialmont et Jacmart, toutes personnalités po itiques luttant pour doter la Belgique d'alors du service personnel général dans l'armée et d'une législation sociale franchement moderne.

Il eut comme collaborateurs littéraires, en dehors de Henri Delagarde (son rédacteur en chef) et de Rodenbach (son secrétaire de rédaction). Camille Lemonnier, Edmond Picard, Emile Verhaeren, Ivan Gilkin (qui signait ses articles du pseudonyme *Bock*), Francis Nautet (chargé la seconde année de la chronique théâtrale) Octave Maus, etc... Successivement, *la Morte*, d'Octave Feuillet, *Le Pêcheur d'Islande* de Pierre Loti, *Eral le dompteur* de Léon Cladel, des fragments de *Germinal* de Zola et des nouvelles d'Henri Lavedan et de Ludovic Halévy, furent donnés en feuilleton.

Nous avons eu le regret de constater qu'aucune bibliothèque publique belge ne possède les deux années du *Progrès*, et ce n'est qu'à l'obligeance d'un collectionneur, M. Charles Michel, de Liège, que nous avons dû le bonheur de consulter quelques années avant a guerre, la co lection si précieuse à plus d'un titre de l'acienn organe du parti indépendant : source oubliée de l'histoire de la littérature française, comme *La Plage*, en est une autre.

les commentaires à des collaborateurs spéciaux et se réserve la partie littéraire du journal. Il publie une chronique bruxelloise qu'il signe tantôt de son nom, tantôt d'un pseudonyme : *Rémo* (en souvenir sans doute du livre d'Octave Pirmez) et parfois aussi une notice littéraire consacrée soit à Baudelaire, soit à Verlaine, soit à Villiers de l'Isle-Adam, soit encore à Arsène Houssaye.

La collaboration du jeune écrivain au *Progrès* est extrêmement brillante. Elle est la manifestation d'un esprit réellement indépendant que la veulerie contemporaine de l'esprit belge écœure. Il ne ménage pas d'ailleurs dans ses articles cette apathie ambiante. A différentes reprises, il la cingle à grands coups d'une ironie amère et furieuse à propos de n'importe quel évènement : grèves dans le Borinage, manifestations du parti socialiste naissant, la condamnation d'un avocat gantois qui a tué sa femme — une ancienne actrice — dans un accès de jalousie. La chronique bruxelloise consacrée à cette condamnaiton est un beau poème en prose écrit dans une langue chaude, emportée d'un souffle vraiment élevé. C'est du journalisme extrêmement original qui devait forcément détonner dans la placide Belgique.

Dans les moments d'accalmie de l'actualité, à l'époque des grandes fêtes annuelles, le jeune écrivain encore sujet à la nostalgie de sa *Jeunesse Blanche*, adopte un ton plus tempéré dans ses chroniques, et en prose cette fois, célèbre les belles fêtes de son enfance : Les Pâques, la Saint-Nicolas, la Distribution des Prix.

Pendant deux années — la durée de l'existence du journal — Rodenbach poursuivit son travail au *Progrès*. Faute d'argent celui-ci cessa de paraître. Mais cette fois n'ayant plus le courage de résister, Rodenbach abandonna la

lutte et quitta Bruxelles définitivement pour Paris.

Le talent du journalisite qu'il avait déployé dans *Le Progrès* lui avait attiré la sympathie littéraire de M. de Haulleville, directeur du *Journal de Bruxelles*, quotidien catholique. Aussi lorsque le jeune écrivain s'embarque pour Paris, il le charge d'envoyer à son journal une *Lettre Parisienne* hebdomadaire.

Rodenbach emportait dans ses bagages le manuscrit d'un roman qu'il avait publié en feuilleton dans l'*Indépendance Belge* sous le titre *La Vie Morte*, d'une longue nouvelle l'*Amour en Exil* et d'un volume de vers *Le Livre de Jésus*.

Ce *Livre de Jésus* est celle de ses productions qui a le plus préoccupé le poète et pourtant il est resté inachevé et n'a jamais vu le jour de son vivant. On sait qu'il a été composé entre 1886 et 1887, immédiatement après *La Jeunesse Blanche*. Le seul point de contact qu'il a avec ce dernier ouvrage est sa forme parnassienne. Il en est très éloigné comme conception, car il est pour ainsi dire impersonnel. Ce n'est plus le poète qui note ses état d'âme, c'est Jésus le prophète en mal du siècle qui déroule ses pensées en paraboles historiées.

Un soir tristement éclairé par une pâle lune, Jésus est descendu sur terre et c'est tout de suite la douleur humaine qu'il rencontre sous toutes ses formes mortuaires : corbillards, glas funèbres, cimetières...

Et déjà repentant de s'être encor fait chair,
Jésus disait, songeant à la mort qui délivre :
« Quel noir souci d'être homme et quel ennui de
[vivre ! »

Pour connaître la pensée des pauvres humains rassemblés dans les maisons entassées

des villes modernes, Jésus interroge les fumées émanations de leurs âmes inquiètes, s'élevant par-dessus leurs toits sombres, car tous

Tous les cœurs s'éteignant, les âmes allumées,
Tous ont au-dessus d'eux d'invisibles fumées
Blanches, si c'est vertu, — noires, si c'est luxure !

Le Prophète erre dans les villes, se met en quête des églises et quand il en trouve une, il constate qu'elle est vide et que ses autels sont abandonnés. Devant cette désertion, il recommande, même à ceux qui malgré tout veulent conserver sa Foi, de vivre seuls pour espérer entrer un jour au Paradis. Aussi le bon chrétien qui a compris ses objurgations divines lui demande de ne pas le séparer des siens quand l'heure de la Mort sonnera pour eux et pour lui, car le Paradis sans eux serait l'Enfer pour lui.

Jésus est très exclusif, car il ne veut même pas accueillir parmi ses élus l'homme à l'esprit droit qui a écouté les discours qu'il a adressés sur la place publique aux cœurs simples de la Foule.

Jésus devant le tumulte de la mer dont la Lune règle « le cours changeant » dans une parabole fleurie compare celle-ci à la face de Dieu.

Or la face de Dieu, douce comme la Lune,
Voit se mouvoir aussi les âmes une à une...
Et Jésus ajouta : Tout est faux, si ce n'est :

La mer s'agite et c'est la Lune qui la mène,
Et Dieu pareillement conduit la vie humaine
Vers un but qu'elle ignore et que lui seul connait.

Le Fils de Dieu déguisé en vieux mendiant sous un portail d'église sollicite la charité et il constate que plus l'homme possède moins il donne et que la générosité habite le plus sou-

vent les pauvres âmes dépourvues des biens de ce monde.

Hélas, plus Jésus va sur cette terre abandonnée par la Foi, plus il se désespère d'être redescendu ici-bas pour jouir des fruits de son sacrifice et de sa mort inutiles. Et dans sa désolation.

...Jésus, pris de peur, a désiré mourir.
Oh ! mourir ! n'être plus ! Ne plus se voir haïr
Par ceux-là pour lesquels on a donné sa vie !
N'être plus Dieu ! Dormir et ne plus faire envie
Et n'être plus qu'un homme oublié qui descend
Dans la tombe, pleuré comme on pleure un absent !

Nous avons résumé de notre mieux la lettre des fragments du *Livre de Jésus* (1). Dans cet ouvrage Rodenbach est resté fidèle à l'emploi de l'alexandrin. Certaines de ses pages se déroulent par distiques comme des litanies. Cette forme empreinte d'un certain hiératisme convient admirablement au sujet traité.

Il est certain qu'en concevant la pensée du Christ à sa façon toute spéciale, Rodenbach s'est considérablement écarté de la doctrine chrétienne communément admise.

En diverses conférences consacrées à la *Littérature biblique*, le poète avait lu plusieurs pièces — les plus hétérodoxes — de sa nouvelle œuvre et ces récitations s'étaient heurtées à « des banquises de froideur » de la part du public catholique belge.

C'est peut-être l'unique raison pour laquelle Rodenbach, resté malgré tout un fils soumis de l'Eglise, différa d'abord de publier son livre et plus tard, ayant émigré à Paris, jugea inutile de le faire paraître, sa pensée devenue plus compliquée ne s'accordant plus avec l'es-

(1) cf. *Œuvres de G. Rodenbach* : I. Paris. *Mercure de France*, 1924, pp. 153-171.

prit simple et quasi hiératique du *Livre de Jésus*.

Voici une des paraboles de ce curieux livre si exceptionnel dans la production du scrupuleux Rodenbach :

Le bon chrétien a dit : « Considérez, Seigneur,
Qu'à mon simple foyer habite le bonheur.

Daignez voir que je n'ai choisi ma fiancée
Que pour l'or de son âme et sa riche pensée,

Au lieu de supputer comme tous à combien
S'élèveraient un jour l'héritage et le bien.

Daignez considérer que, quoique très fragile,
J'ai marché dans l'amour selon votre Evangile,

Qu'à cause de cela j'ai quitté pour jamais
Et mon père et ma mère et tous ceux que j'aimais,

Afin, en m'attachant à cette unique femme,
De n'être tous les deux qu'une chair et qu'une âme.

Daignez vous rappeler que nous fîmes serment
De nous aimer très fort, très bien, très longuement,

Et que c'était un soir dans une vieille église,
De ces soirs dont l'ivresse à tel point exorcise

Que j'imaginais voir, sous les cierges tremblants,
Que même mes habits étaient devenus blancs.

Considérez aussi que depuis l'origine
Son âme est pour mon rêve un bouquet sans épine.

Le temps n'émonde rien de mon bonheur touchant
Et j'ai vu s'agrandir mon amour, comme un champ.

Et vous avez, Seigneur, rempli ma bergerie
A tel point qu'aujourd'hui sur la calme prairie

Devant vous, le Pasteur céleste, nous broutons
Le bélier, la brebis et les heureux moutons !

Mais vous savez pourtant que dans quelques années
La Mort nous couchera sous les herbes fanées,

Et c'est pourquoi j'espère en vous, mon doux Seigneur,
Pour que vous protégiez les miens du suborneur,

Pour que vous les gardiez du lourd péché qui damne,
Et qu'au lieu d'être alors le juge qui condamne

Vous nous soyez un hôte accueillant et jaloux
Qui nous sauve à jamais de l'atteinte des loups.

Car sans ma femme et sans les enfants de ma race
Ce me serait l'Enfer — même avec votre grâce,

Et dans le Paradis je serais malheureux,
Car tout votre beau ciel serait vide sans eux.

DEUXIÈME PARTIE

EN FRANCE

CHAPITRE VI

Les Lettres Parisiennes du JOURNAL DE BRUXELLES. — L'AMOUR EN EXIL. — LA VIE MORTE et L'ART EN EXIL

Quand il arrive à Paris, Rodenbach se retrouve dans une disposition d'esprit presque analogue à celle qu'il avait dix années auparavant, quand il venait s'initier à la double vie des lettres et du barreau parisiens ; *Le Journal de Bruxelles* lui sera comme une seconde *Paix* qui recevra ses nouvelles lettres parisiennes, plus nourries d'idées et de faits que les premières, plus averties aussi des hommes et des évènements.

Le jeune homme a mûri. Il a combattu. Il a appris à ses dépens à connaître le monde. Il a fait ses preuves comme journaliste et comme écrivain. Il a déjà une œuvre derrière lui. Il va pouvoir donner toute sa mesure. Il a délibérément jeté la toque et la robe de l'avocat par-dessus les frontières de son pays. Il a résolu de ne plus être exclusivement qu'un homme de lettres. Il a résolu aussi de se marier, ce qui est plus grave encore. Il va épouser au mois d'août prochain (1) une compatriote, Ma-

(1) Le 11 août, le jeune homme habitait au 25 de la rue Boursault et c'est à la mairie du XVII^e^, son arrondissement, que le mariage fut célébré « *en présence de Léon Cladel, « homme de lettres 53 ans, à Sèvres (Seine-et-Oise), François « Coppée de l'Académie Française, chevalier de la Légion d'Hon- « neur, 46 ans, rue Oudinot, 12, amis et témoins de l'époux ; « Urbain URBAIN, ingénieur des mines, 40 ans, à Goegnies « (Nord) et Mathias, comte de Villiers de l'Isle Adam homme « de lettres, 47 ans, rue Fontaine, 45, oncle et ami de l'épouse, « ses témoins...* » comme le spécifie officiellement l'acte de mariage authentique.

demoiselle Anna Urbain, qu'il a rencontrée quelques mois plus tôt chez des amis à Bruxelles.

Rodenbach est venu à Paris dans l'espoir d'y atteindre à la renommée, peut-être à la gloire, car seule la Ville Lumière consacre un talent, lui assure une destinée universelle.

En attendant, il faut vivre et travailler sans arrêt, sans regarder derrière soi ce qui se passe en Belgique. On le blâme bien là-bas d'avoir quitté son pays, mais il laisse dire. A quoi bon d'ailleurs prêter une oreille attentive aux propos amers des camarades jloux et aigris par l'insuccès ?

Le 6 février 1888, Rodenbach publie sa première lettre parisienne dans le *Journal de Bruxelles*, où il remplace Victor Fournel comme correspondant, et il commence son article par ce joli couplet : « Les mots, les phrases, « et les idées, sont familières comme de vieux « meubles et l'on avance alors dans un feuil- « leton ainsi que dans une maison dont on « connaît toutes les chambres. La nouveauté, « au contraire, a son charme, mais elle a aussi « son péril : demeure nouvelle où l'on entre « dans l'imprévu, gants neufs et chaussures « neuves qui gênent d'abord et oppriment « comme des idées trop absolues. Voilà certes « qui devrait nous effrayer un peu, mais vite « style comme chaussures s'assouplit, d'au- « tant plus que nous suivrons l'exemple anté- « rieur en cherchant nous aussi dans cette vie « de Paris, si compliquée et si étrange, ce « qu'elle a de vraiment spirituel, sérieux ou « édifiant pour en faire de quoi orner — comme « d'un bouquet de fleurs saines — la table fa- « miliale le dimanche. » Et Rodenbach, saluant de la plume au passage son prédécesseur, poursuit sa lettre sur un ton naturellement allègre tout en mettant ses lecteurs au courant de l'actualité parisienne : une exposi-

tion intéressante au Louvre, un bal à l'Hôtel de Ville, M. Renan au théâtre, la reprise de la *Dame de Montsoreau* de Dumas père et la mort du vaudevilliste Eugène Labiche.

Jusqu'au mois de mai 1895, Rodenbach adressa régulièrement ses *Lettres Parisiennes* hebdomadaires au quotidien bruxellois. Elles étaient fort copieuses et d'une grande diversité de sujets, bien propres à étonner le lecteur de la *Jeunesse Blanche* sur l'intérêt porté par son auteur aux questions du jour les plus opposées et paraissant les moins faites pour piquer sa curiosité. Quel kaléidoscope, pour employer une expression de l'époque (*cinéma* serait plus moderne) !

Rodenbach consacrera autant de lignes à un mariage princier qu'à la foire aux pains d'épices, qu'à une réception d'Edmond de Goncourt en son grenier d'Auteuil, qu'au compte-rendu de la représentation d'une pièce d'Ibsen au *Théâtre Libre*, ou même qu'à la vie politique du Général Boulanger, le général « for ever ». Réunies en volumes elles composeraient les intéressants mémoires de la vie d'un écrivain belge à Paris pendant les années 1888-1895 (on pourrait même écrire *1896*, car après avoir cessé de paraître dans le *Journal de Bruxelles* en mai 1895, les *Lettres Parisiennes* parurent ensuite pendant quelques mois dans le *Journal de Genève*). Les *Vie de Paris*, publiées en volumes, de Jules Claretie et de ses imitateurs, n'offrent pas d'intérêt rétrospectif plus grand que les pages oubliées de Rodenbach, au contraire, car celles-ci, écrites pour des lecteurs belges par un Belge envisageaient la vie parisienne sous un angle tout particulier.

Il serait difficile de reproduire ici une *Lettre Parisienne* pour permettre au lecteur de juger le tour d'esprit souvent persifleur de Rodenbach, courriériste parisien. (Nous en avons

donné quelques-unes dans *Evocations*, le dernier volume posthume du maître). Toutefois voici un croquis assez significatif tiré de ses feuilletons sans prétentions :

Un portrait, celui de Julien Leclerq, un poète symboliste à peu près oublié aujourd'hui — un des fondateurs du *Mercure de France* actuel — succédant comme conférencier à la tribune où Sarcey avait si longtemps régné.

Julien Leclercq : « Nous apercevons à la tri-« bune non pas un conférencier, mais une che-« velure, oh ! mais une chevelure que nous « n'oublierons jamais, immense, drue, longue « jusque dans le dos, arrivant sur le visage « des deux côtés jusqu'aux coins de la bouche, « non seulement longue mais épaisse, super-« posée, multipliée et millionnaire, se tassant « tout autour de la tête comme un vaste oreil-« ler noir avec un peu de figure pâle et pres-« que exsangue. D'autant plus pâle qu'en des-« sous s'éploie une cravate blanche non pas « en nœud de batiste discret, mais en ailes « gigantesques de satin qui semblent d'une « mouette prisonnière sur l'habit noir et dé-« sireuse de s'évader dans un endroit plus gai. « Car la bouche qu'on entrevoit à peine entre « ces cheveux mérovingiens comme une fente « sur un tronc d'arbre entre d'immenses bran-« chages ne raconte rien, n'émet aucune idée « personnelle, ne discute ni ne loue, cette bou-« che lit seulement à voix monochrome, une « voix de fantôme, une voix *revenue*, quelques « poèmes de Baudelaire — avec un air de les « avoir découverts — et d'autres de Verlaine « ou de Mallarmé qui figurent dans toutes les « anthologies.

« La bouche remue toujours ; la chevelure « est immobile, bien stylée ; quant aux yeux, « ne cherchez plus les yeux : partis, évaporés, « bus par les lustres à force d'avoir été blancs, « tout blancs, comme de petites mares. Reste

seule la bouche qui lit toujours... Les quelques rares auditeurs dorment en paix, et le gaz siffle tout bas. Après une heure la chevelure se lève, s'agite comme un goupillon, puis quelque chose salue le public : on dirait une tête de loup au bout d'un bâton. La bouche maintenant se tait, mais par contre les yeux sont revenus ; il y a même à présent un troisième œil qui regarde beaucoup plus que les deux autres, un œil de verre, immense aussi, qui se balance sur le plastron de la chemise. Tout cela est bien inquiétant et bien anormal, et les rares auditeurs mal éveillés sortent en gardant l'obsession d'avoir vu un dessin d'Odilon Redon qui aurait appris à réciter des vers... » (1)

Deux évènements politiques marquent l'année 1888 : le procès Wilson et l'affaire Libri. Leur retentissement fut énorme, mais l'inauguration de la tour Eiffel édifiée en vue de l'exposition universelle de 1889 détourna bien vite l'attention du public parisien et les élections générales achevèrent de les faire sombrer radicalement dans l'oubli.

Au point de vue artistique, c'est l'année de la première représentation du *Baiser* de Théodore de Banville, de *La Marchande de Sourires* de Judith Gautier, du *Roi d'Ys* de Lalo, des adaptations théâtrales de *Germinal* et de *Germinie Lacerteux*, de l'entrée du *Passant* de Coppée à la Comédie-Française et de la création de l'*Immortel* d'Alphonse Daudet. Pour Rodenbach, c'est l'année de la publication de *Du Silence*, cette plaquette de vers qui inaugure sa nouvelle manière poétique (nous en parlerons plus spécialement dans le chapitre traitant des trois dernières œuvres poétiques de notre auteur) et de ses débuts au *Figaro*.

---

(1) Le *Journal de Bruxelles*, le 12 février 1889.

Les premières pages du jeune Belge publiées dans ce journal, ou plutôt dans son supplément littéraire, sont consacrées à *Bruges*. Elles étaient détachées d'un cahier de notes intitulé : *Agonies de Villes* composé de quatre chapitres : Bruges, L'Ile de Walcheren, Saint-Malo et Gand qui parurent successivement pendant les années 1888 et 1889 (1). C'est dans ces pages que l'on trouvera toutes les idées-mères des principales œuvres de Rodenbach. A la base de celles-ci se trouve le mal du pays : la *nostalgie*, sentiment si fort et si durable que le poète de Bruges ressentit avec tant de persistance pendant toute la durée de son exil volontaire. Il a lui-même caractérisé tout le bénéfice qu'il en avait retiré pour son art : « Paris, a-t-il écrit plus tard, (2) donne le recul « crée la *nostalgie*. Or, on peut dire de tout « art qu'il provient d'une nostalgie, du désir « de vaincre l'absence, de faire se survivre et « de conserver pour soi ce qui bientôt sera « loin ou ne sera plus... Qui peut se vanter « d'échapper au mal du pays ? L'absence a des « philtres subtils, d'autant plus que le pays « est aussi le passé, les chambres de l'enfance « fance où dorment dans les miroirs les visages « ges d'aïeules mortes, où fume la cassolette « d'encens de la première ferveur... Cette petite « tite patrie de la Flandre nous ne l'avons re « créée et ressuscitée pour nous, dans le men « songe de l'art, qu'à cause précisément du « recul et de la nostalgie de Paris... Pour bien « aimer sa petite patrie, — car il faut qu'on « aime ce qu'on va traduire en art, — le mieux « est qu'on s'en éloigne, qu'on s'en exile à jamais, qu'on la perde dans la vaste absorption

---

cf. *Evocations*, pp. 13 à 92.

(2) *La Revue Encyclopédique*, Paris et les petites Patries 15 avril 1895.

« de Paris — afin qu'elle soit lointaine au « point d'en sembler morte. »

Quand au mois de septembre 1888, Rodenbach ira passer sa lune de miel en Bretagne, il voudra se rendre compte sur place comment un poète de clocher qu'il admirait depuis son adolescence : Auguste Brizeux, de Paris, où il était allé demeurer avant lui était parvenu à peindre avec vérité et fidélité sa petite patrie, sa Bretagne pittoresque et encore intacte.

Il serait vain de chercher à établir une comparaison entre la manière des deux poètes (1) Mais il est plus probable que la « leçon » et l'exemple du poète breton éclairèrent l'âme du poète flamand sur l'œuvre qu'il devait entreprendre. La réussite du premier pouvait augurer de la réussite du second.

L'année 1889 débuta fort mal pour Rodenbach. Il fut brusquement rappelé en Belgique par sa mère mourante. La pauvre maman, malade depuis longtemps, presque aveugle, mourut doucement dans les bras de son fils chéri le 6 mars. Par une douloureuse coïncidence, le même jour, Max Waller mourait de consomption à Bruxelles.

Entre temps, la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, dont le directeur, Arsène Houssaye, lui avait fait le meilleur accueil à son arrivée à Paris, avait donné dans son numéro du 15 mai 1888 *L'Amour en Exil*.

En avril 1889, la maison Quantin édita *La Vie Morte* sous le titre de *L'Art en Exil*. Primitivement, la nouvelle et le roman devaient paraître dans le même volume ; mais, au dernier moment, l'éditeur ou l'auteur décida de

(1) M. Anatole France a écrit à ce sujet dans un article du *Temps* : « M. Rodenbach n'est en aucune manière un *Brizeux flamand*. Ce ne sont pas les choses, c'est l'âme des choses qui l'occupe et l'émeut.

ne pas publier la première et son titre où *art* remplace *amour* devint celui du second.

L'Amour en Exil n'offre qu'un intérêt documentaire, bien que cette nouvelle soit écrite dans une langue harmonieuse enrichie d'images originales caractéristiques de sa manière. C'est l'histoire assez conventionnelle d'une orpheline de la bourgeoisie catholique flamande, mal mariée par sa vieille grand'mère trop pressée de la caser au sortir du couvent. La naissance d'un enfant rend supportables les premières années du mariage, mais peu à peu les liens entre époux se relâchent et ils finissent par vivre en étrangers dans leur propre demeure. Un jour, inopinément, la jeune femme rencontre l'homme prédestiné, celui dont l'amour criminel va la détourner de ses plus élémentaires devoirs d'épouse et de mère. D'éducation très catholique, elle ne veut appartenir à son amant qu'après la célébration d'un semblant de mariage religieux auquel celui-ci accepte de se prêter et qui consiste à échanger deux alliances dans une église au pied du maître-autel tandis qu'elle lit, à voix basse, dans son paroissien, les prières pour la bénédiction du mariage. Après quelques mois de liaison, l'épouse adultère se trouve enceinte. Fuyant les responsabilités, l'amant s'apprête à abandonner sa maîtresse devenue encombrante. Le mari, brave homme, mais bourru et maussade, apprend comme toujours le dernier la faute de sa femme et ses conséquences pour son honneur d'époux et de père. L'homme bafoué, surprenant les amants dans son salon, dans sa fureur chasse ignominieusement le suborneur, mais empêche sa complice de le suivre. Quand naît le fruit des amours coupables, dont la venue en ce monde coûtera la vie à la mère, le pauvre mari trompé pardonne et accepte de donner son nom au nouveau-né.

Les pages de l'*Amour en Exil* où Rodenbach

décrit la scène du fantaisiste mariage religieux des amants et celle où le mari chasse le Lovelace de son salon, sont reproduites presque mot pour mot dans *Le Carillonneur* (1) et serviront à corser l'action déjà mouvementée de ce roman magistral. Nous verrons tantôt comment certaines pages de la première version de *L'Art en Exil* seront reprises dans *Le Carillonneur*.

Jean Rembrandt, jeune poète habitant avec sa mère âgée une vieille ville flamande, est le héros principal de *L'Art en Exil*. Il se désole « lumière vivante qui n'éclaire rien et se consume soi-même » au milieu de l'indifférence de ses concitoyens et se fait l'effet de vivre en exil dans sa propre patrie.

Il n'avait jamais pensé qu'à écrire et la révélation des chefs-d'œuvres l'avait plongé dans une telle ivresse qu'il avait voulu se mesurer avec ces grands souvenirs. Sous le prétexte de compléter ses études de droit à Paris — car il avait acquis son diplôme de docteur en droit — Rembrandt était parti là-bas avec l'espoir d'y faire son chemin dans la littérature et quelques succès avaient salué ses débuts, mais au bout de quelques mois sa mère malade le rappela auprès d'elle. Loin de la fièvre parisienne, il avait perdu tout goût d'écrire « le « livre effacé, en demi-teintes qu'il rêvait, un « livre où il aurait transcrit la mélancolie des « eaux mortes, des banlieues attristées d'or- « gues, des horizons de province coupés de fu- « mées et de tourelles, aux cloches pleuran- « tes !...

La pétaudière provinciale lui paraît vite un abîme sans fond où il lui est impossible de

(1) Comparez les pages 191-193 et 233-234 du *Carillonneur* respectivement avec les pages 2-4 et 29-30 de l'*Amour en Exil*, Revue de P. et de St. P Cette nouvelle ne fut jamais recueillie dans les œuvres en prose éditées de Rodenbach.

sympathiser encore avec ses anciens amis uniquement préoccupés de leurs affaires et de politique.

Jean Rembrandt se décide à vivre à l'écart, car il n'accepte pas les opinions toutes faites. Ouvert à toutes les tolérances, favorable aux nouveautés, ses prédilections d'artiste vont cependant par atavisme flamand, aux choses religieuses et à leur décorum ancien. Un musicien, Walburg, l'auteur d'une symphonie inachevée exaltant le *Martyre de Sainte-Ursule*, un incompris et une victime de l'ostracisme provincial comme lui, est le seul ami qu'il fréquente encore par intervalles.

Un soir, à son heure favorite, le poète sort et se dirige vers le Grand-Béguinage en traversant les vieux quartiers coupés de canaux solitaires. Il revoit avec plaisir toute la candeur tranquille de l'enclos mystique.

En passant à proximité de l'église, Jean entend un bruit d'orgue s'élever dans le vaisseau sonore, bien que ce ne soit pas l'heure des offices. Curieux, il pénètre dans le sanctuaire : les nefs sont vides, mais une voix de femme chante, au jubé, une romance sentimentale en s'accompagnant de l'orgue. Quand la musique cesse, le jeune homme attend la sortie de la chanteuse et constate étonné que c'est une béguine. D'avoir surpris son exaltation profane, il lui semblait être entré un peu dans la vie de cette femme et il la suit jusqu'au couvent où elle rentre ensuite : la Maison des Fleurs. (1)

Le lendemain de sa visite au béguinage, Rembrandt se réveille d'humeur joyeuse. Il ne pense qu'à la béguine à peine entrevue. « Ah ! connaître la couleur de ses cheveux ! Peut-être

(1) Cf. G. Rodenbach : *Les Béguinages de Flandre. Le Correspondant*, 25 novembre 1897, où l'auteur raconta cet épisode comme un épisode de sa vie.

sont-ils roux, son rêve ! » La femme qu'il souhaite aimer, la femme « autrement que les autres » peut être sera-ce elle ? Il n'éprouve aucun goût de travail ni de lecture. Il est tout à son amour naissant et dans une eau-forte de Rembrandt van Ryn — son ancêtre supposé — *La Rencontre de Jésus et de la Samaritaine* qui décore un panneau de son salon, il contemple son nouveau rêve.

Jean retourne plusieurs jours de suite au béguinage dans l'espoir de rencontrer à nouveau la jeune religieuse et un dimanche à la sortie de la grand'messe, il la revoit au milieu de ses compagnes de la maison des Fleurs. S'enhardissant à sonner à la porte du couvent, il demande la permission de le visiter, ce qui lui est accordé presqu'aussitôt. C'est l'occasion pour l'auteur de décrire un couvent de béguines, ces religieuses qui ne prononcent aucun vœu, peuvent sortir, voyager, retourner dans leur famille et même se marier, sans encourir d'excommunication.

Toutes les béguines que le poète interroge se déclarent heureuses. — Il n'y a que sœur Marie, la jeune novice (celle dont il est épris) qui ne rit pas encore, font-elles en la lui désignant. Trois mois à peine se sont écoulés depuis son entrée au couvent. Elle reconnaît le visiteur avec confusion. Quelques semaines après les jeunes gens se marient au grand scandale du béguinage et de la ville tout entière. La cérémonie nuptiale à la cathédrale est troublée par de nombreux curieux qui se livrent à des manifestations hostiles contre les nouveaux époux. Ceux-ci partent en voyage de noces au bord de la mer et savourent leur nouvel amour, mais peu à peu le mari s'aperçoit que sa femme n'entend rien à ses subtilités de sentiments et que même le grand spectacle de la mer toujours mouvante ne l'émeut guère.

Après quelques mois d'union, malgré toutes les tentatives qu'il fait pour l'initier à ce qui est beau, Rembrandt doit se convaincre que Marie sera toujours fermée à l'Art. Un jour qu'il lui lit avec flamme quelques pages du poème qu'il compose, elle a cette parole désarmante :

— Qu'est-ce que cela te rapportera ton livre ?

Elle était *comme les autres.*

La mère vient quelquefois passer un moment avec le jeune ménage et s'inquiète de l'avenir de son fils. Ses ressources sont modiques et lui ne gagne rien ou presque rien, bien que, pour complaire à la vieille femme, il accepte de plaider quelques affaires. Le mercantilisme du barreau l'écœure et Jean se replonge bien vite dans son art, s'obstinant à transcrire dans le rythme les raffinements de la sensation, les nuances de l'âme et s'évadant dans le rêve comme un prisonnier impuissant enchaîné dans son cachot obscur.

Le poète vit solitaire à côté de sa femme qui vaque aux petits soins du ménage à pas feutrés, pour ne pas déranger son mari dont l'âme souffre.

Walburg ne vient presque jamais, il sombre dans la boisson.

L'unique plaisir de Rembrandt consiste à assister à toutes les conférences des écrivains français qui paraissent à la tribune du cercle artistique de la ville et, pour manifester sa joie, il publie des comptes-rendus de ces causeries dans le premier journal local venu. Comme il se trouve que c'est une feuille libérale, tout le monde crie de nouveau : haro ! sur le baudet ! et le traite de renégat. Par réaction, puisque son journal ne l'en empêche pas, le poète entame dans ses colonnes une campagne en faveur de la naissante littérature belge et rappelle le souvenir du pauvre Charles De Coster, ce méconnu, pourtant auteur d'un chef-d'œu-

vre : *La Légende d'Uytenspiegel*, mort de chagrin et de misère à 40 ans, et du fier châtelain d'Acoz, Octave Pirmez.

La publication de quelques poèmes dans une nouvelle revue suscite le blâme et la raillerie. « A quoi bon s'enfermer, ciseler ses rêves, donner son âme à toute cette foule indifférente et réfractaire ! »

Le manque d'argent commence à obscurcir la vie de Jean. Pour le malheureux écrivain, l'urgence grandit de trouver un gagne-pain assuré et, sur les conseils de sa mère il tente une démarche auprès du bourgmestre de la ville, personnage politique important, afin de solliciter son appui pour obtenir une modeste place de magistrat. Le gros bonnet l'accueille froidement, ensuite le rabroue vertement, lorsqu'il apprend l'objet de ses désirs, lui reprochant même son mariage avec une ancienne béguine. Le poète découragé quitte le cabinet du sectaire plein de morgue et une promenade dans la banlieue lui rend un peu la paix du cœur.

Peu de temps après sa femme tombe malade et s'affaiblit de jour en jour. Dans un accès de sombre mélancolie et de désespérance, Rembrandt va jusqu'à composer sa propre lettre mortuaire et se donne comme prénoms, en plus de celui de Jean, ceux de Constantin-Raymond (deux des prénoms de Rodenbach).

Marie meurt d'une maladie de cœur un jour d'élections et elle exhale le dernier soupir tandis qu'une bagarre accompagnée du fracas de vitres brisées éclate dans la rue. Le mari désespéré s'aperçoit seulement alors combien il était profondément attaché à la morte.

Le poète redevenu célibataire va revivre près de sa mère et comme celle-ci est fort dévote, il se reprend à pratiquer la religion qui seule pense-t-il pourrait le consoler de son veuvage. Il assiste à la procession de la Fête-Dieu qui

à cette date sort de la cathédrale et se déroule par les rues du centre de la ville. Parmi les congréganistes du groupe qui représente l'Eglise triomphante, il remarque une jeune fille qui ressemble étonnamment à sa femme défunte, et elle lui paraît comme une divine réapparition sur cette terre.

Bientôt le poète se lasse des pratiques religieuses. Il s'était trompé, tout étant vain et faux. La mort seule est vraie. Il verse dans un noir pessimisme, se repaît de la lecture de Schopenhauer. Dans ce génie amer il retrouve son propre dégoût de l'existence. « Sa raison « était allée à cette littérature comme à la « vigne noire dont l'unique vendange corres- « pondait à sa soif... Et voilà pourquoi l'art, « au lieu d'être un remède, n'était que l'entre- « tien d'une souffrance nécessaire comme la « plaie d'un cautère par quoi on continue à « vivre. »

L'inspiration du poète est tarie. Il ne sait plus écrire. La province a tout tué en lui. Il ne vit plus que par le souvenir, évoque les jours anciens, ses morts, son père et sa femme, et il ne veut se rappeler Marie que revêtue de l'habit religieux.

Il erre dans la ville, parcourt les sites que sa jeunesse a aimés, retourne au béguinage où naquit son amour et va pleurer sur la tombe de celle qui n'est plus. Encore quelques années et c'est la fin. Sa mère est morte aussi. Jean est devenu misanthrope et farouche. Il a brûlé ses manuscrits. Seules les eaux-fortes qu'il possède du vieux Rembrandt l'intéressent encore. Il vit au milieu d'elles. Il ne lit plus que la Bible dans une vieille édition de Plantin. Peu à peu il retombe non à la dévotion mais au mysticisme de cœur, mysticisme d'imagination et d'art. Il joue de l'orgue et en improvisant sur le clavier, il se sent toujours l'âme fière, encore grand par l'Art.

« Irrévocablement il s'est enfermé dans une seule chambre avec son orgue et ses livres ; les autres sont closes comme celles d'un absent, et la lente poussière y fait sur tous les meubles son œuvre silencieuse. »

Il ne faut pas chercher dans l'*Art en Exil* une étude de caractère poussée à fond, le portrait complaisamment achevé de l'artiste incompris, du raté de province submergé par la méprisante indifférence de son milieu. Ce roman est plutôt une analyse d'un état d'âme, l'une âme d'artiste vivant dans une atmosphère extrêmement déprimante, car dans ce livre le paysage est associé à l'action. Par les rapprochements que nous avons faits entre la vie de Rodenbach et de celle de son héros, nous pouvons juger de la vérité de cette étude vécue. Le décor choisi : la Flandre et surtout certains quartiers du vieux Gand d'alors si nettement reconnaissables dans tant de descriptions fragmentaires farcies de détails locaux, devait évidemment aider à accuser l'isolement néfaste de l'artiste déjà congénialement faible.

Les personnages de Marie, de la mère de Rembrandt et de Walburg sont d'un relief moindre. La malchance et la chute, quoique plus vulgaires, du musicien — incarnent lui aussi un artiste belge méconnu : le compositeur Henri Waelput, ressemblent un peu trop aux avatars de Rembrandt.

Le portrait de l'ancienne béguine, bien que gracile et poétique, manque de trait.

L'idylle du début — dont l'intérêt réside principalement dans le choix tout à fait neuf de l'héroïne — n'est pas suffisamment développée et tourne court sans raison. Les jeunes gens se marient après de brèves fiançailles et nous ignorons tout de leurs sentiments pendant les doux moments où deux amants cherchent à se comprendre.

Par contre, certains chapitres sont traités avec beaucoup de vigueur et avec une belle gradation dans l'émotion : l'entretien avec le bourgmestre, la procession de la Fête-Dieu et la mort de Marie.

L'*Art en Exil*, malgré ses imperfections, n'en est pas moins un livre remarquable. Il est écrit dans une langue très ferme, très personnelle, délicatement nuancée où éclatent des comparaisons inattendues extrêmement suggestives terminant harmonieusement une page ou un chapitre comme sur un point d'orgue. Cette fin du XXII[e] chapitre en est un des exemples les plus expressifs : « Il savoure longuement la « joie subtile de se sentir incompris et la douceur d'être dupe.

« Plaisir amer de se savoir autrement que « les autres, de goûter des raffinements de pensée inconnus, des sensations insoupçonnées, « de voler à des cimes rares, de voir fleurir « en soi des roses de clarté qui seraient chétives dans le terreau des autres âmes.

« Enivrante amertume de s'apercevoir qu'on « est tout seul, là-haut, comme un arbre parmi « les broussailles qui n'ont pu monter et cherchent à vous étouffer le pied. N'importe ! « On monte, on monte, on a l'ivresse d'aller « toujours plus loin, plus haut, au-dessus de « la vie ! » (c'est presqu'une des plus vivantes pages du *Carillonneur*).

Le texte de l'*Art en Exil* est assez différent de la *Vie Morte* quoi que le sujet soit exactement le même.

Trois années se sont écoulées depuis la publication en feuilleton da la *Vie Morte* dans l'*Indépendance Belge*. Rodenbach n'habite plus la Belgique et profite ainsi de plus de recul.

L'ouvrage édité par Quantin comporte quatre chapitres de plus que le feuilleton.

Il serait fastidieux d'indiquer phrase par phrase, chapitre par chapitre, toutes les modi-

fications apportées au texte primitif. Nous avons accompli jadis ce travail ingrat, et instructif, mais nous ne signalerons ici que les variantes les plus significatives, en insistant spécialement sur celles établissant un lien avec le *Carillonneur*.

Dans la *Vie Morte* Jean Rembrandt n'est pas un *avocat* mais un *architecte* et un fervent de cette école néo-gothique qui vers 1880 avait essayé en Flandre de reprendre la tradition ancienne. Joris Borluut, le principal personnage du chef-d'œuvre du maître est lui aussi un *architecte* avant d'être carillonneur, et se voue également au début de sa carrière à la restauration de l'ancien style flamand.

Le nom même de *Borluut* se trouve imprimé pour la première fois dans cette belle page du IVe chapitre originel dont une trentaine de lignes subsistent à peine dans la version définitive. D'après l'*Art en Exil*, Walburg devait composer une symphonie sur le *Martyre de Sainte-Ursule* tandis que dans la *Vie Morte*, le musicien est supposé avoir écrit un oratorio pour le concours du Grand Prix de Rome de Musique où il remporte le premier prix et dont le texte à mettre en musique était un poème de Rembrandt : *la Bataille de Woeringen*, un épisode de l'histoire nationale. Rodenbach décrit une exécution de l'oratorio par le compositeur.

« Et tandis que Walburg, après un court prélude, entamait la première partie, le poète fut charmé d'entendre à nouveau comme il avait bien rendu les préparatifs du combat : un chant large et suppliant s'élève ; ce sont des moines qui parcourent les rangs et tâchent de faire accueillir des paroles de paix, mais le chœur — un chœur de soldats — répond par des cris de refus et de haine. Soudain monte une mélancolie frémissante, passionnée et tendre à la fois, une voix de fem-

me qui se déroule telle qu'une bannière bleue dans le hérissement des piques ; c'est la duchesse de Brabant qui présente à l'armée tout entière son fils, un enfant de quelques mois, et lui annonce qu'elle va le suspendre aux branches des arbres pour empêcher les troupes de fuir et de laisser massacrer leur prince. Alors la première partie s'achève comme un grand hymne, traversé de prières et d'adieux. Tous les soldats sont à genoux, sous le geste des croix, et sur signe de *Jean Bortuut* qui assista à la bataille des Eperons d'or, ils recommencent à porter de la terre à leurs bouches et la baisent en pleurant, cette terre natale pour laquelle ils vont mourir. »

« Walburg s'arrête un moment ; puis, claquant au clavier ses mains élargies, commença à la deuxième partie : c'était la bataille ! »

« Rembrandt, silencieux, voyait un à un ses anciens vers émerger de la musique furibonde et déchaînée. Mieux que les morts de son poème, les harmonies discordantes lui expriment maintenant le choc des armures ; il regarde, comme en un rêve de bruit, les bataillons s'avancer et la lourde cavalerie s'ébranlant ; les rythmes galopent à travers le thème mouvementé comme une plaine qu'on dispute. Et soudain de tragiques points d'orgue évoquent ces grands silences, ces ralentissements d'assaut où chacune des deux armées semble demander le temps de fermer sa plaie pour ne pas mourir. Soudain la furie recommence ; la mélodie coule, à longs jets rouges, couleur de sang. »

« C'est la déroute : la musique a des sanglots déchirants d'ennemis qui demandent grâce et de vaincus qui rendent les armes ; et tout d'un coup ces plaintes, ces râles, ces gémissements s'absorbent dans un choral lent, grave, religieux, qui monte comme une mélopée de victoire. »

« L'œuvre s'achève ainsi dans un final grandiose : toute l'armée s'avance, sous les gloires du couchant, et parmi les frissons des drapeaux, escorté par les vieux capitaines, c'est l'enfant royal qu'on est allé reprendre aux branches des arbres et qu'on porte en triomphe sur un grand bouclier ! »

L'architecte du *Carillonneur*, après une période de succès comme restaurateur de vieux immeubles, abandonne son métier comme l'architecte de *la Vie Morte*. La place sollicitée primitivement par Rembrandt était celle de professeur d'architecture à l'école de dessin de la ville, allusion trop transparente à la vraie place demandée.

Dans l'*Art en Exil*, c'est un jeune peintre qui est grand prix de Rome — et non Walburg, comme nous l'avons vu plus haut — reçu avec grande pompe par les autorités de la ville. Les hésitations de pensée et la mobilité de Rembrandt sont mieux précisées dans le livre que dans le feuilleton. Dans la *Vie Morte*, l'auteur, en décrivant le mariage des deux époux avait accumulé tant de détails que son tableau trop chargé était devenu comme la caricature de la cérémonie religieuse. D'autre part la haine de la politique l'avait fait appuyer avec trop d'insistance sur les dissensions séparant en Belgique les catholiques des libéraux, « les blancs des noirs » comme il dit.

Les chapitres XIII, XV et XVIII de l'*Art en Exil* sont entièrement inédits, les chapitres XXI et XXII sont tirés du chapitre XVII de la *Vie Morte*. Dans les parties neuves du roman se retrouvent parfois juxtaposés des fragments des *Agonies de Villes* consacrées à Gand et à Bruges.

Enfin, l'effort de mise au point et de revision de la *Vie Morte* pour en faire l'*Art en*

Exil nous est une preuve insigne de la noble conscience artistique de Georges Rodenbach.

* * *

Lors de sa parution, l'*Art en Exil* fut diversement apprécié. En Belgique, on reprocha à l'auteur d'avoir écrit un pamphlet contre son pays et une auto-biographie haîneuse. En France, il lui valut de nouveaux admirateurs et, à défaut d'un succès de librairie appréciable, une plus grande estime des maîtres comme Daudet et Edmond de Goncourt. L'Exposition Universelle dont on annonçait l'ouverture prochaine allait absorber presque tout entière l'attention du public français au détriment de la Littérature.

CHAPITRE VII

es maîtres et les amis : Barbey d'Aurevilly, 'Villiers de l'Isle Adam, Théodore de Banville, Stéphane Mallarmé, Alphonse Daudet, dmond de Goncourt. — BRUGES-LA-MORTE

A la date où paraît l'*Art en Exil*, quelques ours avant l'ouverture de l'Exposition pari- enne, Barbey d'Aurevilly meurt chargé d'ans, ais léger d'argent et d'une gloire dont les remiers rayons commencent à peine à luire. Rodenbach l'avait quelquefois rencontré aux éjeuners dominicaux de François Coppée et hez Madame Ackerman (celle-ci devait s'étein- re un an après son vieil ami), pendant son remier séjour à Paris. Il assiste à ses funé- ailles et c'est avec une respectueuse émotion u'il en raconte la simplicité solennelle dans *Journal de Bruxelles.* (1)

A la fin de l'été, en août 1889, pendant que foire universelle bat son plein, un autre rand écrivain terrassé par la maladie dispa- aît, aussi glorieux et aussi léger de pécune : illiers de l'Isle-Adam. Il avait souffert d'un ancer à l'estomac et fut soigné à l'hospice des rères de Saint-Jean l'Hospitalier où sa cham- re de malade donnait sur le jardin du couvent ce même jardin sur lequel s'ouvrait précisé- ment aussi la chambre de Barbey d'Aurevilly, rue Rousselet. Coïncidence des destinées, la

(1) Lettre Parisienne, 29 avril 1889, cf. *Evocations*, pp. 211-6.

« belle verdure de cet été dans le jardin des « Frères aura été regardée par les yeux expi- « rants de ces deux grands morts. Extrême « onction de leurs regards communiant sous « les espèces des mêmes fleurs. » (1)

Dans les dernières années, Rodenbach avait souvent rencontré Villiers à qui il avait été présenté en 1886 par Grégoire Le Roy et Maurice Maeterlinck, alors à leurs premiers débuts, lors d'un court passage à Paris. Ce curieux écrivain, dont les traits conservaient « une aristocratie d'ancien portrait », toujours en proie au soliloque, composant ses livres en parlant d'une voix sourde et brouillée, possédait un charme magnétique et son altière conscience artistique, son tourment de la perfection de la forme, était d'un exemple souverain pour de jeunes écrivains vraiment désireux de créer des œuvres et non de quelconques ouvrages d'une vente facile. Si Maeterlinck doit beaucoup à l'auteur de l'*Eve Future*, comme il l'a déclaré lui-même à différentes reprises, Rodenbach lui doit peut-être plus encore, surtout cette propension grandissante au rêve, bien caractéristique, « cette préoccupation du mystérieux, du fatal, de l'au-delà ». Villiers revenait souvent dans ses conversations sur cette obsession. Quand l'artiste travaille disait-il : « Il « entend cogner au mur, lève la tête et « s'étonne. Un instant après il recommence à « écrire, le bruit reprend, sourd mais obstiné. « Il ne veut pas entendre, il se remet à la tâ- « che. Les coups aux murs se répètent, battant « ses oreilles, lui entrant dans la tête, malgré « lui. Ce bruit aux murs, ces coups invisibles « tambourinant sur les cloisons, à l'obsession

(1) Cf. *Villiers de l'Isle Adam*, par Georges Rodenbach, *Le Figaro*, 20 août 1889, ce très émouvant article publié le lendemain de la mort du grand écrivain mit le jeune écrivain très en vue.

« desquels on ne peut échapper — ce sont les « bruits de l'Infini. » (1)

La hantise de l'au-delà et de la fatalité, voilà ce que l'on trouve déjà dans l'*Art en Exil*, que l'on trouvera dans *Bruges-La-Morte*, que nous analyserons tantôt, et que nous retrouverons ensuite dans toute l'œuvre romanesque de Georges Rodenbach.

« Villiers et Mallarmé, Rodenbach nous en parlait sans cesse », nous écrivait un jour un de ses plus sûrs amis, M. Camille Mauclair, l'écrivain français qui a le mieux pénétré tout l'insondable de son art. Il voulait dire par là que ces deux admirations avaient complètement vivifié et pénétré sa vie artistique.

C'est en 1889 ou 1890, que Rodenbach devint un des fidèles des célèbres mardis du poète de l'*Après-Midi d'un Faune*, l'un des annonciateurs du symbolisme naissant que l'ésotérisme des vers de *Du Silence* avait séduit sans doute par parenté d'âme.

C'est à propos des conférences que Mallarmé devait faire en Belgique en 1890, sur son ami Villiers, que Rodenbach nous traça ce portrait délicat et si exact du maître, « Un homme au Rêve habitué », discourant au milieu de ses disciples dans l'atmosphère spéciale des soirées de la rue de Rome, que tant d'autres écrivains ont évoqué dans la suite, à leur tour, dans leurs ouvarges rétrospectifs :

« Mallarmé a aujourd'hui 48 ans ; mais très « jeune encore d'allure, petit de taille, la fi- « gure toujours souriante, les yeux d'un bleu « très tendre et très tiède (c'est avec ses yeux « qu'il a l'air de sourire), une barbe courte et « en pointe qui ne grisonne pas, mais s'argente « en un givre qui a plutôt l'apparence d'être « artificiel et poudré. Cela complète l'impres- « sion très XVIII^e siècle qu'il donne souvent

(1) cf. *Evocations*, pp. 166-167.

« par sa politesse et sa bonne grâce infinies, *Bergère, nommez-moi berger de vos sourires !*

« ...Il est un des plus adorables causeurs que « nous ayons jamais entendus. Toute clarté ! « Toute lumière, cristal et roses ! Et une voix « de violoncelle qui chante ! Il faut l'entendre « parler, le mardi soir, qui est son jour de ré- « ception dans son appartement de la rue de « Rome (on y voit un beau portrait de lui par « Manet, où viennent tant de jeunes gens écri- « vains qui lui ont reconnu une maîtrise : de « Régnier, Saint-Paul, Mikhaël, Vielé-Griffin et « bien d'autres. Que de trouvailles alors, trou- « vailles de mots quand, par exemple, à propos « de son ami Whistler, et de la salle des paons « qu'il a peinte à Londres, il s'enthousiasme « pour les princiers oiseaux dont la queue « est « un buisson de pierreries. » Trouvaille d'idées « rares et étranges quand il parle une autre « fois des affiches qu'il adore, les affiches dont « l'exemple devrait servir pour l'impression des « livres : avec des lettres grasses qui s'impo- « sent et entrent d'elles-mêmes dans les yeux, « des italiques qui courent en chantant, des « minuscules qui orchestrent l'ensemble et ac- « compagnent comme un chœur. Ainsi la typo- « graphie nuancerait la pensée comme d'une « sorte d'intonations imprimées. Tout cela trou- « vé, spontané, neuf, et dit à voix savoureuse, « avec des gestes arrondis qui semblent unir « contradictoirement des gestes de prédicateur « et des gestes de danseuse. Mélange piquant « de cette conversation et de tout l'art du « poète, où il y a un côté bibelot et un côté « nature ». (1)

Deux autres écrivains célèbres alors, de la gloire la plus incontestée, deux maîtres du roman naturaliste, à l'apogée de leur carrière et de leur talent, Alphonse Daudet et Edmond

(1) *Lettre parisienne* : Journal de Bruxelles, 10 février 1890.

de Goncourt, accueillent avec chaleur le jeune écrivain belge et soutiennent sa foi absolue dans le culte de l'Art. (1)

Depuis longtemps, Rodenbach n'était plus un inconnu au foyer des Daudet, Madame Daudet avait été une des premières à saluer ses débuts en parlant des *Tristesses* dans le *Journal Officiel*.

Aussitôt installé à Paris, le poète avait repris tout naturellement le chemin de la maison des illustres époux. A toute occasion, Rodenbach parle des œuvres de Daudet ou de sa femme dans le *Journal de Bruxelles* ou dans *Le Gaulois* où il publiera pendant quelques années des chroniques fort remarquées. Il assiste aux premières de la *Lutte pour la Vie* et des adaptations scèniques de *Numa Roumestan* ou de *Sapho*. Et il se montre assidu aux réceptions du dimanche matin du romancier où défilent tous les espoirs du jeune roman naturaliste : Maupassant, Abel Hermant, Paul Hervieu et quelques poètes du Midi, et à ses dîners du jeudi, en été, à sa propriété de Champrosay. (2)

Comme Mallarmé, Alphonse Daudet fut de la race des grands causeurs. « Il dépensa son « génie à table. Et sa mimique ! la main un « peu frileuse et maigre, essayait de suivre la « cigale qu'il avait au fond du cœur et qui « venait de s'éveiller, s'envolait, courait parmi « la table, riait dans l'argenterie, provoquait

(1) Son ami Léon Cladel le compte également parmi les fidèles assistants de ses réceptions sans façon de la « Villa Bon Accueil », à Sèvres où Camille Lemonnier, lors de ses séjours en France, l'accompagna fréquemment.

(2) Léon Daudet, dans son *Fantômes et Vivants*, pp. 201-204, a rappelé un de ces dîners de Champrosay où Rodenbach donnait la réplique à Daudet et à ses convives. Madame Daudet elle-même, a publié des Souvenirs sur le poète belge dans *Souvenirs autour d'un groupe littéraire*. Paris Fasquelle, 1910 pp. 168-170.

« les bouches paresseuses, taquinait, chantait » a raconté plus tard son hôte reconnaissant. (1)

De Daudet à Goncourt, le chemin n'est pas long.

Ce sont deux amis intimes, mais les commençaux de l'un ne sont pas toujours ceux de l'autre. Edmond de Goncourt, quoique d'une politesse très raffinée, n'est pas toujours très tendre pour les jeunes confrères et ne franchit pas qui veut le seuil de son célèbre grenier. La naturelle distinction de Rodenbach, le raffinement de son esprit, et sa vive intuition des choses du passé plurent infiniment au vieux gentilhomme lorrain. Plus tard, la renommée étant venue pour son jeune ami, il lui arriva de dire à son sujet, à Octave Mirbeau : « Rodenbach, celui-là, c'est *mon poète !* » ce qui était tout à fait exceptionnel de la part de l'auteur de *Germinie Lacerteux* qui abhorrait la gent poétique.

Si Edmond de Goncourt montrait un faible pour le poète de Bruges, c'est qu'il avait parcouru jadis, en 1850, la vieille cité flamande en compagnie de son frère Jules. Celui-ci y avait même peint une aquarelle représentant un quai se terminant par un pont en dos d'âne et ce souvenir, au milieu d'admirables Gavarnis et d'inestimables estampes japonaises, ornait un des murs de son grenier d'Auteuil.

M. de Goncourt avait dénommé ainsi les deux pièces du deuxième étage de son hôtel où il recevait ses amis le dimanche après-midi. Daudet, Zola, Huysmans, José-Maria de Hérédia, Gustave Geffroy, les frères Rosny, les frères Margueritte, Lucien Descaves, Léon Hennique, Paul Alexis, Henri Lavedan, Paul Hervieu, Edouard Rod, G. Toudouze, Frantz Jourdain, Raffaëlli, Jean Ajalbert avaient été des premiers

(1) Le Figaro : *La République où l'on cause*, 13 novembre 1898.

habitués du fameux « sanctuaire » où Rodenbach, Henri de Régnier, Jean Lorrain, François de Nion, Georges Lecomte, Eugène Carrière, Antonio de la Gandera, Maurice Barrès et tant d'autres les suivirent dans les dernières années de l'existance du glorieux aîné. (1)

C'est chez Daudet et au grenier d'Auteuil que Rodenbach noua les plus solides amitiés de sa vie, celles qui aujourd'hui encore après un quart de siècle rempli d'évènements formidables et tumultueux, trop faits hélas ! pour précipiter dans l'oubli le souvenir de tant d'hommes courageux et héroïques, lui sont restées fidèles d'une fidélité incomparable et profondément émouvante.

Le 30 décembre 1890 le père de Georges Rodenbach meurt laissant une petite fortune à son fils que la vie parisienne n'enrichit guère.

Quelques mois après disparaît Théodore de Banville, maître bienveillant et bon, étincelante lumière qui s'éteint du Parnasse en pleine déroute.

L'année 1891, assiste au plein épanouissement du Symbolisme en France. Parnassiens et Naturalistes vigoureusement attaqués par la Jeunesse triomphante subissent un dernier assaut, sont culbutés et s'égaillent. « 1891, c'est la date heureuse du Symbolisme » écrit M. Ernest Raynaud, un des plus récents historiens du dernier grand mouvement littéraire français. » (1)

---

(1) Les deux derniers volumes du *Journal des Goncourt* contiennent de nombreux souvenirs sur les parlottes de son salon littéraire, cf, aussi ; *Le Banquet de la Vie* de Gustave Guiches, 1926.

(1) *La Mêlée Symboliste*, IIe volume, p. I. *La Renaissance du Livre* 1920 Remy de Gourmont, dans ses *Promenades Littéraires* (tome IV) et M. Camille Mauclair dans son livre *Servitudes et Grandeurs Littéraires*, ont aussi publié des souvenirs plein d'intérêt sur le Symbolisme qui complètent harmonieusement ceux de M. Raynaud.

Stéphane Mallarmé et Paul Verlaine, anciens parnassiens, bien qu'ils vivent loin de la foule et sont au soir de la vie, se sont sentis peu à peu enveloppés d'une gloire insolite. Les jeunes se réclament d'eux unanimement et chantent en chœur leur los, et le souvenir de Baudelaire, vrai père spirituel de la nouvelle génération, est honoré comme celui d'un dieu.

Les documents abondent sur l'activité et les manifestations littéraires de 1891. Un livre surtout est extrêmement précieux pour connaître la pensée des écrivains en cette période troublée, c'est l'*Enquête sur l'Evolution Littéraire* de Jules Huret (1) rassemblant soixante-quatre interviews d'écrivains de tous genres : psychologues, naturalistes, symbolistes, parnassiens, indépendants, philosophes, etc., publiés primitivement dans l'*Echo de Paris* du 3 mars au 5 juillet 1891. Deux ouvrages récents, *le Jardin de Bérénice* de Maurice Barrès et le *Pèlerin Passionné* de Jean Moréas, avaient été la raison de cette enquête. L'actif et diligent « interviewer » habitué par le métier de reporter à toutes les surprises, dès la publication de ses premiers articles, s'aperçut avec stupeur qu'il avait par mégarde provoqué un vrai cataclysme. Si Barbey d'Aurevilly avait accusé jadis Emile Zola d'avoir, par ses livres, ajouté de la fange aux écuries d'Augias, toute la gent littéraire mal embouchée renchérissait sur l'auteur de la *Terre*.

Les écuries du fameux roi d'Elide n'étaient plus seulement un infect cloaque, elles étaient devenues un champ-clos, une arène où des artistes de tout poil se lançaient de la boue à la tête avec une énergie insoupçonnée. « On ne se battait pas que dans l'arène, pour mon plaisir « et celui du lecteur, écrivait dans sa préface M. « Huret, on s'assommait jusque dans le torril,

(1) Paris. Charpentier 1891.

« pour l'amour désintéressé des coups » et il ajoutait un peu plus loin « si mon enquête n'offre « pas à l'histoire littéraire de théorisations suffi- « santes, elle révèle à l'histoire générale les « passions foncières, les dessous d'esprit, les « mœurs combatives d'un grand nombre d'ar- « tistes de ce temps. »

Georges Rodenbach considéré comme écrivain belge, bien que souvent cité dans cette enquête, se tint en dehors de la bagarre. Cependant, jugeant la situation littéraire avec une sereine impartialité, il donna son avis sur la poésie nouvelle dans une longue étude insérée par la *Revue Bleue*. (1) En concluant, il faisait entendre que réprouvant le relâchement de la forme des symbolistes, il se rangeait résolument du côté des écrivains indépendants sans attaches d'école. (2)

Dans le Paris de 1891, « les troubles atmos- « phériques semblent expliquer l'effervescence « des esprits. Dans Paris désemparé, en proie « à la fièvre et aux orages politiques, aux rues « barrées d'agents et encombrées de tumul- « tueuses manifestations démagogiques ou chau- « vines, de cortèges de grèves incessants ; dans « ce Paris, où l'année a commencé par l'exé- « cution de Michel Eyraud et où chaque soir « des camelots hurlent un crime retentissant, « une catastrophe (collisions effroyables de « trains à la Chapelle et à Saint-Maudi), une « mort sensationnelle (Léo Delibes, Meissonier, « prince Jérôme Bonaparte, Jules Grévy, Gé- « néral Boulanger...), les Muses règnent et une « fièvre cérébrale intense se propage comme « si elle recevait un surcroît d'activité de tant

(1) 4 avril 1891.

(2) Il ne se relâchera de son intransigeante fidélité à la forme parnassienne que dans le *Miroir du Ciel Natal* dont plusieurs poëmes sont entièrement écrits en vers libres.

« de secousses nerveuses, rapporte M. E. Raynaud. » (1)

1891, c'est l'année où Antoine représenta sur la scène de son *Théâtre libre*, *la Mort du duc d'Enghien*, de Léon Hennique, l'*Ecole des Veufs* de Georges Ancey, *La Meule* de Georges Lecomte. *Le Canard Sauvage* d'Ibsen ; l'année de la création du *Théâtre de l'Art* de Paul Fort qui représente *l'Après-Midi d'un Faune* de Mallarmé, *La Fille aux Mains coupées* de Pierre Quillard et *Madame la Mort* de Madame Rachilde.

« 1891 voit les débuts en librairie de Francis « Jammes (six sonnets) et de Pierre Louys « (*Astarté*). C'est l'année où, tandis que Th. de « de Banville jette en suprême adieu, *Les Oc-* « *cidentales* et *Rimes dorées*, Verlaine donne « *Bonheur* ; Stéphane Mallarmé, *Pages* ; Henri « de Régnier, *Episodes*, *Sites et Sonnets* ; Jean « Moréas, *le Pèlerin passionné* ; Maurice du « Plessys, *la Dédicace à Appollodore* ; Laurent « Tailhade, *Vitraux* et *le Pays du Mufle* ; Stuart « Merril, *les Fastes* ; Gustave Kahn, *Chanson* « *d'Amant* ; Emmanuel Signoret, *le Livre de* « *l'Amitié* ; Louis Dumur, *Lassitudes...* ; Ernest « Raynaud, *les Cornes du Faune*, etc... Maurice « Barrès, *Sous l'Œil des Barbares* et *Trois Sta-* « *tions de psychothérapie* ; Léon Bloy, *la Che-* « *valière de la Mort* ; Huysmans, *Là-Bas* ; Ra- « childe, *la Sanglante Ironie*, et Georges Ro- « denbach, *le Règne du Silence*. (2)

La critique est très bonne pour *le Règne du Silence* (3) parce qu'il apporte quelque chose de nouveau dans la littérature française, à l'encontre des novateurs échevelés qui dans leurs vers de quinze pieds et plus n'atteignent qu'à

---

(1) Loc. cit. p. 9.

(2) Raynaud, loc. cit. pp. 10-11.

(3) Cf. chapitre IX de notre ouvrage.

la banalité et au vide. Cette poèsie transcrivant la vie des chambres, la mélancolie des dimanches provinciaux, la solitude des canaux dormants, les sonneries des cloches flamandes et l'innocence pieuse des béguinages exprimées en de beaux vers fluides et clairs, avait un accent pénétrant qui devait prendre l'âme des amateurs d'art vite fatigués des prosopopées des instrumentistes verbaux. Cependant le succès tarde à venir et le public ne porte son intérêt sur cet ouvrage que l'année suivante lorsque *Bruges-la-Morte* remporte son grand succès au « rez-de-chaussée » du *Figaro*, journal de la grande bourgeoisie française, où Rodenbach, comme nous l'avons vu, collabore depuis trois ans déjà, par intermittence, et dont le rédacteur en chef Francis Magnard est un belge comme lui.

Loin du pays, volontairement et définitivement condamné à la nostalgie des ciels natals, après avoir évoqué la Flandre dans les vers du *Règne du Silence* où le nom de Bruges n'est pas spécifiquement indiqué comme la ville où règne « *l'atmosphère authentique* de ses songes », Rodenbach va élever à celle-ci, en prose, avec *Bruges-la-Morte* en se servant de son décor légendaire et diabolique, mystérieux tremplin pour le rêve, un exceptionnel monument de beauté.

* * *

Voici le sujet de ce roman tragique si original comme affabulation : Quand sa femme était morte, à peine âgée d'une trentaine d'années, après une courte maladie, Hugues Viane, quadragénaire sensible et riche, avait fui la ville où il avait joui d'un bonheur sans tache pendant près de deux lustres. Rien n'avait pu le consoler et désirant vivre en un lieu incarnant ses regrets, il avait fait de Bruges sa résidence. « A l'épouse morte devait correspondre une

« ville morte. Bruges était sa morte. Et sa « morte était Bruges. » Il avait eu des idées de suicide, mais le souvenir de la défunte et la religion l'empêchèrent d'accomplir l'irrémédiable.

Sa demeure s'élevait sur le quai du Rosaire.

Barbe, vieille flamande dévote scrupuleuse et dévouée, soignait son ménage peu compliqué de veuf sans enfants. Il l'appréciait, car elle maniait avec soin et respect les objets délaissés par la morte et réunis dans le grand salon du rez-de-chaussée : quelques portraits à différents âges, des bibelots et, enfermée en un coffret de cristal, comme une relique inestimable, « portion d'immortalité de son amour », sa chevelure d'un jaune d'ambre tressée en une longue natte qu'il avait lui-même coupée dans les derniers jours de la maladie.

Homme ponctuel, chaque jour, au crépuscule, Viane accomplissait la même promenade au long des quais, coupée parfois d'une station pieuse à Notre-Dame. Or, un soir, en sortant de la cathédrale, il eut soudain comme une hallucination. Marchant dans sa direction, une jeune femme s'avançait, le dépassait ensuite et disparaissait bientôt à sa vue, quoiqu'après une minute d'hésitation il s'était mis à la suivre, de maison en maison, de rue en rue. Oh ! prodige ! c'était sa femme revenue sur terre : même teint de pastel, « or semblable des che- « veux, couleur d'ambre et de coton, d'un jaune « fluide et textuel. Le même désaccord entre « les yeux nocturnes et le midi flambant de la « chevelure... »

« Il s'arrêta, regardant au loin, inventoriant « le vide, des larmes nées au bord des yeux... « Ah ! comme elle ressemblait à la morte ! »

Hugues, le lendemain et les jours suivants, cherche à revoir, à retrouver le surprenant sosie de celle qu'il pleure depuis tantôt cinq ans. Après une semaine de promenades infruc-

tueuses, un soir, à l'improviste, il rencontre à nouveau l'inquiétante inconnue. « Plus encore « que la précédente fois, elle lui apparut d'une « ressemblance totale, absolue et vraiment ef- « frayante. » L'étrangère avait remarqué son émoi. Il la suit derechef et après avoir traversé à sa suite une grande partie de la ville, Hugues la voit entrer dans le théâtre dont les portes sont ouvertes pour la représentation du soir. Le veuf, malgré son deuil, sans réfléchir à la réputation qui lui est faite, demande un billet pour le spectacle et pénètre dans la salle avec l'espoir de l'y retrouver parmi l'assistance. Mais son regard a beau chercher à toutes les places, à tous les étages, rien ne décèle sa présence. Comme le rideau se lève et que l'orchestre prélude, il lui est impossible de quitter la salle. On jouait *Robert le Diable*, le vieil opéra de Meyerbeer. A l'acte du ballet des nonnes damnées, il reconnaît soudain dans une des danseuses celle qu'il recherche « sai- « sissante apparition, toute fugitive sur la- « quelle le rideau tomba. »

« Hugues, la tête en feu, bouleversé et rayon- « nant, s'en retourne au long des quais, comme « halluciné encore par la vision persistante « qui ouvrait toujours devant lui, même dans « la nuit noire, son cadre de lumière... Ainsi « le docteur Faust, acharné après le miroir « magique où la céleste image de femme se « dévoile ! »

La danseuse qui appartient à la troupe régulière du théâtre brugeois, s'appelle Jane Scott. Hugues entre en relation avec elle et sa ressemblance avec son épouse disparue éclatant de plus en plus à ses yeux par les détails les moins frappants au premier abord, bientôt « une curiosité de chair s'infiltre en lui... Il « croirait reposséder l'autre en possédant « celle-ci » et peu après, Jane Scott étant de mœurs faciles, il parvient à en faire sa maî-

tresse. Dans ses nouvelles amours, le veuf croit revivre celles dont le regret n'a cessé de le poindre. Peu après, la ballerine abandonne le théâtre pour son amant qui l'installe dans une maison de la banlieue. Sans amour pour Jane, le veuf se laisse aller au leurre du mirage, partage son temps entre sa maison et la sienne. Ses assiduités auprès d'elle suscitent bientôt une pieuse indignation dans la ville et sans s'en douter il devient l'objet de toutes les conversations. Dans ses promenades, il marchait maintenant « consolé, à travers son si-« lence comme si Bruges avait surgi de son « tombeau et s'offrait telle qu'une ville neuve « qui ressemblerait à l'ancienne. » L'enivrement de la ressemblance de Jane Scott avec la disparue l'exalte comme l'exaltait sa ressemblance à lui-même avec Bruges.

« La ressemblance est la ligne d'horizon de « l'habitude et de la nouveauté.

« En amour principalement, cette sorte de « raffinement opère : charme d'une femme « nouvelle arrivant qui ressemblerait à l'an-« cienne !

« Hugues en jouissait avec un grandissant « délice, lui que la solitude et la douleur avaient « dès longtemps sensibilisé jusqu'à ces nuan-« ces d'âme. N'est-ce pas d'ailleurs par un sen-« timent inné des analogies désirables qu'il « était venu vivre à Bruges dès son veuvage ?

« Il avait ce qu'on pourrait appeler « le sens « de la ressemblance », un sens supplémen-« taire, frêle et souffreteux, qui rattachait par « mille liens ténus les choses entre elles, ap-« parentait les arbres par des fils de la Vier-« ge, créait une télégraphie immatérielle entre « son âme et les tours inconsolables.

« C'est pour cela qu'il avait choisi Bruges, « Bruges d'où la mer s'était retirée, comme un « grand bonheur aussi.

« C'avait été déjà un phénomène de ressem-

« blance, et parce que sa pensée serait à l'unis-
« son avec la plus grande des Villes Grises...
« Voilà pourquoi Hugues avait voulu se re-
« tirer là, pour sentir ses dernières énergies
« imperceptiblement et sûrement s'ensabler,
« s'enliser sous cette petite poussière d'éter-
« nité qui lui ferait aussi une âme grise, de
« la couleur de la ville !

« Aujourd'hui ce sens de la ressemblance,
« par une diversion brusque et quasi miracu-
« leuse, avait agi encore, mais d'une façon in-
« verse. Comment, et par quelle manigance de
« la destinée, dans cette Bruges si lointaine de
« ses premiers souvenirs, avait surgi brusque-
« ment ce visage qui devait les ressusciter
« tous ?

« Quoi qu'il en fût du singulier hasard, Hu-
« gues s'abandonna désormais à l'enivrement
« de cette ressemblance de Jane avec la morte,
« comme jadis il s'exaltait à la ressemblance
« de lui-même avec la ville. »

Comme il avait conservé toute la garde-robe de la morte, Viane, un jour, afin de trouver des analogies jusque sous les apparences du costume, désire faire endosser un de ses vêtements à son amie, ne fut-ce qu'un bref instant. il fait transporter deux robes chez elle, dans une malle. D'abord la danseuse ne comprend pas l'idée de son amant fantasque, puis s'en divertit comme d'un caprice carnavalesque. Revêtue des nippes démodées, elle se contorsionne, monte sur la table, esquisse un entrechat. Pour la première fois « le prestige de la confor-
« mité physique ne joue plus. A cause de la
« ressemblance, elle lui donne, un instant, cette
« atroce impression de revoir la morte, mais
« avilie, malgré le même visage et la même
robe. »

Barbe, un dimanche qu'elle a été rendre visite à une de ses parentes béguine apprend par celle-ci la vie dissolue de son maître et sa situation

équivoque comme domestique d'un tel homme. Son confesseur à qui la vieille dévote va demander conseil, lui dit de continuer son service comme par le passé, mais l'objurgue de quitter le veuf au cas où la drôlesse pénétrerait dans sa demeure.

Jane Scott, au bout de quelques mois de liaison, abandonne peu à peu son attitude douce et réservée. La cabotine reprend le dessus avec la liberté dans le langage, la négligence dans la toilette et le dégingandé dans les allures. Elle sort, s'attarde dans les boutiques, dépense de l'argent sans compter, ne s'inquiétant nullement des reproches que son amant pourrait lui adresser.

Hugues se déprend de plus en plus d'elle et retourne à ses pélerinages dans la ville « raccordant son âme avec elle comme aux premiers temps de son veuvage. » Oui, il secouerait le joug mauvais ! Il se repentait. « Il avait été le *Défroqué de la Douleur*. Mais il ferait pénitence. Il redeviendrait ce qu'il fut. Déjà il recommençait à être pareil à la ville. »

Il souffre. Les dissemblances s'accentuent entre la morte et son double. Il est désemparé. Elle le trompe et la malignité publique lui fait tenir des avis anonymes sur sa conduite. Il veut rompre. Les rôles se renversent quand il blâme sa conduite dans la scène de reproches qu'il se décide à lui faire. C'est elle maintenant qui veut le quitter, et le pauvre homme, quoique discernant trop bien les différences existantes entre le souvenir et la réalité, constate que le fallacieux sosie le tient par les sens — « passion tardive, triste octobre qu'enfièvre un hasard de roses remontantes » — et il lui pardonne. Jane profite de l'alerte, se range, pense que Viane, malade et vieilli, n'a pas d'héritiers et qu'il est riche. Comme elle le tient maintenant sous sa coupe, pourquoi ne parviendrait-elle pas à capter son héritage. Pré-

occupé de cette idée, la jeune femme voulant se rendre compte de visu de la richesse de son amant, lui demande la permission de venir chez lui, à l'occasion de la procession du Saint-Sang qui doit passer à proximité de sa maison. Après avoir refusé d'abord, comme elle insiste avec grâce, il acquiesce.

Le jour de la cérémonie. Barbe prépare la maison pour le passage du célèbre cortège, comme pour la mettre en « état de grâce ». Quand Hugues lui annonce qu'une dame viendra tantôt dîner chez lui la servante, interloquée, devinant l'identité de l'intruse, pense aussitôt aux recommandations de son confesseur, et refuse de servir plus longtemps son maître que sa brusque détermination abasourdit.

La courtisane arrive en coup de vent, en retard, et, tout de suite, veut s'imposer dans le logis, ouvrir les fenêtres, s'afficher devant les voisins et les curieux, mais Hugues, s'impatientant, a un mouvement d'énergie et vivement la rembarre. Alors Jane se froisse, ne veut plus regarder passer la procession, se couche sur un sofa, impénétrable et dure.

« Hugues regardait à peine, tout bouleversé par le dépit de Jane, se sentant triste à l'infini... »

Quand le silence se refait dans la rue, la foule ayant suivi le sillage du Saint reliquaire, la jeune femme remet son chapeau et se lève pour partir. Hugues ne la retient pas, mais la suit comme pour la reconduire. En passant devant le grand salon ouvert, elle y jette un coup d'œil. Apercevant les portraits de la morte, dont son amant ne lui a jamais parlé, elle veut les examiner de près et tout aussitôt remarque la parenté de ses traits avec ceux de cette inconnue dont ils répètent la multiple image dans la pièce. Hugues lui arrache des mains une photographie « choqué de ces doigts profanes sur ces souvenirs », mais mal avisée,

ironique, voulant le narguer, par bravade l'imprudente s'empare de la longue chevelure du précieux coffret et l'enroule à son cou, « boa d'un oiseau d'or », avec un geste de défi.

« Hugues était devenu livide. C'était la pro-
« fanation. Il eut l'impression du sacrilège...—
« Rends-moi ! rends-moi ! dit-il... » mais Jane ne veut rien entendre. Elle court de droite et de gauche, se dérobe à son étreinte. L'homme perdant la tête, s'affole et lorsqu'il l'atteint, agrippe la chevelure toujours enroulée autour de son cou, veut la reprendre et tire sur la tresse qui étrangle peu à peu la danseuse. Jane meurt. « Elle était morte pour n'avoir
« pas deviné le Mystère et qu'il y eût une
« chose là à laquelle il ne fallait point tou-
« cher sous peine de sacrilège. Elle avait porté
« la main, elle, sur la chevelure vindicative,
« cette chevelure qui d'emblée — pour ceux
« dont l'âme est pure et communie avec le
« Mystère — laissait entendre que, à la minute
« où elle serait profanée, elle-même devien-
« drait l'*instrument de mort.* »

La morte était plus morte, les deux femmes n'en faisaient qu'une.

« Les fenêtres étaient restées ouvertes... Et,
« dans le silence arriva un bruit de cloches,
« toutes les cloches à la fois, qui se remirent
« à tinter pour la rentrée de la procession à la
« chapelle du Saint-Sang.

« Et Hugues (la raison perdue dans le dé-
« sastre), continûment répétait : « Morte...
« morte... Bruges-la-Morte... » avec la cadence
« des dernières cloches, lasses, lentes, petites
« vieilles exténuées qui avaient l'air — est-ce
« sur la ville, est-ce sur une tombe ? —
« d'effeuiller languissamment des fleurs de
« feu ! »

Bruges-la-Morte est le livre le plus connu de Georges Rodenbach et celui qui a été le plus discuté. Les critiques français contempo-

rains, habitués à analyser plus fréquemment des romans naturalistes ou psychologiques que des romans idéo-réalistes, ont toujours prétendu nier la vraisemblance de son sujet.

Ce qui les avait surtout inclinés à émettre cette opinion péjorative, c'était la détermination d'Hugues Viane de s'unir par des liens de chair à Jane Scott afin d'essayer par là de retrouver en son double l'essence même du souvenir de la morte. Cette manifestation d'un sensualisme à première vue intempestif a pu paraître assez vulgaire, mais elle est à la fois logique et naturelle, car Viane est Flamand. L'amour du mystère et le réalisme le plus vibrant se sont toujours partagé l'âme flamande et cette dualité foncière, inégalement extériorisée, se retrouve dans tout l'art septentrional. L'art de Rodenbach obéit à cette tradition séculaire, toutes les fictions qu'il a imaginées possèdent un double sens à la fois réaliste et mystique. Deux actions s'y entrelacent et l'une n'est que la résultante de l'autre pour prouver que presque toujours la réalité déçoit le rêve.

Hugues Viane, ensorcelé par l'atmosphère de la Bruges d'aujourd'hui en s'imaginant respirer celle d'autrefois, se trompe, comme il se trompe en recherchant le souvenir efficient de sa femme aimante et pure dans une maîtresse vénale dont l'apparence physique fallacieuse seule est ressemblante.

Son erreur est semblable à celle de Jean Rembrandt, l'artiste extrêmement raffiné qui voit ses rêves d'art anéantis par le matérialisme des Flandres âgées, de la province dédaigneuse de toute élévation de pensée, comme il assiste à l'écroulement de son idéal amour mystique pour Marie, lorsque la Béguine, quittant l'habit religieux, lui apparaît comme une femme pareille à toutes les autres femmes. D'ailleurs la parenté du destin et les déceptions d'Hugues Viane et de Jean Rembrandt est évidente. Tous

deux ont perdu la femme aimée. Tous deux la voient réapparaître après la Mort, mais si la religieuse de la procession de la Fête-Dieu n'est qu'une réincarnation fugitive de Marie, Jane Scott est mieux qu'une illusion, c'est un vrai sosie de la femme de Viane et, avant la catastrophe finale, elle procure quand même au veuf quelques mois d'un bonheur pareil à l'ancien. Pour Hugues Viane, Bruges a été une consolatrice, momentanée peut-être, tandis que Gand a été une vraie marâtre pour Rembrandt, et comme l'auteur associe les lieux qu'ils habitent aux réactions sentimentales de ses héros qui somme toute ne sont que des personnifications différentes de ses propres états d'âme, peut-être l'abandon de Gand, comme source d'inspiration pour Bruges, nous expliquera l'évolution de la conception romanesque dans l'œuvre de Rodenbach.

Les différences entre les deux anciennes capitales de la Flandre sont-elles si tranchées ? Pourquoi après l'avoir décrite dans la *Jeunesse Btanche* et dans son premier roman (1), le poète rejette-t-il pour toujours la ville où il a passé sa jeunesse du champ de ses visions rétrospectives ?

Relisons, dans *Agonies de Villes*, les chapitres consacrés aux deux villes-sœurs, et dont d'importants fragments, inégalement répartis, se retrouvent en entier dans l'*Art en Exil* et dans *Bruges-la-Morte*.

Pour le poète, les quais et les béguinages sont les éléments d'attraits les plus similaires que possèdent les deux anciennes cités.

« Les quais de *Gand* sont taciturnes et fiers, « ils ne racontent point leurs secrets à ceux « qui passent, et l'eau s'en va pleurer silen- « cieusement sous les ponts. Elle a juste assez « de remous pour ne pas subir ici l'insulte

(1) L'action de *L'Amour en Exil* se passe également à Gand.

« d'un vrai mirage ; et *rien des maisons d'alen-*
« *tour ne se reflète en son courant.* » (1)

« Dans la prison des quais de pierre, à *Bruges*,
« l'eau stagnante des canaux où ne passent
« plus de navires ni de barques, où rien ne se
« reflète que l'immobilité des pignons dont les
« marches décalquées ont l'air d'escaliers de
« crêpe qui conduisent jusqu'au fond, et sur
« les eaux inanimées, des balcons en surplomb,
« des rampes de bois, des grilles de jardins
« incultes, des portes mystérieuses, toute une
« enfilade de choses déjetées qui sont accrou-
« pies au bord de l'eau, avec des airs de men-
« dier, sous des haillons de feuillage et de
« lierre qui s'effiloquent. » (2)

Les quais de Gand sont simples et sans histoire, depuis qu'ils ne traversent plus que des quartiers d'usines et d'immeubles restaurés ; ceux de Bruges au contraire ont conservé leur intérêt archéologique et le charme de leur solitude dans une très ancienne métropole au cadre resté intact dans le tumulte de la vie actuelle.

A Gand, malgré la disparition de l'ancien Grand Béguinage que Rodenbach a vu morceler dans son enfance et qui a été remplacé en 1875 par celui de Mont Saint-Amand (faubourg de la ville), les deux béguinages sont restés très peuplés et très vivants.

Au béguinage de Bruges, où les religieuses doivent chanter les offices comme les prêtres et, d'autre part, posséder plus de fortune que leurs sœurs des autres villes belges, la moitié des petits couvents sont vides et les dernières béguines vivent au milieu de pensionnaires des hospices occupant aujourd'hui les maisons vacantes de l'enclos.

Lorsque dans le dernier quart du XIX^e^ siè-

(1) Agonies de villes : *Gand.* cf. *Evocations*, pp. 81-82.
(2) Agonies de villes : *Bruges.* cf. *Evocations*, p. 21.

cle, l'administration communale de l'ancienne cité drapière, émanation « de ce peuple gan- « tois, mercantile entre tous, encore riche et « puissant, qui s'achemine peut-être à de nou- « velles conquêtes — sinon de gloire au moins « d'argent », entreprit de la moderniser, les plus solides souvenirs du passé se virent isolés ou noyés dans les nouveaux quartiers et du coup leur beauté s'amoindrit, tandis que Bruges, Reine détrônée de l'Occident septentrional, loin du trafic utilitaire, dominant le plat pays flamand, vivait dans l'oubli et dans le calme.

Enfin si Rodenbach répudia Gand, c'est parce qu'il y avait trop longtemps souffert. Bruges, par contre avec son caractère légendaire et comme léthargique lui parut vite la cité d'art idéal. D'ailleurs les beautés éparses dans Gand ne se retrouvent-elles pas concentrées dans Bruges ?

Quoi qu'on ait dit — et bien qu'il l'ait écrit lui-même, le plus grand poète de Bruges n'a jamais vécu à Bruges, il y a fait de fréquents séjours depuis sa plus tendre jeunesse. Comme nous l'avons rappelé précédemment, son père en avait conservé un souvenir obsédant et en parlait sans cesse.

« La vieille cité flamande n'a pas été pour « son poète une ville d'adoption, ni d'élection, « pas plus que de prédilection ; elle est entrée « dans sa vie avec la violence d'une force « atavique. Et peut-être son emprise eût-elle « été moins profonde s'il y avait vu le jour » assure la veuve du poète (1) et elle ajoute : « Le sentiment profond du passé qui vivait « dans l'âme de la mère, la nostalgie obstinée « et hautaine qu'avait de Bruges, le père — « une nostalgie d'une qualité déjà littéraire — « se sont confusément mêlés pour situer au

(1) Le Figaro, 18 mars 1913.

« fond de la mémoire de leur fils une cité fa-
« buleuse et réelle tout à la fois... Donc si
« Bruges a vécu dans l'âme de Georges Ro-
« denbach, c'est qu'elle a profilé l'ombre agran-
« die de ses tours jusque dans ses songes d'en-
« fants. »

N'avons-nous pas là la plus complète explication de l'avertissement de *Bruges-la-Morte* où l'auteur associe la Ville aux états d'âme d'Hugues Viane et où il affirme qu'« un ascen-
« dant s'établit d'elle sur ceux qui y séjour-
« nent et qu'elle les façonne selon ses sites et
« ses cloches ».

Dominé lui-même par l'influence ancestrale, il devait être inévitablement amené à choisir « les paysages urbains de Bruges, non plus « seulement comme des toiles de fond, comme « des thèmes descriptifs un peu arbitrairement « choisis » mais pour les lier à l'évènement même de son livre, qui est plutôt une longue nouvelle qu'un roman.

Rodenbach a su trouver pour son premier roman brugeois la forme et la langue les plus adéquates. Les images et les comparaisons sont si justes, formulent si exactement les sentiments des héros, qu'ils semblent comme l'écho fidèle de la vie des vieilles pierres de la Venise du Nord, de l'âme des choses qui survivent dans le chant nostalgique de ses cloches, chant fondu dans le gris des ciels de Flandre et qui « traîne, ricoche et ondule sur « l'eau des canaux. »

La publication de *Bruges-la-Morte*, dans *Le Figaro*, apprend le nom du poète belge au grand public français. Dès que l'éditeur Flammarion donne au récit la forme classique du volume à 3.50 fr., les éditions se succèdent sans arrêt, augmentant de jour en jour, d'année en année, la masse des admirateurs de l'écrivain « envoûté » par la ville célèbre.

Il serait extrêmement difficile, aujourd'hui,

d'expliquer comment *Bruges-la-Morte* remporta tout de suite un grand succès en France. La critique littéraire y est pour beaucoup, croyons-nous. Rodenbach n'eut cependant pas l'heur de trouver, comme Maeterlinck, un Mirbeau pour le rendre célèbre du jour au lendemain. Toutefois nous pensons qu'il y eut une part de snobisme littéraire dans son exceptionnelle réussite. Quelqu'un qui les a bien connus pour les avoir longtemps pratiqués à l'époque qui nous occupe, nous assurait un jour qu'il n'y avait pas de gens plus casaniers et plus maniaques que les parisiens du monde artistique de la fin du XIXe siècle. Ils s'étonnaient de tout ce qui était exotique et montraient une indulgence spéciale pour les écrivains étrangers vivant parmi eux. S'ils aidèrent au succès de l'écrivain belge, c'était parce qu'aucun point de contact n'existait entre sa pensée et la leur. Ils étaient très curieux de cet art évocateur d'une ville de rêve, car Bruges leur semblait une Thulé au bout du monde. Rodenbach était devenu l'homme des villes de rêve et on le fêtait pour avoir si bien choisi son genre, sa *spécialité*.

M. Camille Mauclair qui par la suite devait écrire tant de pages pénétrantes sur la Belgique, ses écrivains et ses peintres, jusqu'à le faire prendre pour un Belge tellement il mettait d'ardeur à exalter notre art, fut des premiers à aller visiter Bruges et à y amener des amis en 1892 et postérieurement.

Les peintres surtout se laissèrent vite séduire par les sites de la « ville de rêve » et bientôt des tableaux brugeois furent exposés aux grands salons artistiques de Paris.

En 1897, Le Sidaner, conseillé par M. Mauclair, parti là-bas pour huit jours « pour voir » reste un an au quai du Miroir et rapporte de son séjour en Flandre les admirables tableaux qui devaient faire sa réputation mondiale.

Après lui ce fut la ruée des peintres de toutes catégories vers la Thulé jadis trop lointaine. La foule des simples curieux s'empressa à leur suite.

Grâce à Rodenbach, Bruges a acquis comme ville de tourisme, une renommée mondiale presqu'aussi grande que Venise, sa sœur de l'Adriatique, à laquelle on l'a parfois comparée quoiqu'elle ne lui ressemble guère. Tous les ans, lors de la sortie de la procession du Saint-Sang, d'énormes caravanes d'étrangers — surtout des anglais, — y débarquent pour admirer le pieux cortège dans le décor de ses somptueux joyaux architecturaux, seuls souvenirs authentiques de son glorieux passé.

On ne peut imaginer de quelle incommensurable ingratitude les descendants des fiers communiers de jadis récompensèrent leur bienfaiteur bénévole de la nouvelle gloire dont il dota leur cité. Gloire qu'ils monnaient encore de nos jours avec une si tenace âpreté. (1)

De son vivant, les Brugeois protestèrent contre l'appellation de *Bruges-la-Morte*. Ils réclamèrent à grands cris un nouveau port pour

(1) *Il est utile de rappeler ici que la ville de Bruges refusa toujours obstinément son patronage officiel à toute manifestation destinée à commémorer dans ses murs la mémoire de Rodenbach, un Belge possédant de réelles attaches familiales brugeoises, tandis qu'elle s'apprête à élever un monument à un étranger, feu James Weale — archéologue britannique au mérite indiscutable et certes ami sincère de notre pays — connu surtout comme auteur d'un guide anglais de la Venise du Nord. Espérons qu'un jour l'édilité brugeoise reviendra de ses préventions contre le poète belge et lui rendra l'hommage qu'elle lui doit. Le 19 juillet 1903, Gand accepta avec reconnaissance le mémorial Rodenbach dû au ciseau de Georges Minne et érigé dans le jardin de l'Ancien Grand Béguinage de Gand par un groupe d'amis du poète. Quelques vingt ans plus tard, le 25 décembre 1923, pour fêter le vingt-cinquième anniversaire de sa mort, à l'intervention de la Société des Gens de Lettres et de l'Association de la Critique littéraire présidents : G. Lecomte et G. Rageot), une plaque commémorative a été apposée sur la façade du petit hôtel du boulevard Berthier, 43, à Paris, où notre compatriote mourut.*

ramener la vie chez eux et ils obtinrent *Zeebrugge* que la grande guerre rendit célèbre pour des raisons purement militaires. Ce mercantilisme affecta profondément Rodenbach et *Le Carillonneur* reflète ses angoisses du moment et ses craintes de voir détruire la beauté de la ville entre toutes préférée.

Malgré les Brugeois, malgré tout ce qu'ils firent pour indisposer l'opinion contre lui, il n'en reste pas moins que le nom de *Georges Rodenbach* est indissolublement lié à celui de *Bruges-la-Morte*. Le livre peut disparaître, la mémoire oublieuse des hommes retiendra cependant les deux noms que la gloire la plus désintéressée a unis pour toujours. (1)

---

(1) *Il y a beaucoup d'une époque dans l'œuvre de Rodenbach. Cette ville qui est un état d'âme, cette ville somnolente, léthargique, à l'image même du poète, ou plutôt de son idéal, pourrait aussi passer pour l'une des patries de cette génération imprégnée de subjectivisme, de renanisme, de wagnérisme, et qui faisait sa délection de l'abdication de soi-même . . . . . défaitisme spirituel qui n'était, dans de généreuses natures, que le besoin d'un idéal intensément souhaité, confusément perçu : ce que laisse le plus souvent la foi, après qu'on a cessé de croire. Vieux mal du siècle, renouvelé au bout de soixante ans N'est-il pas singulier qu'à l'époque même où paraissait « Bruges-La-Morte », Maurice Barrès, dans « Le Jardin de Bérénice, évoquait Aigues-Mortes, une ville également symbolique, et nous émouvait devant Petite-Secousse perpétuant près de Philippe, la mémoire de l'ami perdu, comme Hugues Viane, le héros de Rodenbach, perpétue près de Jane Scott, une danseuse, la mémoire de l'épouse au tombeau ; mais, dès les premiers romans de Barrès, on pouvait prévoir le goût et le dessin même de l'action future, Rodenbach est mort dans son rêve de langueur, et de ce rêve peut-être...*

Auguste Dupouy *(La Démocratie Nouvelle*, 22 décembre 1923).

CHAPITRE VIII

LE VOILE et le MUSÉE DES BÉGUINES

Malgré le bruit fait autour de *Bruges-la-Morte* Rodenbach poursuit paisiblement son œuvre. Entouré d'amitiés fidèles, de jeunes admirateurs, soulevé par le succès, il n'est plus un isolé dans l'existence et dans la lutte littéraire. Les études qui paraissent sur ses livres lui disent que ses tentatives d'art nouveau sont de mieux en mieux comprises. « Etre compris « par quelques-uns, c'est ne plus être *seul* dans « la vie. Or être seul, se sentir seul, c'est le « pire — et n'est-ce pas ce qui fait même « l'unique horreur de la mort », écrit-il alors à un jeune ami M. Charles Merki.

Le Voyage dans les Yeux, une plaquette de vers (1) paraît au début de 1893 et est chaleureusement accueilli. Il inspire à André Theuriet cette comparaison originale et suggestive : « M. Rodenbach, à l'aide de mots choisis « avec une science raffinée et d'images aux « colorations rares, possède l'art d'évoquer et « de fixer les impressions les plus fuyantes. « Il ressemble à ces jongleurs indiens qui jettent dans un peu de terre une graine menue « et qui en murmurant quelques paroles magiques, les font instantanément germer, grandir et s'épanouir en floraisons inattendues. « Dans le *Voyage dans les Yeux*, on retrouve

(1) Fragment des *Vies Encloses*, chapitre XI.

« cette même faculté évocatrice et cette même « subtile pénétration. » (1)

Le Voile, un acte en vers représenté au *Théâtre-Français*, va être une nouvelle victoire, mais vivement discutée.

Ce n'était pas le premier essai théâtral de Rodenbach ; en 1878, il avait écrit une scène en vers *Le Pour et le Contre* (2) et en 1884 en collaboration avec Max Waller, une saynète en prose, *La Petite Veuve* (3), simples tentatives d'art dramatique.

Le sujet du *Voile* est fort simple, quoiqu'il analyse un état d'âme assez particulier.

Jean, le protoganiste de la pièce, est un singulier bonhomme. Amoureux de Gudule, la béguine qui soigne sa tante moribonde, il est obsédé de l'idée de voir ses cheveux toujours cachés par sa cornette. Soudain elle perd tout attrait pour lui lorsqu'ils lui sont révélés la nuit où la malade meurt, lorsque Gudule, surprise dans son sommeil par l'imprévu de l'événement, vient lui annoncer, nu-tête, la fatale nouvelle. « Tout amour brusquement s'étiole « de trop savoir. L'amour a besoin d'un se- « cret. » (4)

Alexandre Dumas fils, à la demande du poè-

---

(1) *Le Journal*, 30 octobre 1893.

(2) *La Revue Générale*, octobre 1879.

(3) Bruxelles, Fink, 1884.

(4. *Le Voile* a pour point de départ ce souvenir d'enfance de Rodenbach qu'il raconta un jour à M. Jules Huret (*Le Figaro*, 15 mai 1894) : « Quand j'avais quinze ans, ma sœur devint malade. Selon l'usage, on manda près d'elle, comme garde malade, une béguine qui vécut ainsi des semaines côte à côte avec nous, Elle me troubla avec son visage et sa cornette blanche. Une nuit d'alarme où ma sœur eut une crise, je vis la béguine debout à son chevet mais sans cornette ; elle n'avait pas fini de s'habiller et ce fut toute une émotion de l'apercevoir *comme les autres femmes*, cette béguine dont le visage pâle me faisaient rêver à quelque femme un peu céleste ». (C'est peut-être le même souvenir idéalisé qui donna naissance au personnage de Marie de l'*Art en Exil*).

te, accepte de lire sa pièce. Elle lui plaît tout de suite et comme il la trouve très scénique, malgré la peu ordinaire préoccupation de Jean de connaître la nuance des cheveux de Sœur Gudule. (1) L'auteur de *La Dame aux Camélias*, « persona grata » à la maison de Molière, s'empresse de la porter et de la recommander à son administrateur M. Jules Claretie. Celui-ci s'enthousiasme à son tour et use de tout son pouvoir pour faire accepter le petit drame par son comité de lecture.

Le 11 février 1893 *Le Voile* est admis officiellement à la lecture et, le 20 février suivant, il est reçu à l'unanimité des sociétaires composant le fameux comité, mais il ne fut joué qu'un an après.

Le 20 avril 1894 les rôles sont collationnés. L'auteur, très exigeant, après des pourparlers laborieux obtient de M. Claretie que les deux rôles importants soient confiés à Mademoiselle Moréno et à Paul Monnet, deux pensionnaires encore peu connus de sa troupe et que le *Voile* contribua à lancer.

Aux premières répétitions, malgré la diplomatie de M. Claretie, des frictions se produisent. Les sociétaires s'avouent mécontents. Ils veulent un autre titre, car ils estiment qu'une religieuse ne dissimule pas ses cheveux sous un *voile*. Ils trouvent cette expression impropre, inexacte. Le poète consulté refuse d'accéder à leur désir :

— Je ne peux cependant pas appeler ma pièce le « Béguin ! » s'écrie-t-il impatienté.

Alors un sociétaire insinua :

— Non, mais on pourrait l'intituler la « *Cornette* ». Il y eut un éclat de rire général. D'autre part une comédie de M. Paul Ferrier, croyons-nous, était dénommée ainsi. A défaut

(1) Il avait inscrit le mot *Dangereux* au premier endroit du manuscrit où il est question de ces cheveux.

d'un vrai bon titre, celui du *Voile* prévalut. Les personnages déplaisent également à ces messieurs du Comité. Got notamment, traitait celui de Jean de fou, d'hystérique.

Mademoiselle Moréno seule montre de la confiance.

On se souvient encore rue de Richelieu des difficultés de la mise en scène. Rodenbach se montra minutieux à l'excès. Il fit essayer une demi-douzaine d'espèces de linge de table : il lui fallait des nuances bises, crèmes, extraordinaires et rares ; le blanc jurait selon lui avec l'atmosphère de l'œuvre. Il fit acheter des meubles spéciaux, un carreau de dentellière. De même pour le costume de Sœur Gudule, on commanda spécialement à Bruges, au couturier des béguines, à leur « drapier », un vêtement complet et rigoureusement exact de béguine : une cornette de toile blanche fortement empesée et une robe de drap bleu foncé, d'un joli bleu brillant, qui exige une courte description. La jupe, avec deux poches sur le devant, est longue et ample, comme plissée par derrière. Le corsage tout uni, est d'un seul tenant avec la jupe et à peine échancré à l'encolure ; les manches, très longues, se replient en dehors, dans le bas et forment parements. La jupe possède des sous-pieds que les béguines chaussent lorsqu'elles sortent pour éviter qu'un coup de vent puisse découvrir les jambes.

Le « drapier » ignora toujours la destination profane de l'habit religieux, car on lui avait fait entendre qu'il s'agissait d'en habiller un mannequin destiné à un peintre pour un tableau historique.

Le Voile donna plus de tintouin à M. Claretie que les plus grandes pièces modernes en quatre et cinq actes.

Toutes les péripéties des répétitions sont colportées dans les journaux et les reporters en quête d'indiscrétions, la veille de la répétition

générale vont interviewer l'auteur et l'interprète qui doit incarner la béguine. Georges Rodenbach déclare à un rédacteur du *Gaulois* (1) qui est parvenu à le joindre au sortir d'une répétition :

— Eh ! oui, je quitte un moment mes poèmes et mes livres en train pour faire jouer une pièce à la Comédie-Française.

C'est la première fois, sans doute, qu'on verra une religieuse sur cette illustre scène, surtout une béguine, c'est-à-dire une de ces spéciales religieuses flamandes que j'ai déjà mises en scène dans mes livres, dans mon *Musée de Béguines*, qui vient de paraître, et dans mes vers, et dans mon roman *Bruges-la-Morte*.

C'est dans ces atmosphères de ville morte, de piété mystique que s'est écoulé mon enfance ; ce sont elles que j'ai rêvé de faire entrer dans le cadre étroit de ma fidèle piété au Théâtre-Français, comme elles étaient déjà dans mes livres.

Le Voile, à la Maison de Molière, ne sera aussi qu'un coin de *Bruges-la-Morte*, un chapitre de mes livres, illustré, où l'on verra une maison voisine d'une église et la peinture de ce que peut faire sur des âmes ce voisinage d'une cloche qui sans cesse tinte.

C'est donc une pièce mystique que la mienne, chaste et pieuse, à l'image de la race flamande, de foi invétérée, qui est la mienne et que j'ai tenté de peindre.

Pour que dans ma pièce, la reconstitution fût fidèle nous avons fait venir de Bruges un costume de béguine authentique et un carreau de dentellière authentique aussi, que m'a envoyé la supérieure du couvent des Apostolines où se fabrique le précieux point qu'on appelle la dentelle de Bruges. Maintenant, le public parisien aimera-t-il cela ? Se plaira-t-il à ces

(1) 20 mai, 1894.

échantillons d'âmes flamandes, tout en nuances ?

L'épreuve du théâtre est toujours périlleuse. « Réussir là, disait Girardin, c'est être joué un soir *qu'ils* sont de bonne humeur. » Pour ma pièce, il faut être joué un soir *qu'ils* sont disposés à la mélancolie.

Un collaborateur de *La Patrie* (1) force la porte de Mademoiselle Marguerite Moréno et la trouve chez elle parée justement de son claustral habillement.

— Je le porte un peu à la maison, pour m'y habituer, lui confie-t-elle tout en permettant au journaliste d'examiner à loisir son pieux accoutrement. Et elle ajoute :

— M. Georges Rodenbach l'a commandé spécialement à mon intention et a eu même quelque difficulté à se le procurer.

Comme le reporter demande des détails sur la pièce, la comédienne répond :

— Je suis enchantée de mon rôle, mais j'ai un tel trac que la peur me donne la fièvre et m'empêche de dormir. On a été quelque peu injuste envers moi à propos du rôle que je vais créer : n'a-t-on pas insinué que j'avais fait faire des démarches pour jouer dans *Le Voile*, tandis que c'est l'auteur lui-même qui m'a demandée à M. Claretie.

Je n'ai même pas voulu que M. Rodenbach me lût sa pièce, ainsi qu'il me l'avait fort aimablement proposé, avant que la question d'interprétation fut définitivement réglée. Il me répugnait d'avoir l'air de chercher à prendre la place d'une autre.

L'interviewer pose une dernière question :

— Chausserez-vous les fameux sous-pieds ?

— Mais certainement, c'est indispensable pour déférer au désir de l'auteur qui tient à

(1) 20 mai, 1894. cf. aussi *Au Fil des Jours*, par M. Moréno, *Annales politiques et littéraires*, 5 octobre 1924.

oir son personnage composé avec une scru-uleuse fidélité. J'aurai en outre une bague n argent à l'annulaire gauche, l'anneau de la ancée de Jésus, et un carreau de dentellière. e dois même à ce sujet aller voir une dentel-ère qui travaille, paraît-il, sous une porte chère du boulevard Haussmann : je veux me endre compte des mouvements qu'il me fau-ra faire, répond obligeamment la conscien-ieuse artiste.

Pour montrer dans quelle estime ils tien-ent le jeune maître engagé dans la partie difficile où ils souhaitent le voir réussir, ses eux grands aînés, Stéphane Mallarmé et Ed-ond de Goncourt se départent de leur réser-e habituelle et se laissent également inter-iewer. (1)

Stéphane Mallarmé s'exprime ainsi sur l'art e l'auteur du *Voile* :

« M. Rodenbach est un des plus absolus et des plus précieux artistes que je sache. Son art est un art à la fois subtil et précis. Je le compare aux dentelles et aux orfèvreries des Flandres, où la délicatesse du point, l'extrême complication des motifs apparaissent nettement, grâce au fini du travail, sont, de par l'habileté de l'artisan, de dessin délié et irréprochable. La pensée subtile a trouvé chez M. Rodenbach l'expression qu'il fallait, l'expression subtile mais exacte qui accuse en valeur et, si ténue, la rend palpable. D'autres avec des perceptions analogues, se contentèrent à moins ; je n'entre pas ici dans des petites querelles. En lisant ses livres, on a l'impression de la sensation fugitive, fixée, piquée, qu'enveloppent cristalline la phrase sous une forme définitive. C'est surtout un sensationniste. Il perçoit

(1) *Le Petit Bleu*, 29 mai 1894 reproduit par *l'Indépendance elge* du 21 mars 1894 dont nous recopions la version.

« des analogies. Il découvre des rapports, on « peut dire par le palper, l'ouïe — au point « qu'il serait indiscret mais curieux d'appren- « dre si la sensation, chez lui, ne suggère pas « la pensée...

« Faut-il s'inquiéter à présent de l'accueil « que réserve à l'art de M. Rodenbach le pu- « blic de la Comédie-Française. J'ignore ce « que c'est que le public. J'ignore la Comédie- « Française. Je n'habite pas Paris, mais une « chambre elle pourrait être à Londres, à San- « Francisco, en Chine ; vous voyez un homme « pour qui Paris n'existe pas. Paris existait « il y a trente ans ; nous allons vers quelque « chose, mais quoi ? Aujourd'hui écrire un « livre, c'est faire son testament. J'aime M. « Rodenbach pour lui-même et la joie que « nous procurent ses livres. La Comédie-Fran- « çaise n'a pas qualité pour le consacrer. Ce- « pendant, avec un public un peu cosmopo- « lite et snob, déjà préparé aux littératures du « Nord, un accueil favorable n'est pas impos- « sible... Il y a dans l'art de M. Rodenbach « des lointains, du reculement... Ce sont des « choses qui prennent la foule. »

M. de Goncourt n'est pas moins enthousiaste :

« M. Rodenbach proclame-t-il, c'est presque « le seul poète vraiment original d'à présent. « Il est parvenu à rendre ce que beaucoup res- « sentent, mais n'expriment point : l'âme des « choses... C'est l'atmosphère des chambres, « des meubles anciens, des étoffes fanées, l'in- « timité de la maison qui nous aime, captée « comme au reflet des miroirs. Il y a ensuite « ses villes flamandes, avec toute la poésie de « leur catholicisme du Nord ; Bruges qu'il a « décrite, dont il a rendu l'impression poi- « gnante de désuétude. J'y ai séjourné. On « subit forcément l'impression du milieu ; mais « traduire cela, c'est l'insaisissable... Roden- « bach y est arrivé, c'est là qu'il est person-

« nel ; c'est par l'expression du vague, de l'am-
« biance, de l'âme des choses. Reste le public
« devant de telles œuvres d'art ! Pourquoi
« pas ?. Rodenbach est un causeur charmant,
« d'une ironie parfois presque bouffonne qui
« me plaît. Je sais qu'il est aimé, généralement
« estimé ; il peut compter sur de grandes sym-
« pathies... J'ai plutôt confiance. »

Le 20 mai, un samedi, la répétition générale eut lieu. Le programme de spectacle était composé de trois pièces se suivant dans cet ordre : *Le Bandeau de Psyché* de Louis Marsolleau, *Le Voile* et *Les Romanesques* d'Edmond Rostand ; curieux mélange s'il en fût. Le succès de la soirée fut complet et Rodenbach fut chaudement félicité aux côtés de Rostand rayonnant. Lors de la première, le lendemain, les applaudissements redoublèrent et la représentation se termina sur un triple rappel. Tout faisait prévoir une belle carrière pour le petit tableau brugeois, mais la troisième représentation fut troublée par des coups de sifflet.

Le Voile est donné en fin de spectacle. Dès la deuxième représentation, sans consulter l'auteur, l'ordre des pièces a été interverti. Trois heures de comédie gaie, pleine de charmante verve comique, croit Rodenbach, sont une mauvaise préparation pour une demi-heure de mélancolie et de rêve. D'autre part on lui a rapporté que ces incidents sont les résultats d'une cabale montée par les artistes de la maison contre Mademoiselle Moréno, presqu'une débutante.

Mais M. Claretie se hâta de détromper le poète. Beaucoup d'abonnés du mardi à qui on avait annoncé la pièce comme un chef-d'œuvre, avaient demandé à l'administrateur général qu'elle fut jouée à la fin de la soirée, considérée habituellement comme la place d'honneur du spectacle, pour être sûrs arrivant en retard, de pouvoir l'entendre.

Le public avait surtout protesté contre la récitation du *pater* à la fin de l'acte. Le lundi suivant on coupa la prière et le succès fut éclatant. Il se maintint pendant les quinze soirées où le *Voile* fut joué, cette année-là, à la Comédie-Française. (1)

Avec *Le Voile*, pour la première fois un écrivain belge venait de se faire applaudir au *Théâtre-Français*, et les journaux parisiens furent presqu'unanimes à ratifier l'engouement des spectateurs, même les organes catholiques comme la *Gazette de France* et l'*Observateur Français*.

Francisque Sarcey écrivait dans son feuilleton du *Temps* (2) : « *Le Voile* est en train de « faire beaucoup de bruit — et après avoir raconté les incidents que nous venons de rapporter, il ajoutait : « S'il y a de quoi « que ce soit de symbolique dans la pièce, je « veux être pendu. Connaissez-vous cette his- « toire ? Une jeune fille s'éprend d'un bel « officier qui passait tous les matins sous sa « fenêtre. Elle est riche, le père ne veut pas « accorder la main de sa fille à un militaire. « Le futur donne sa démission et se marie en « habit civil. La jeune épousée le regarde avec « des yeux désenchantés. Six mois après elle « était la maîtresse du témoin de son mari, « un bel officier qui, lui, était resté bel officier.

« Voulez-vous une autre forme du même ré- « cit ? Une femme s'amourache d'un comédien « qu'elle a vu sur les planches en pourpoint « de grand seigneur, la plume au chapeau. « Elle lui écrit et lui assigne un rendez-vous. « Il y vient en redingote et en chapeau rond :

« — Mais c'est un singe ! s'écrie-t-elle.

« La donnée est vieille comme l'art dramati- « que lui-même. Elle a été je ne sais combien

(1) *Le Voile* eut 15 représentations en 1895 et 2 en 1896.

(2) 28 mai 1894.

« de fois portée à la scène. M. Rodenbach « l'y a mise une fois de plus. Il l'a transportée « dans un milieu très particulier qu'il connais- « sait bien, qu'il avait peint lui-même avec une « rare délicatesse de touché dans un volume « de poésies *Le Règne du Silence*, puis dans son « roman : *Bruges-la-Morte*, et enfin dans son « dernier volume, *Musée de Béguines*, où se « trouve un pur bijou : *La Nonne aux Scru-* « *pules...* »

. . . . . .

Francisque Sarcey avait une façon bien à lui de comprendre la poésie de Rodenbach, voici comment il interprétait ces cinq vers du *Voile* (le couplet sur les cheveux) :

A moi-même ils me sont mystérieux ; et j'ai
Le souvenir d'anciens cheveux dont j'ai changé...
Que vous importe ! Et puis c'est de l'immodestie !
Cette coiffe à plis stricts dont je suis investie
Comme un vin qu'on exile a scellé mes cheveux.

« J'ai cité ces vers parce qu'ils donnent une « idée assez exacte de la manière de l'auteur. « C'est un langage subtil et raffiné, avec des « comparaisons singulières qui ont comme un « goût de terroir. Cette coiffe posée sur les « cheveux d'une femme qui passe exilée sur la « terre, loin de la vraie patrie, le ciel lui rappelle « ces vins que reçoit la Flandre et qui lui « arrivent après un long voyage sur mer, après « un long exil scellés et cachetés. »

Il n'eut pas plus de chance avec les cinq autres :

C'est comme un long canal dont, à distance égale,
S'allongeraient les quais de pierre. L'eau les joint
Et semble amalgamer leurs reflets en un point,
Mais leur mirage seul se mêle à la surface ;
Ils vivent séparés, en étant face à face !

« J'avoue que cela est d'une subtilité très « précieuse ; mais l'idée d'une image pareille « ne pouvait naître que dans le cerveau d'un « Flamand ; elle évoque invinciblement le sou- « venir de ces villes hollandaises, toutes cou- « pées de longs canaux, où l'eau dort d'un som- « meil éternel, tandis que les quais s'y reflè- « tent paisiblement. »

Jules Lemaître, plus exigeant (1), tout en reprochant à l'auteur du *Règne du Silence* de ne jamais vouloir quitter Bruges pour pousser au moins jusqu'à Malines dans ses évocations de la Flandre lui rendait un hommage plus clairvoyant dans son feuilleton du *Journal des Débats*. (2)

« Je ne sais pas bien si *Le Voile* est « du « théâtre », mais je suis sûr que c'est de la « poésie. De la poésie silencieuse. Non seule- « ment par le décor, par les costumes, et par « les cloches qu'on entend tinter de moment « en moment, mais par la couleur et le son « de ses vers, M. Georges Rodenbach a su « créer autour de son drame une atmosphère « pieuse, recueillie et blanche. Nous en som- « mes peu à peu tout enveloppés. Et, dès lors « nous n'avons point de peine à comprendre « la disposition d'âme du maître de ce calme « logis, le méditatif Jean, qui ayant fait venir « une béguine pour soigner sa vieille tante ma- « lade, et vivant depuis des semaines auprès « de cette douce et jolie sœur Gudule, a conçu « pour elle, — ou plutôt pour ce qu'il ignore « d'elle et pour l'idée qu'il s'en forme et qu'elle « lui en suggère, bref pour le mystère qui est « en elle, — un je ne sais quel sentiment « qui est peut-être de l'amour, un amour où « il y a du respect, de la tendresse et de la

(1) C'est le premier qui appela Rodenbach : l'homme *unius urbis*, l'envoûté d'une ville.

(2) 27 mai 1894.

« curiosité, mais beaucoup plus de rêve que « de désir.....

« Les vers sont beaux, contournés et malai- « sés quelquefois, presque toujours pénétrants, « tant chargés de sens, et d'un sens rare, en « même temps pittoresques et infiniment mé- « lancoliques. L'effet a été grand. Bien que « *Le Voile* soit assurément de la poésie, il se « pourrait que ce fût aussi « du théâtre ».

Nous ne voulons pas lasser le lecteur en reproduisant ici d'autres opinions aussi favorables de critiques de l'époque, nous tomberions trop aisément dans les redites.

* * *

Une fois *Le Voile* représenté, livré à la foule, sans plus se soucier du brouhaha de Paris, sans nul désir de tenter à nouveau la fortune théâtrale en sortant de la maison de Molière, Rodenbach s'en retourne à ses vers, à ses livres de vers, dans le calme et le silence de son appartement du 2 de la rue Gounod où il est venu habiter, en 1892, quelques mois après la naissance de son fils Constantin.

Au moment où le *Voile* voit les feux de la rampe — comme l'auteur nous l'a dit lui-même dans l'interview du *Gaulois* — *Le Musée de Béguines* paraît chez l'éditeur Fasquelle.

Ce petit volume d'un peu plus de deux cents pages est un des ouvrages les plus originaux de Georges Rodenbach. Ce n'est en aucune façon l'habituel recueil de contes publiés par l'écrivain pressé de réunir sous la couverture du livre une partie de sa production de l'année, semée d'abord, au hasard des circonstances ou des traités, dans les journaux et les périodiques. Quoique composé de neuf nouvelles, cet ouvrage a été écrit en suivant un plan d'ensemble, comme un roman. Ces pages sont toutes consacrées à la vie de ces bonnes créatures pieuses, mi-religieuses et mi-laïques,

dont l'âme ne peut se résoudre, malgré leur foi absolue, à prononcer des vœux irrévocables.

Comme pour accuser le caractère quasi liturgique de l'œuvre, chaque chapitre est précédé d'un poème en prose : une *nature-morte* glosant sur les cornettes ou les cantiques ou les cloches ou encore les chapelets des filles de Sainte-Begge. Ces natures-mortes font penser à ces images de piété finement enluminées que l'on trouve dans les précieux livres d'heures de nos couvents flamands. Elles en ont la coloration effacée et le dessin strict. En voici une détachée de *Leurs Cantiques* où se trouve décrite l'extase des bonnes sœurs suspendues aux lèvres de leurs compagnes qui chantent au jubé de leur petite église.

« L'assemblée des Béguines, à genoux sur « des prie-Dieu, écoute. La ravissante musique! « Elle les frôle, les dorlote, leur propage de « mystérieux frissons... Ah ! ces voix, si peu « labiales, mystérieusement insexuelles ; ces « voix douces comme de la ouate, fraîches « comme des jets d'eau, insinuantes comme le « vent dans les arbres, prolongées dans les « nefs comme l'encens ! Sont-ce encore les « voix des Sœurs du jubé qu'on entend ? Trop « doux concerts qui n'appartiennent plus à la « terre... Les Béguines ferment les yeux, glis- « sent à l'extase... Ce sont les Anges qui chan- « tent... Et la musique descend comme un filet « céleste qui pêche leurs âmes et les entraîne « vers Dieu à travers une mer d'argent. »

Ne sentez-vous pas que cette prose, vraie caresse, comme toute la prose du *Musée des Béguines* « glisse lentement », doucement sur l'âme comme ces longs « bateaux plats des Flandres sur l'eau immobile du canal » comme l'a si harmonieusement écrit Albert Samain(1)?

(1) *Mercure de France*, juin 1894

Avec son talent ordonné et de plus en plus expert à la composition, sans pourtant tomber dans la rhétorique, Rodenbach dans ses récits retrace les minuscules mystères, les peurs puériles, les sentiments angéliques des innocentes béguines qui loin du monde bruyant et vil, dans leur enclos paisible, pourtant ouvert sur le tumulte des rues commerçantes, s'efforcent de gagner la paix du Seigneur en travaillant à des travaux de lingerie parfois profanes et en priant simplement de tout leur cœur profondément pur.

Il y aura bientôt trente ans que le *Musée de Béguines* a fait son entrée dans le monde, c'est une dure épreuve pour un livre sur lequel toutes les modes littéraires ont passé. Personne n'a pu le refaire, son auteur ayant épuisé la matière à lui tout seul. Toutes ses qualités et très peu de ses défauts — une légère affectation parfois — sont concentrés dans le recueil d'histoires dévotes dont quelques-unes sont hors de pair : *Dentelle de Bruges*, *Crépuscule au Parloir* — ce tableau si pétulant encore de béguines réunies autour d'une tasse de café, l'après-midi, à goûter chez une de leurs sœurs, bavarde émérite, et trop encline à évoquer les mauvais esprits au soir tombant — *La Sœur aux Scrupules* et l'*Agonie de Béguinage*.

La Grande Guerre a détruit un grand nombre de béguinages en Belgique et vidé aux trois quarts les survivants. Le jour où ils seront tous déserts, *Le Musée des Béguines* — titre prophétique — mieux que toutes les monographies des plus doctes historiens nous restituera l'atmosphère et la vie quiète de ces lieux de repos spirituels et de leurs hôtesses angéliques, anachroniques dans nos siècles de fièvres industrielles et de jouissances matérielles effrénées.

CHAPITRE IX

LE RÈGNE DU SILENCE
LES VIES ENCLOSES
LE MIROIR DU CIEL NATAL

Le propre de la vie profonde de Georges Rodenbach, c'était l'élévation, l'extase. Ce sont ses poèmes qui expriment l'essence et la diversité ondoyante, sous une feinte monotonie, de cette aspiration de l'âme si élevée.

On a reproché souvent au poète des villes de rêve son expolition, comme le signe d'une impuissance à se renouveler et à atteindre à de hauts sommets spirituels. Essayons de dissiper ce regrettable malentendu.

Le Règne du Silence, *Les Vies Encloses* et *Le Miroir du Ciel natal*, les trois derniers recueils de vers du jeune maître sont tellement dépendants l'un de l'autre qu'il est difficile de les étudier séparément. Les thèmes employés sont les mêmes et de livre en livre, ils sont développés avec plus de raffinement et de subtilité. C'est ce qui fait à la fois la faiblesse et la force de l'art du poète.

Le Règne du Silence comprend six parties : *La Vie des Chambres*, *Le Cœur de l'Eau*, *Paysages de Villes*, *Cloches du Dimanche*, *Au Fil de l'Ame* et *du Silence*. Le volume se clôt sur un épilogue destiné à lui servir de synthèse.

Les chambres ne sont pas d'« inanimés décors. » Elles possèdent une âme bonne. Elles

vivent d'une vie étrange, riche de vieux souvenirs de famille :

En des rêves plus beaux que la vie ambiante,
Grandissant toute chose au Symbole, voyant
Dans chaque rideau pâle une Communiante
Aux falbalas de mousseline s'éployant
Qui communie au bord des vitres, de la Lune !
Et voyant dans le lustre une Ame de cristal
Qui crispe au moindre heurt ses branches une à une,
Sensitive de verre à qui le bruit fait mal.

. . . . . .

Il est doux d'associer son âme à cette vie des chambres et d'y jouir de leur paix, car la chambre est un « doux port relégué ».

Un triste après-midi, le cœur du poète souffre de voir mourir un bouquet et ce petit événement l'incite à chercher des analogies entre sa vie et cette agonie de fleurs.

Dans les chambres, le miroir, le piano muet, les rideaux de tulle évoquent également une série d'images de leur existence. Quand, au crépuscule, l'obscurité « la tueuse de joie » pénètre dans les pièces, elle apporte des craintes, des peurs sourdes et

L'ombre est un poison noir d'une douceur mortelle !

Les rêves que l'on formule s'évadent de nous et vont se perdre dans l'air nu attirés par les miroirs.

Symboles de la fuite éparse de nos Rêves
Qui vont vite mourir au fond des glaces brèves.

Dans la pénombre, le lustre vibre en sourdine et semble souffrir comme le cœur du poète qui frissonne.

La chambre lui fait bon accueil quand il revient le soir et le sourire des vieux portraits,

qui ont vu tant de choses, a un charme puissant qui réconforte. Par une fenêtre ouverte une musique déferle languissamment et éveille en lui des échos confus « comme un songe ». Mais, malgré la retraite dans les calmes maisons :

La Vie impérieuse, habile aux manigances,
A des tapotements de doigts sur les cloisons.

. . . . . .

Et l'on entend toujours la plainte de la Vie !

Enfin, les chambres meurent avec la chute du jour

Qui nous quitte et nous laisse orphelins de sa flamme!

Le poète « ausculte » ensuite le *Cœur de l'Eau* somnolente, si transitoire, la grande névrosée,

Ah ! ce cœur de l'Eau vaste en qui tout s'amalgame,
Le cœur de l'Eau plus compliqué qu'un cœur de [femme.

En l'eau se reflètent toutes les choses :

Rideaux d'arbres, pignons, mâts de vaisseaux, ciels [roses
Auxquels l'Eau calme mêle une part d'infini.

L'eau aime le ciel parce que celui-ci se mire tout entier en elle. Elle se dilate aussi et alors elle a des transparences d'œil.

Œil bénin, œil de femme où tout un ciel se rêve.

Sa voix est triste et s'affecte de la moindre affliction. Son cœur est un cœur nostalgique.

Les jets d'eau, forme la moins consolante de l'eau, disent des élégies et sont le

Symbole édifiant d'une âme qui s'élance
Et pulvérise au vent son sanglot éternel.

Rodenbach caractérise toutes les eaux calmes, ni les fleuves ni les mers houleuses ne l'intéressent. Enfin, selon lui, l'aquarium

Qui se peuple comme un beau songe d'opium

montre le mieux le cœur de l'eau entre ses murs de verre.

Verre où les poissons noirs ont cessé leurs passages,
Ame sans passions, cristal sans tatouages ;
Aquarium du cœur redevenu nouveau
N'ayant plus que la claire innocence de l'Eau !

Les Paysages de Villes décrivent les vieilles façades ruinées, penchées au long des quais bordés d'acacias, la tristesse des antiques logis abandonnés, le silence qui plane dans les villes sans joies, en proie aux girouettes grimaçantes, les fumées qui se déroulent au-dessus des cités vétustes ceinturées de remparts, les vieilles cloches, les quartiers déserts peuplés de couvents et d'hospices, les femmes en mante se rendant aux offices, les clairs de lune qui revêtent les murs décrépis de « linges de lumière et d'aumônes d'astres », les beffrois militaires où « l'heure en or » s'effeuille sur leurs cadrans et la ville, la cité d'élection du poète :

O ville, toi ma sœur à qui je suis pareil,
Ville déchue, en proie aux cloches, tous les deux
Nous ne connaissons plus les vaisseaux hasardeux
Tendant comme des seins leurs voiles au soleil
Comme des seins gonflés par l'amour de la mer.
Nous sommes tous les deux la ville en deuil qui dort
Et n'a plus de vaisseaux parmi son port amer,
Les vaisseaux qui jadis y miraient leurs flancs d'or ;
Plus de bruits, de reflets... Les glaives des roseaux
Ont un air de tenir prisonnières les eaux,

Les eaux vides, les eaux veuves, où le vent seul
Circule comme pour les étendre en linceul...
Nous sommes tous les deux la tristesse d'un port
Toi, ville ! toi, ma sœur douloureuse qui n'as
Que du silence et le regret des anciens mâts ;
Moi, dont la vie aussi n'est qu'un grand canal mort !

Qu'importe ! dans l'eau vide on voit mieux tout le [ciel.
Tout le ciel qui descend dans l'eau clarifiée,
Qui descend dans ma vie aussi pacifiée.
Or, ceci n'est-ce pas l'honneur essentiel
— Au lieu des vaisseaux vains qui s'agitaient en elles,
De refléter les grands nuages voyageant,
De redire en miroir les choses éternelles,
D'angeliser d'azur leur nonchaloir changeant,
Et de répercuter en mirage sonore
La mort du jour pleuré par les cuivres du soir !
Or, c'est pour être ainsi souples à son vouloir
Que le ciel lointain, l'une et l'autre, nous colore
Et décalque dans nous ses jardins de douceur
O toi, mon Ame; et toi, Ville Morte, ma sœur !

Et c'est pour être ainsi que l'une et l'autre est digne
De la toute présence en elle d'un doux cygne,
Le cygne d'un beau rêve acquis à ce silence
Qui s'effaroucherait d'un peu de violence
Et qui n'arrive à flotter comme une palme
Qu'à cause du repos, à cause du grand calme,
Cygne blanc, dont la queue ouverte se déploie,
— Barque de clair de lune et gondole de soie —
Cygne blanc, argentant l'ennui des mornes villes,
Qui hérisse parfois dans les canaux tranquilles
Son candide duvet tout impressionnable ;
Puis, quand tombe le soir, cargué comme les voiles,
— Dédaignant le voyage et la mer navigable —
Sommeille, l'aile close, en couvant des étoiles !

Les Cloches du Dimanche racontent la vacuité du jour où l'on s'ennuie, du jour interminable où le silence « en neige immense » tombe, le jour où l'on entend les cloches, les cloches qui « ont des voix démodées », le jour des lentes promenades, des stations dans les églises où chantent « les soprani » à la voix frêle des « enfants-fleurs d'un jardin quasi-religieux », le jour des longues processions en l'honneur du Saint-Sang, le jour où la cloche aux glas multipliés

Dans l'Ame du dimanche, où toute rumeur cesse,
Agrandit longuement des cercles de tristesse.

le jour enfin où l'on pense à la Mort.

Au Fil de l'Ame est une suite d'images où le poète évoque ses rêves, rappel des visages du passé et des souvenirs anciens « se dédorant ».

Dans *Du Silence :*

Silence : c'est la voix qui se traîne un peu lasse,
De la dame de mon Silence, à très doux pas
Effeuillant les lis blancs de son teint dans la glace..

Ici nous nous trouvons devant des pages incomparables comme ténuité dans l'impression et comme acuité dans l'expression des sentiments. C'est une lente et insinuante évocation des choses qu'aucun bruit ne trouble.

La clarté se retire. C'est le soïr. Tout s'endort. Les rêves peuvent prendre leur vol « de mouches d'or. » Le songeur se remémore son enfance si lointaine dans le vague du rêve qui peu à peu se précise dans le silence de la chambre assoupie. Les miroirs ressuscitent une à une les images des jours enfuis. Le carillon de la pendule rompt un bref instant le silence somnolent où la pensée en dérive du solitaire est repartie à la recherche des

fantômes du temps perdu : dans les vieilles petites villes des Flandres où les cygnes voguent sur les canaux endormis, tandis que les béguines, engoncées dans leurs mantes pareilles à des cloches noires, se rendent aux offices des tristes dimanches d'automne. Et la neige, « la douce endormeuse des bruits », « la sœur pensive du silence », tombe en flocons lents dans la ville morte irréparablement.

* * *

Les Vies Encloses rassemblent sept parties : *Aquarium mental*, *Le Soir dans les Vitres*, *Les Lignes de la Main*, *Les Malades aux Fenêtres*, *Le Voyage dans les Yeux*, *La Tentation des Nuages*, *l'Ame Sous-Marine* et un épilogue.

Les anciens thèmes réapparaissent comme l'eau, les soirs tristes, les miroirs, les vieilles villes flamandes, les fumées, les hosties, avec en plus : la vie des aquariums, les yeux « miroirs de l'âme » et tous les falbalas des nuages historiant de leurs ombres les murs des cités endormies.

Dans l'*Aquarium mental* (1), Rodenbach étu-

(1) *Il y a un curieux rapprochement à faire entre les vers de ce long poème et cette page des* Heures de Philosophie *d'Octave Pirmez* : « Aquarium » C.L.I.V. p. 129 « *Dans le vaste aquarium remuent parmi les pierres, des êtres informes, seiches, crabes de mer, et toute la foule inconnue des monstres horribles. A travers le cristal du bassin, on les voit errer confusément dans les bancs de coquillages aux formes bizarres. Leur vie est sommeillante, végétative : cerveaux rêveurs, âmes troubles, guidées, semble-t-il par la main des démons, ils guettent silencieusement leur proie. Les uns, presque diaphanes, s'arrêtent immobiles au milieu du bassin ; d'autres s'évanouissent sous les graviers .. Les actinies ou anémomes de mer, roses, rouges ou blanches, informes champignons, chairs visqueuses au hideux pelage, germent lentement sur les sourds madrépores, où se crispent des araignées, immobiles, froides, mais vivantes !... Parfois, semblables à des spectres, ils (les seiches, les crabes et les monstres) s'avancent obliquement, s'arrêtent, écoutent, machinent, puis ouvrent leurs tenailles : appétence confuse, somnolence mystérieuse ! Les observant, à travers le mur de verre qui les tient captifs, on*

ie la poésie du subconscient. L'aquarium est
ermé aux agitations de ce monde. Il est le
omaine des poissons calmes et des « pensifs
égétaux » que nul vent n'incline. Son eau est
omme l'âme du poète enclose en du silence
t vouée au spectacle de sa vie intérieure

ù des rêves ont lui dans l'eau tout argentine

Elle est bleuâtre et s'émeut un moment d'un
oisson frôleur

ui vient, oblique, part, se fond, devient fluide.

omme une pensée fugace.

Dans l'aquarium l'eau verte se fonce ou s'é-
laircit suivant les sursauts fantasques des pois-
ons et des végétaux, des âmes à demi-dam-
ées se purifiant dans ce bassin où le sort
es exila. L'auteur dit aussi que l'Aquarium
ymbolise la mémoire où les souvenirs émer-
ent par moments ou encore le sommeil hu-
ain d'où naissent les rêves vite effarouchés
omme ces actinies :

némones de mer, sensitives de l'eau
ui « dans l'eau sans nul frisson »,

---

erche à découvrir une pensée au fond de leur œil pierreux.
ais leur froid regard songe et se tait Toute la vermine de
mer qui monte, descend, remonte sans cesse autour d'eux ils
la comprennent que par leur estomac qui les attire vers elle
and vient la sensation de la faim. De là leurs attitudes, tour
tour inquiètes et satisfaites, leur marche tour à tour caute-
use et précise. O mer profonde, pourquoi nourrir ces mons-
es ? Sont-ce les âmes damnées qui souffrent ainsi en tes
ofondeurs sans qu'il leur soit donné une voix pour se plaindre?
ourquoi cette chair aux rochers et cette vie aux pierres ?
mbre léthargie qui balance des milliers de créatures entre
vie et la mort, lente gravitation à la lumière, solitude et
ralysie dans la fièvre des éléments ! » Or cette page a été
broduite par Rodenbach lui-même dans l'Anthologie des
osateurs belges *qu'il avait publiée en 1888 avec Lemonnier,*
card et Verhaeren (pp. 182-183) Le texte du solitaire d'Acoz
urrait bien avoir inspiré l'Aquarium mental, *nous semble-t-il.*

S'ouvrent, comme une bouche au baiser s'ouvrirait,
Fardant de rose un peu leurs corolles blêmies,
Mais sensibles encor comme une plaie en fleur ;
Car le moindre nouvel éveil d'une nageoire
Les rétracte aussitôt parmi l'eau qui se moire,
Encor que le poisson soit doucement frôleur,
Et les voilà toutes recloses, racornies,
Toutes tristes comme une bouche après l'adieu !

Or nous avons aussi dans nous des actinies :
Rêves craintifs qui se déplient parfois un peu,
Jardin embryonnaire et comme sous-marin,
Fleurs rares n'émergeant que dans la solitude,
Bijoux dont le silence entr'ouvre seul l'écrin.
Mais combien brefs, ces beaux instants de plénitude
Qui sont le prix du calme et du renoncement !
Car revoici toujours les nageoires bannies
D'un rêve trop profane au louche glissement
Qui crispe l'eau de l'âme et clôt les actinies.

L'aquarium prend aussi en pitié les autres eaux : le ruisseau au courant déchiré par les cailloux de son lit, le fleuve fatigué de porter les vaisseaux véloces, le canal dont l'eau presque immobile s'argente de reflets, le jet d'eau trop impatient de se grandir inutilement, la mer qui souffle des tempêtes, tandis que lui, écarté volontairement de la vie, n'a d'autre but que ses fêtes mentales

Avec l'orgueil un peu triste d'être inutile.

Le Soir dans les Vitres raffine sur les combats de la Lumière et de l'Ombre — poison qui fait mourir un peu plus chaque soir.

Certes le soir est déchirant comme un adieu
L'ombre se tresse au front en couronne d'épines :
Mais c'est aussi l'instant où l'on se sent un dieu !

Avec *Les Lignes de la Main* le sujet devient plus nouveau et plus varié.

La main s'enorgueillit de sa nudité calme
Et d'être rose et lisse, et de jouer dans l'air
Comme un oiseau narguant l'écume de la mer,
Et de frémir avec des souplesses de palme

mais l'envers est un réseau de plis où

La Mort tisse déjà sa toile d'araignée

et forme aussi « une arabesque étrange où gît la destinée ».

Que d'idées et d'images les mains éveillent dans l'âme du poète : les mains des enfants, des héros, des amants ; les mains des anciens portraits, échos des visages, jeunes, vieilles, lisses ou ridées, toutes les mains de ceux qui sèment le grain ou les idées.

Les pages de *Les Malades aux Fenêtres* analysent les sensations que l'auteur a éprouvées pendant une récente maladie. « La maladie est une crise de lumière », dit-il. Comme elle est isolante, c'est un

Lent repos d'un bateau qui songe au fil de l'eau

Elle permet de se réaliser soi-même, car elle est « un état sublimé ». Cet état est tellement éloigné de la vie qu'il confère aux choses une signification toute différente, et leur donne un aspect d'éternité. Le malade en acquiert un complet détachement des biens de ce monde :

La Gloire ? écrire un peu son nom dans la fumée !
. . . . . .
L'orgueil, l'amour, autant d'inutiles trophées.

Sa sensibilité s'accroît avec la tristesse nocturne. Il perçoit les moindres bruits, car

Ce sont les bruits qui font la preuve du silence (1)

et les moindres lueurs, les plus subtiles odeurs : parfums ou relents pharmaceutiques. Les sens sont aiguisés jusqu'à l'infinitésimal.

Les journées son bien longues et les nuits interminables, et la lente fuite des heures détachées seconde par seconde, minute par minute, exaspère.

Le poète se trouve si changé par la maladie qu'il s'apparaît nouveau et quand la convalescence survient avec ses impressions fraîches, il se retrouve désaccoutumé de vivre au milieu des passants :

Ils se hâtent ; mais leur affairement étonne ;
Ils s'égaient ; mais leur joie est étrange et fait mal ;
Soi-même, au milieu d'eux, on se sent anormal ;
Et la vie où l'on rentre à l'air si monotone.

En comparaison, « la maladie est un voyage chez Dieu ».

Le Voyage dans les Yeux est un voyage plus étrange

Où l'on chemine sans chemins dans l'inconnu

car tout se mire dans les yeux

Ah ! les yeux ! tous les yeux ! tant de reflets pos-
[thumes !
Reliquaires du sang de tous les soirs tombants ;
Chaire où toute noce a promulgué ses bans ;
Sites où chaque automne a légué de ses brumes.
Yeux ! carrefours de tous les buts s'y résumant ;
Fenêtres d'infini ; calme aboutissement ;
Car tout converge à ces vîtres de chair nacrée.

(1) Vers semblable à celui que nous avons cité à la fin de notre IIe chapitre : *La lampe éteinte sert à me prouver la flamme.*

Rodenbach se demande

Pourquoi les yeux, étant limpides, mentent-ils ?

et pour élucider ce problème angoissant il interroge tous les yeux ; ceux des enfants comme ceux des portraits, des fous ou même des aveugles

Puits d'infini, que bouche un si calme glaçon.

L'œil l'inquiète, car

L'œil voyage. Il franchit le temps et la distance.

Il capte tant de reflets, qu'il est toute sa mémoire :

Un souvenir plutôt physique que mental :
Réverbérations d'enfance et de voyages.
Dessins figuratifs des heures qui s'en vont,
Survivances toutes visuelles qui font
De mes yeux comme un grand reliquaire d'images !

Les nuages de *La Tentation des Nuages* sont peut-être aussi un autre reliquaire d'images où l'œil du poète s'alimente, où il retrouve tour à tour le gris des ciels du Nord cher à son âme, la fumée ondulante « jeune sœur de la nuée » qui raconte l'histoire des foyers, la pluie « humble et lente », les ciels de Toussaint, « l'or diamanté » du soleil qui brûle « au haut du ciel d'été », la Lune

Pays immaculé dont la candeur enjôle

les lourds nimbus emplis de maléfices des tragiques soirs d'orage et tout le ruissellement des trésors du couchant triomphal :

Le couchant triomphal est une fin de règne...
Des cuivres de victoire énamourant le soir ;
Des drapeaux sont hissés ; un sang nombreux im-
[prègne
Le fond du ciel qui s'en rougit comme un pressoir;

Et l'on croit voir s'enfuir une armée ennemie.
Maintenant c'est la paix de la lutte finie ;
L'orgueil, — et l'on entend le bruit lourd de sa clé; —
C'est l'accomplissement, le butin étalé,
L'or du soleil, les nuages comme des porches,
D'où l'on voit des palais d'azur s'approfondir ;
Et le ruissellement de joyaux, et les torches
Dont les gestes de feu conduisent au nadir...
Couchant sublime ! Architectures inouïes !
Premiers astres qui font le ciel fleurdelysé !
Et là-bas, toutes ces chevelures rouies
Comme un lin dans un étang cristallisé,
Moisson des longs cheveux fauchés des Ophélies !

Charme de l'équivoque et des anomalies !
Vertigineux palais que des nuages font,
Auxquels à chaque instant quelque chose s'annexe;
Nuée, en forme de montagne, qui se fond ;
Petite brume rose offerte comme un sexe ;
Vapeurs se contractant en bêtes de blason
Qui sont soudain des léopards ouvrant leurs gueules
Ou des licornes dans le soir piaffant seules ;
Puis voici d'autres jeux occupant l'horizon :
Les nuages sont purs comme des mousselines ;
On voit des communiantes dans les berlines
Qui jettent par les portières des nénuphars ;
Tout est blanc dans le ciel qui croit que c'est [dimanche !

Or tout ce luxe du couchant, ce sang, ces fards,
Ces grottes, ces palais, de féerie or et blanche,
Cette mer bleue où dort la coupe de Thulé,
Cette splendeur que plus personne ne dénie
Et qui semble un triomphe récapitulé,

C'est l'image de la vieillesse du Génie !

Dans l'*Ame Sous-Marine*, le poète analyse sa propre âme obscure « sombre royaume sou-

terrain », « labyrinthe d'inconscience », dont il ne connaît que la surface, quelques rêves et quelques pensées, tandis que tout au fond gisent peut-être d'illusoires trésors sous-marins.

*
* *

Le Miroir du Ciel Natal est divisé en huit parties : *Les Lampes*, *Les Femmes en Mante*, *Les Réverbères*, *Les Jets d'eau*, *Les Premières Communiantes*, *Les Cygnes*, *Les Cloches* et *Les Hosties*. Un épilogue termine ce volume comme les deux précédents.

Les Lampes sont de calmes amies qui nous consolent et nous conseillent chaque soir de la vie. Elles guérissent la chambre de l'obscurité. Elles nous mettent dans l'âme « un temps de mai ». Ce sont des roses blanches « qui s'ouvrent tout à coup au jardin gris du soir », des lunes blanches qui font fleurir des nénuphars dans les miroirs, des

> Phares ! Archipels d'or !
> Petites îles de lumière
> Dans le salon qui se dédore ;
> Fraîches roses-trémières...

Les Femmes en Mante sont le symbole de la ville morte que Rodenbach chante une fois de plus sous tous ses aspects de vétusté et de religieuse innocence.

Les Réverbères disent la mélancolie des rues solitaires dans les nuits désolées de Flandre.

Les Jets d'eau sont un

> Prisme toujours en fuite et qui se recommence !..

Les Premières Communiantes sont des

> Cloches de mousseline,
> Robes bouffantes
> Qui cheminent

des floraisons d'arbres en robes blanches, des camélias blancs, des colombes du Saint-Esprit, de blanches azalées, des cloches de tulle brimbalées...

Les Cygnes eux sont... des premières communiantes, des âmes « peut-être habillées en oiseaux », ils vont et viennent sur les canaux

Comme les moines dans un préau.

Ils dressent sur l'eau morte « un arpège de plumes ». Leurs ailes ont la forme des harpes, des harpes de la musique du silence...

Les Cloches sont des cygnes, des premières communiantes du ciel, des béguines, des croisés qui chevauchent, des Evêques sous le dais...

Les Hosties sont de la neige en fleur, une pâle lune, la tonsure d'un prêtre, la face de Jésus...

L'Epilogue est comme l'ex-voto suprême que Rodenbach suspend au-dessus du maître-autel de la cathédrale de sa ville d'élection et dans lequel il se remet à Dieu pour le sauver de l'oubli des hommes :

Seigneur ! en un jour grave, il m'en souvient, Sei-
[gneur !
Seigneur, j'ai fait le vœu d'une œuvre en votre
[honneur. (1)
C'est donc pour vous qu'ici brûlent d'abord des lampes
Qui disent votre gloire et sont mes dithyrambes.

Toutes ces chastes Premières Communiantes
Vêtent mes rêves blancs de leurs robes qui chantent.

C'est pour prix de vos biens et pour m'en rendre digne
Que j'ai fait jusqu'à vous pèleriner mes cygnes.

(1) *Le Livre de Jésus.*

J'ai varié dans l'air le concert noir des cloches
Pour m'exprimer moi-même en leurs chants qui [ricochent.

Et les jets d'eau montés en essors de colombe
C'est ma Foi, tour à tour, qui s'élance et retombe.

J'ai cherché votre Face en aimant les hosties,
Viatique d'amour dont ma vie est nantie.

Seigneur, en ma faveur, souvenez-vous, Seigneur,
Seigneur, de l'humble effort d'une œuvre en votre [honneur!

* * *

Il y a un écart énorme entre *La Jeunesse Blanche* et les trois dernières œuvres poétiques de Rodenbach. La transformation est complète. Le poète s'abstrait de plus en plus de la vie. Il s'est tracé un autre but que dans sa vie belge encore trop sensible aux atteintes du dehors. Il l'a d'ailleurs formulé dans la conclusion d'une étude sur la *poésie nouvelle*. (1)

« L'œuvre de demain sera une œuvre d'âme... « mystique, ingéniée à ne peindre que des visions, des rêves, des synthèses — les choses « non plus comme un point dans l'espace et « une heure dans les temps, mais dans leur « fixité hiératique et avec déjà leur part d'éter- « nité... La poésie redeviendra nouvelle par « les envolements dans le rêve, la poursuite « de vierges inconnues au bout de la brume, « les emmagasinements de sons capturés aux « confins du silence. » C'est la poésie de la

(1) *La Revue Bleue*, avril 1891 et *Evocations*, pp. 237-279.

nostalgie et du renoncement complet. (1) C'est celle réalisée dans *Le Règne du Silence*, *Les Vies Encloses* et *Le Miroir du Ciel Natal*. La Flandre forme toujours le fond du décor avec ses vieilles villes, ses béguinages, ses canaux, ses cloches et ses nuages, mais lorsque le poète analyse la vie intérieure il s'évade pour pénétrer dans un monde tout idéal : le subconscient. Dans ce domaine-là il parvient à une profondeur d'introspection incomparable et c'est dans certaines pages du *Silence*, de *l'Aquarium mental*, des *Lignes de la Main*, des *Malades aux Fenêtres*, du *Voyage dans les Yeux* et de l'*Ame Sous-Marine* qu'il fixera l'apparence sensible de nos sensations et de nos pensées. Personne ne l'a égalé sur ce point.

L'imagination très déliée de Rodenbach lui fait trouver des analogies insoupçonnées et originales avec une abondance sans cesse accrue et cela dans un ordre d'idées et de sensations assez restreint. En voici trois exemples typiques : *Le Carillon qui retentit est :*

Tantôt le chapelet de l'heure en oraison ;
Puis ce semble un oiseau si peu viable et frêle
Qui se baigne et qui joue avec des perles d'eau ;
Puis du verre qui pleut mêlé de fer qui grêle ;
Etincelles de bruit sous un vague marteau,
Musique d'une noce au retour, clopinante
Qui monte un escalier tournant, et disparaît ;
Bruit de verres choqués, cristal qui se lamente,

(1) MM. L. Estève et G. Gaudion, dans leur livre *Les Héritages du Romantisme*, Toulouse 1909 ont spécialement étudié l'œuvre poétique de Rodenbach en concordance avec celle d'écrivains contemporains atteints comme lui du *Mal romantique* manifesté sous trois formes qu'ils appellent : *le mal du crépuscule*, c'est-à-dire, *la nostalgie de la lumière* ; *le mal de la province*, c'est-à-dire, *la nostalgie des lieux que l'on ne connaît pas* ; et *le Mal de l'Au-delà*, c'est-à-dire, *nostalgie de l'Inconnu, de l'Imprécis*.

Grelots de la Folie — oh ! valses, vin clairet,
Qui s'en revient vidé d'argent et de raison
Et qui laisse dégringoler dans la maison
Ses derniers confettis, des sous et des dragées

(*Le Règne du Silence*, p. p. 196-197).

LE GRIS DES CIELS DU NORD

Je l'ai cherché dans l'eau, dans les yeux, dans la [perle ;
Gris indéfinissable et comme velouté,
Gris pâle d'une mer d'octobre qui déferle,
Gris de pierre d'un vieux cimetière fermé.
D'où venait-il, ce gris par-dessus mon enfance
Qui se mirait dans le canal inanimé ?
Il était la couleur sensible du silence
Et le prolongement des tours grises dans l'ai..
Ce ciel de demi-deuil immuable avait l'air
D'un veuvage qui ne veut pas même une rose
Et dont le crêpe obscur sans cesse s'interpose
Entre la joie humaine et son chagrin sans fin.
Ah ! ces ciels gris, couleur d'une cloche qui tinte,
Dont maintenant et pour toujours ma vie est teinte !

(*Les Vies Encloses*, p. p. 191-192).

LA VOIX DES SOPRANI

C'est un frais jet d'eau qui monte et retombe
Et l'Eglise en est rafraîchie ;
C'est un lustre aux tremblotantes bougies
Dont la clarté croît et décroît ;
C'est un concile de colombes,
C'est un chant qui déferle ;
On voit le ciel à travers leur voix,
Comme à travers une perle...

voix des soprani
Aussi cassables que du verre,
Transparentes aussi,
Et dont la transparence enserre
— Tout en le laissant voir —
Le beau vin d'or des Prières latines.

Et les voix se combinent
Comme des fils frêles
Qui doivent aboutir à être une dentelle :
Chaque voix collabore,
Ajoute sa fleur incolore
— Ah ! quelle harmonie il y a ! —
Et sur l'orgue, dont le velours s'étale
S'ajoure le cantique en dentelle totale.

(*Le Miroir du Ciel Natal*, p. p. 199-200).

Certaines des analogies se déduisent parfois comme les termes d'un syllogisme (nous en avons montré un modèle dans l'*Hiver Mondain* et son équivalent dans le *Miroir du Ciel Natal*) et les correspondances sont poussées jusqu'aux plus extrêmes limites.

Dans *Le Règne du Silence* et les *Vies Encloses*, Rodenbach est resté fidèle à l'alexandrin ordinaire, les licences qu'il prend quant aux déplacements de la césure sont assez rares. Mais il n'observe pas toujours l'alternance des rimes féminines et masculines, et n'évite ni l'assonance ni l'allitération.

Dans le *Miroir du Ciel Natal* s'il use encore de l'alexandrin, il adopte la technique du vers libre pour un grand nombre de ses derniers poèmes.

Les strophes comprennent des vers de mètres différents, pairs ou impairs, se succédant sans symétrie, sans alternance, l'auteur les assemblant suivant la règle de son seul caprice.

Les rimes ne sont plus riches. Elles sont souvent remplacées par des assonances : *étonne* rime avec *aumône*, *lèvres* avec *rêve*, *flambe* avec *lampe*, *tombe* avec *ombre*, *forêt* avec *éclaireraient*, *succombent* avec *ombre*, *s'achemine* avec *cygnes*, *s'agenouille* avec *foule*, *linges* avec *rince*, etc...

Dans son *Manuel de la Littérature française*, M. A. Daxhelet — également auteur d'une très belle étude sur l'œuvre de Rodenbach — a résumé comme suit la théorie du vers symboliste : « 1° suppression systématique de la césure fixe et d'un repos obligatoire quelconque ; 2° enjambement intérieur et extérieur, hiatus, complètement libres ; 3° plus de nombre *fixe* et *déterminé* de syllabes dans le vers ; 4° faculté d'observer ou non la loi de l'alternance des rimes masculines et des rimes féminines ; 5° enfin affaiblissement de la rime réduite souvent à l'assonance comme au Moyen-Age ».

Les vers libres du *Miroir du Ciel Natal* appliquent assez fidèlement ces règles d'une prosodie nouvelle.

L'influence de Baudelaire n'est plus sensible dans les derniers vers de Rodenbach, la seule parenté d'esprit subsiste, mais celle de Verlaine se retrouve parfois, du Verlaine des *Poèmes Saturniens* et de *Sagesse*, Ces trois derniers vers du N° VI du *Cœur de l'Eau* du *Règne du Silence*

Voix qui prolonge un peu les voix qui se sont tues,
Voix triste et qu'on dirait posthume et d'autrefois
Voix qui parle comme regardent les statues (1).

ont une réminiscence un peu trop littérale du dernier tercet du sonnet.

(1) Ce vers est répété par Barbe dans les premières scènes du *Voile*.

Mon rêve familier des *Poèmes Saturniens :*

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour, sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Ce sonnet de *Sagesse :*

Le son du cor s'afflige vers les bois
D'une douleur on veut croire orpheline
Qui vient mourir au bas de la colline
Parmi la bise errant en court abois.

L'âme du loup pleure dans cette voix
Qui monte avec le soleil qui décline
D'une agonie on veut croire câline
Et qui ravit et qui navre à la fois.

Pour faire mieux cette plainte assoupie
La neige tombe à longs traits de charpie
A travers le couchant sanguinolent,

Et l'air d'être un soupir d'Automne,
Tant il fait doux par ce soir monotone
Où se dorlote un paysage lent.

trouve de nombreux échos dans *les Malades aux Fenêtres* et d'autres pages du *Règne du Silence* ou des *Vies Encloses*. A l'école de Mallarmé le jeune maître a acquis le goût de l'impalpable et des mots incantatoires suggérant plutôt que précisant le lent développement des sentiments dans l'âme.

Malgré les influences occasionnelles des trois plus grands maîtres du Symbolisme, Rodenbach est resté bien personnel car comme l'a dit Verhaeren : « Il a apporté dans l'art con-« temporain un encens pris aux cérémonies « d'un mysticisme nouveau que ne connurent « ni Baudelaire, ni Verlaine. Il le recueillit non « pas en des chapelles espagnoles, ni en des

« cathédrales françaises, mais en des béguinages flamands. Mysticisme précis, propret, « dominical, mysticisme de confessionnal, de « triduums et de neuvaines ; mysticisme de « banc de communion qui, les mains jointes, « s'en va vers l'hostie, non pas nu-pieds, en « marchant sur des jonchées de ronces et « d'épines, mais en foulant des dalles bien net- « tes avec des sandales blanches ». Mysticisme purement intellectuel, fait de douceur et de résignation qui donne à ses dernières œuvres poétiques une grande unité de pensée et de sentiment.

CHAPITRE X

Georges Rodenbach causeur et collaborateur du " Figaro ". — LA VOCATION. LE CARILLONNEUR.

En janvier 1894, en avance sur le succès du *Voile*, le gouvernement français élève Georges Rodenbach au grade de chevalier de la Légion d'honneur, au titre étranger.

Quelques années plus tard seulement, à la fin de sa trop courte carrière, comme pour ne pas arriver en retard sur la destinée, le gouvernement belge le décora de la croix de chevalier de l'ordre de Léopold.

Nous rappelons ces faits d'une importance toute secondaire dans l'unique but de montrer que la Belgique officielle, malgré ses succès évidents, plus lente à reconnaître le mérite du poète, ambassadeur insigne du passé mystique de notre race près de la littérature française, lui donnait implicitement raison d'avoir quitté son pays pour conquérir une renommée certaine en France.

Devant la réussite de Rodenbach et la célébrité soudaine de Maeterlinck brusquement mis en lumière par Octave Mirbeau, plusieurs artistes belges, écrivains et peintres, prirent le train pour Paris, dans le but de s'y fixer. D'ailleurs des échanges artistiques s'opéraient de plus en plus fréquents entre la Belgique et la France fraternelle par les expositions de la *Libre Esthétique* à Bruxelles. Des peintres fran-

çais exposaient côte à côte avec leurs confrè-res belges et les principaux écrivains de la Jeune littérature française venaient donner des conférences dans le décor des toiles impres-sionnistes.

Voyant Camille Lemonnier, Georges Roden-bach, Maurice Maeterlinck et bientôt Emile Verhaeren honorés et choyés en France, l'opi-nion belge subit un revirement graduel envers ces écrivains. Quand l'auteur du *Règne du Si-ence* revenait parler à la tribune des princi-paux cercles artistiques du pays où il avait paru jadis en débutant, l'accueil se faisait plus chaud et plus empressé. Des jeunes gens ac-couraient pour l'écouter avec un enthousiasme pareil au sien quand, jadis, au Cercle Artisti-que de Gand, il se délectait à ouïr l'accent magique des conférenciers français.

Georges Rodenbach, assoupli au contact de Mallarmé, « conversationniste incomparable » dont il s'inspirait, était un des plus bril-lants causeurs que l'on pût entendre : Sa voix était mesurée et juste, claire, et pourtant un peu distante et voilée. Elle sem-blait peindre, ciseler les mots au passage. Elle avait de l'ironie et de la tendresse. Elle mettait, entre les objets et la façon de les voir, comme une espèce de mystère, ce re-doutable mystère que portent en eux quel-ques êtres d'élection, ceux qui vont mourir et qui le savent.

« La vie et la mort sont en eux mélangées ; leurs paroles et leurs gestes disent la vanité des choses terrestres, et leur amour est d'au-tant plus fébrile qu'il se sent menacé. » (1) Le poète du silence abondait en anecdotes et les personnes qui l'approchaient étaient frap-pées d'une sorte d'anomalie entre « sa conver-

(1) Paul et Victor Margueritte : *L'Italie* (Rome), 29 juillet 03.

« sation si lucide et si ouverte, touchant avec « le même bonheur de classification à tous les « sujets les plus étrangers à ses habitudes per- « sonnelles, et cette pensée volontairement re- « pliée dans un cercle étroit aux heures d'Art « et de production, cette atmosphère comme « étouffée et confinée de ses poèmes (1).

« On jouissait de sa conversation comme de ses poèmes » assurait Octave Mirbeau que le pouvoir de séduction irrésistible du poète avait ensorcelé.

M. Mauclair, dans le livre de souvenirs que nous avons déjà cité, en évoquant l'ascendant de son ami sur l'auteur du *Calvaire*, établit entre eux ce savoureux rapprochement. « Quand « je les rencontrais ensemble, ils m'offraient « l'image plaisante d'un prince élancé et hié- « ratique, comme le peintre Thierry Bouts, « accompagné de son molosse favori. »

La distinction naturelle de l'homme était partout remarquée, ainsi que son élégance de bon ton et de manières raffinées. Il se faisait aimer de tout le monde et dans les salons littéraires et mondains où ses propos choisis touchaient les femmes par leur tact parfait plein de discrétion. Il fréquentait aussi des ateliers de peintres ou de sculpteurs, car Chéret, Puvis de Chavannes, Whistler, Raffaëlli, Carrière, Monet, Renoir et Rodin furent de ses amis. MM. Margueritte ont tracé de lui ce portrait assurément fort ressemblant : « Nous

(1) Gustave Soulier, *Revue de l'Art dramatique*, 5 février 1899.

M. Paul Seippel, l'éminent critique suisse, qui reçut Rodenbach à Genève pendant l'hiver de 1894, lorsqu'il y vint, à sa prière, donner des conférences et une lecture du *Voile*, perçut lui aussi ce contraste au prime abord déroutant et nota plus tard sa surprise dans cette phrase charmante d'un de ses articles du *Journal de Genève* 17 septembre 1922) « Bouche bée je l'écoutais en songeant à ces femmes sensibles qui ont la candeur de croire que les poètes sont nécessairement taillés sur le même patron que leurs vers ».

« le reverrons toujours pris dans un vêtement « gris d'une sobre distinction, une rose très « pâle à la boutonnière, son chapeau à la main.

« La tête en pleine valeur, se détachait, dans « le triste jour gris, altière et fine, avec ce « teint à peine animé de rose, comme de l'al- « bâtre où une lueur transparaît, ces cheveux « si blonds, légers, comme moussus, la mousta- « che railleuse un peu, le front très haut, et « ces yeux bleus et gris — le miroir du ciel « natal — ces yeux si profonds et si lointains, « couleur des canaux que si longtemps ils re- « flétèrent, couleur d'eau terne et de ciel vif. « Immédiatement on sentait, on devinait un « être d'une délicatesse choisie, élancé vers une « perfection fière. » (1)

Mais c'était un être d'une sensibilité extrême affinée par la maladie qui commençait à ravager l'organisme naguère fort robuste de l'écrivain. Neurasthénisé par la souffrance qu'il cachait avec une pudeur infinie, Rodenbach devait parfois paraître distant et hautain aux importuns effarouchés par la fixité de son regard et son attitude un peu compassée quand il marchait. « Cacher ses larmes et souffrir « correctement était sa règle, et jamais il n'y « manqua. Il a été jusqu'au bout le plus cour- « tois, le plus séduisant de ceux que Stéphane « Mallarmé appelait noblement « nos doulou- « reux camarades » a rapporté avec une émo- tion touchante M. Camille Mauclair. (2).

Quoique fort mondain, le poète des *Vies Enclooses* s'astreignait à un travail suivi. Il consacrait sa matinée à son art. L'après-midi il se promenait, allait en visite ou recevait ses jeunes amis désireux d'être aidés de ses conseils ou de son appui. Et le soir le plus souvent, quand le devoir mondain ou le soin de

(1) Loc. Cit.
(2) *L'Art en silence*, Paris. Ollendorff, p. 119.

sa carrière ne l'obligeaient pas à sortir, il préférait se remettre à la besogne, loin du bruit du boulevard, sous l'œil clair et doux de la « lampe amie ». Il accomplissait « l'effort d'écrire personnellement » comme avait très bien dit son maître Edmond de Goncourt, idée qu'il a lui-même exprimée sous un autre aspect dans cette proposition : « La forme est « indifférente à condition de réaliser, avec art « et parfaitement, celle qu'on a choisie et l'es- « sentiel pour un poète sera toujours d'avoir « un accent personnel, des images neuves, une « vision de l'Univers que tout de suite on re- « connaisse la sienne. (1) » Très scrupuleux il « établissait avec beaucoup de soins tout ce « qu'il écrivait, aussi bien ses poèmes que ses « romans ou que ses chroniques.

« Son journalisme même faisait honte aux « professionnels : il écrivait des pages, et non « pas des articles » a dit M. Mauclair. (2) C'était en quelque sorte le prolongement de ses conversations, leur énoncé mieux coordonné et imprimé tout vif dans ses *Lettres Parisiennes* du *Journal de Bruxelles* (ou du *Journal de Genève*) ou dans les colonnes du *Figaro* (dont il était un des meilleurs chroniqueurs, et des plus assidus les trois dernières années de sa vie) et du *Journal*.

Dès qu'il s'agissait de défendre ses maîtres ou quelque position menacée du domaine artistique, comme aux temps révolus de la *Jeune Belgique*, Rodenbach s'engageait à fond dans la polémique, sans arrière-pensée. Brunetière en sut quelque chose quand, dans la *Revue des Deux Mondes*, il se hasarda à attaquer Baudelaire : de formuler dans un article haineux le regret de ne pouvoir « effacer son œuvre de l'histoire de la littérature » et lui

(1) *Le Retour de la Muse*, *Le Figaro*, 28 mai 1897.
(2) *Art en Silence*, p. 126.

reprocha « d'avoir corrompu la notion de la Vie et même celle de l'Art. » (1) Rodin n'eut pas de plus ardent défenseur quand son *Balzac* fut ridiculisé dans la presse. Rappelons que c'est lui qui fut chargé par la famille de Victor Hugo de laver Adèle Hugo du soupçon rétrospectif d'adultère avec Sainte-Beuve que les détracteurs du poète des *Châtiments* n'avaient pas craint de répandre. (2)

Comme il n'admettait pas plus le débraillé dans la littérature que dans la toilette et l'existence quotidienne, dès qu'il fut question d'honorer la mémoire de Murger en lui élevant une statue, le champion du « dandy » Baudelaire s'empressa de combattre ce projet d'apologie du romancier de la Bohême. (3)

Rodenbach amené par sa carrière française à prendre plutôt une attitude de défense de causes françaises, n'en restait pas moins fidèle à la cause de l'art de son pays. Il s'entremettait pour encourager, pour faciliter la vie littéraire difficile des jeunes écrivains qui en Belgique avaient continué la lutte pour l'idéal aux côtés des amis restés au pays. Il publiait volontiers des vers dans leurs revues, les engageait à venir le voir à Paris. Il leur écrivait « La jeunesse est notre conscience et la preuve « de la validité de notre effort. »

« Que ce fut dans son appartement de la rue « Gounod ou dans son hôtel du Boulevard « Berthier, il accueillait le visiteur avec une « cordialité charmante et une suprême distinc- « tion. Dès les premiers mots s'établissait la « concordance des âmes ; il s'informait d'un « tel, s'étonnait d'une querelle, prenait souci « de tel effort, blâmait tel geste, encourageait

(1) *Le Figaro*, 6 septembre 1892.

(2) *Le Ménage de Victor Hugo*, *Le Figaro*, 28 décembre 1896 et *Evocations*, pp. 296-310.

(3) *Murger et la Bohême*, *Le Figaro*, 10 juin 1895.

« telle attitude. La conversation brillante et « grave, profonde et vive, étincelante et ima- « gée touchait à cent objets divers, s'attardant « volontiers aux souvenirs du pays natal avec « celui qui apportait de là-bas l'arôme des plai- « nes et les parfums des brises de Flandre ». (1) Aux jeunes belges qui s'appelaient Georges Ramackers, Charles Bernard, Georges Virrès, Thomas Braun, Adolphe Hardy, Henri Vandeputte, Georges Rency, Edouard Ned, Léon Tricot, A. Hubens (2) se mêlaient de jeunes français, disciples fervents, Charles Guérin, Albert Samain, Frédéric Saisset, André Foulon de Vaulx, Emile Despax, Henri Bataille et combien d'autres encore.

* * *

Pour maintenir le contact avec Bruges, pour en revivifier le souvenir en lui, pour se retremper périodiquement dans son atmosphère, Georges Rodenbach revenait chaque année passer une partie de l'été à Knocke, dans « un « doux coin de la Mer du Nord pour faire « provision d'encre et de silence ». (3) A deux pas de la ville sacrée, devant le mouvement exaltant de la mer, il pouvait mieux s'abstraire et transcrire ses impressions récentes de Bru-

(1) *Paul Mussche*, *La Revue Générale*, 1er janvier 1899.

(2) *Il exhortait ceux-ci « à le continuer, à créer, à force de travail et d'amour cette* Ecole de Bruges *qui n'a jamais existé, hélas, que dans son rêve et dans le nôtre... Nous avons essayé cependant... Mais que restait-il à dire de Bruges, après Georges Rodenbach ?... En vain nous avons publié* Damme, La Mante, La Ville Grise, Bruges amoureuse, *les* Paysages Flamands, *vingt autres livres, poèmes et romans. D'avance nous étions vaincus. Rodenbach avait tout glané sur la route, tout glané dans la ville !...»* (Léon Tricot, *Mercure d'Anvers*, 6 décembre 1911).

(3) Il fit aussi quelques séjours sur les bords de la Marne, à Sannois d'où il allait rendre visite en voisin à Mallarmé, à Valvins, à E. Bourges, à Héricy, etc. cf. *Villégiatures d'Artistes*, de M. Guillemot et *Nos Tréteaux*, de P. Margueritte.

ges à la seule pensée que ses tours se profilaient à l'horizon.

Plus près de la cité de ses rêves, il en comprenait mieux l'ambiance et, dans l'intérêt qu'il portait jusqu'aux moindres de ses évènements locaux, se montrait sa constance à capter les nuances les plus fugaces de sa vie protéiforme et comme souterraine.

C'est à Knocke (1) que le poète écrivit *La Tentation des Nuages* des *Vies Encloses*, son petit roman *La Vocation*, son chef-d'œuvre *Le Carillonneur*, sa dernière nouvelle *l'Arbre* (au retour d'un voyage en Hollande) et certains de ses contes du *Rouet des Brumes*. *La Vocation* parut tout d'abord en feuilleton dans l'*Echo de Paris* avant d'être éditée par la librairie Ollendorff.

L'anecdote n'offre pas de complications bien spéciales, paraît plutôt ne pas en offrir, l'enchaînement des évènements, l'évolution des sentiments des personnages, leurs revirements de pensées se superposent, s'entrelacent, sont suggérés par une prose enveloppante, ouatée, impalpable, d'une précision prodigieuse qui par un comble de grand art apparaît diluée, impondérable.

Une fatalité plane sur Hans Cadzand, le protagoniste de la nouvelle, comme elle planait

(1) *Son veston rouge couleur d'acajou, serrant sa taille fine se dressant entre le ciel bleu et la mer verte, tandis que sa moustache fine et blonde, au coin de sa lèvre, accrochait un rayon de soleil. Il parlait alors de préférence des choses qui l'entouraient, de sa belle patrie, du Franc de Bruges, en mettant dans l'intonation de sa voix l'accent qui pénétrait les phrases de ses livres et que relevait la saveur d'un peu de parisianisme exotique et musical. Au fond de son visage ovale, hâlé par les embruns, ses yeux s'avivaient soudain d'un éclat tranquille comme l'onde que ride un souffle léger.* Voilà sous quel aspect. M. Charles Bernard nous a silhouetté Rodenbach en villégiature à l'époque où il écrivait *Le Carillonneur* (*Le Matin d'Anvers*, 19 juillet 1903).

sur Jean Rembrandt et sur Hugues Viane, mais comme nous le verrons plus loin, elle écrasera Joris Borluut. Une fois de plus la réalité déçoit le rêve, la matière subjugue l'esprit.

Hans Cadzand, — dont le prénom est le même que celui du séraphique Memling, le peintre des onze mille vierges du *Martyre de Sainte-Ursule*, est un jeune homme d'une piété édifiante dont toute l'âme se délecte aux extases mystiques comme à des extases charnelles.

« Est-ce que la piété n'est pas la passion « même, mais la passion anoblie, divinisée ? »...

« Hans Cadzand s'extasiait délicieusement « aux cérémonies catholiques. Durant les « grand'messes et les saluts solennels, à Pâ« ques, à Noël, il priait comme un oiseau « chante ! Et les prières, dans sa bouche, met« taient des parfums, le délice d'un fruit qui « fond ; il égrenait les grains de son chapelet « comme si c'étaient les dragées du baptême « de son âme, dont la Vierge était marraine.

« Et les cantiques du jubé, l'orgue qui le « faisait vibrer, pleurer, tanguer sur ses vastes « houles !

« Il fermait les yeux, montait avec l'octave, « retombait en un abîme éblouissant. Il en« trait dans cette musique et cette musique « entrait dans lui. Flux et reflux de sons, rou« lant parmi son âme des concerts, des pris« mes, des hosties, de l'encens et tout le bleu « du ciel... »

Poussé par les chers pères du collège où il fait son éducation, Hans devient enfant de chœur. Ses études terminées, il croit que sa vocation est de devenir dominicain. La mère, veuve, à qui l'adolescent avait dit un jour :

— « J'aime surtout la Vierge parce qu'elle est femme » et qui a pris cette déclaration à la lettre, refuse de le laisser entrer dans les ordres avant sa majorité espérant bien que

d'ici là elle parviendrait à le détourner de son but, en lui faisant aimer la jolie fille d'une de ses vieilles amies, amie d'enfance de son fils. Mais son expédient est de nul effet. Hans s'obstine dans sa vocation. Sur ces entrefaites, Madame Cadzand, dont la femme de chambre était partie pour se marier, la remplace par une jolie camériste qui vient à point nommé troubler le jeune homme avec « ses yeux tentateurs comme des bouches, yeux donneurs « de baisers qui s'appliquaient partout, brû- « laient, affolaient. » En peu de jours ses sens sont subjugués. Il succombe au démon de la chair.

Hans Cadzand se reprend ensuite violemment, mais comprenant que sa « vocation », n'est pas assez grande il renonce à entrer en religion pour continuer à vivre avec sa vieille mère. Celle-ci se rend compte trop tard que son enfant loin d'elle aurait été heureux, tandis que pour toujours maintenant sa vie est morte au bonheur.

En 1897, deux ans après *La Vocation*, le *Carillonneur* voit le jour.

Joris Borluut le personnage central du *Carillonneur* possède une âme plus bouillonnante que celle d'Hans Cadzand, mais il est également une victime des maléfices de l'amour charnel.

Joris Borluut, architecte brugeois, devenu à la suite d'un concours — et fortuitement — carillonneur de la ville, comme Jean Rembrandt est un artiste raffiné, passionné de l'art de sa race. C'est un descendant conscient et représentatif de l'art des anciennes générations créatrices de la magnifique gloire de Bruges. Mais hélas ! Elle est bien déchue ! et le carillonneur conçoit le projet de rendre à la ville sa beauté « ancienne et souveraine » et cela d'une manière à la fois si délicate et si respectueuse, que nul ne pourrait supposer que

la vie moderne ait attenté à sa forme d'une pureté unique : ainsi Bruges redeviendrait digne de son antique renom et digne surtout de reprendre dans les Flandres et dans le Monde, son rôle de ville d'art « insigne ». Bruges ainsi deviendrait un but de pélerinage pour l'élite de l'humanité. On y irait, quelques jours de l'an, mais de partout alors, des bouts de l'Univers, comme à un tombeau sacré, « le tombeau de l'Art. »

Un moment ses concitoyens aident Borluut à réaliser son rêve, le concours qu'ils lui prêtent est efficace et c'est ainsi que quelques quartiers de la ville morte, par ses habiles restaurations, reprennent leur caractère et leur physionomie d'antan. Mais cette aide momentanée sera trompeuse, l'œuvre sera interrompue, car Borluut ne veut pas suivre ses concitoyens dans leur apostolat du réveil industriel de la race, dans la création de Bruges-Port-de-Mer. Mais à ces déconvenues de la vie artistique vont s'ajouter celles de l'amour, car il aimera deux femmes dans sa vie, Barbe et Godelieve, les filles de son ami Van Hulle, l'antiquaire brugeois qui a été un des initiateurs du mouvement de la rénovation flamande. Barbe est une grande fille brune, très nerveuse, capricieuse, dans laquelle brûle le sang espagnol, Godelieve est blonde, douce. C'est un exemplaire mystique et tendre de la première race de Bruges. La première est comparable à la cloche de Luxure du carillon du Beffroi, tandis que la seconde ressemblait à « la cloche noire d'une robe de béguine qui a fait des vœux. »

Se laissant aller à son attrait sensuel, le carillonneur épouse Barbe bien qu'il ait toujours eu une inclination pour Godelieve. Il s'aperçoit, après quelques mois de vie commune, que sa femme est trop exclusive et pour échapper aux scènes conjugales il se replonge dans

l'action, dans son travail de restauration des vieux édifices. Aux heures où il connaît les joies des réalisations, cet amour-là ne l'avait pas trompé. Son beau-père meurt. Godelieve vient habiter dans sa maison et y apporte une accalmie. Elle « était tombée là comme un sa-« chet de silence dans la forêt, comme la « coupe de Thulé dans la mer. » Joris s'avise du charme autrefois dédaigné. Or Godelieve l'a toujours aimé. Une absence de Barbe, obligée de faire une cure pour sa santé au bord de la mer, les laisse ensemble. L'amour en profite. Le couple s'aime. « Leur bonheur était « précieux, c'était comme du bonheur épar-« gné, économisé et devenu un trésor ». Pourtant, Godelieve, avant de se donner, exigera le mariage religieux de leurs cœurs. Ils échangeront des anneaux à Saint-Sauveur, un soir. Hélas ! leurs chaises sont posées sur des dalles funéraires ! Le malheur s'en suivra. Barbe revient, surprend la trahison, chasse Godelieve qui se fait béguine à Dixmude. En vain Joris tente de la revoir à Furnes le jour de la procession des Pénitents, où elle doit se rendre, mais en vain. Elle est perdue pour lui. Vivant de nouveau avec sa femme quinteuse il n'a plus que l'action comme refuge, et ses exaltations musicales de carillonneur. Il combat avec acharnement le projet de Bruges-Port-de-Mer qui doit défigurer la ville.

« Il n'avait plus le temps de s'écouter lui-« même, de souffrir pour des nuances, de s'oc-« cuper de son âme. Il vivait comme hors de « lui, éparpillé dans l'action, ainsi que dans un « vaste vent qui le mène. C'était fini, la douleur « d'être libre et d'être soi. Il appartenait déjà « aux autres. Il devenait la Foule... » Il parle à des meetings, se compromet dans des manifestations contre l'administration communale. Comme il est architecte de la ville, il est obligé de démissionner. Pour lui faire pièce on

refuse les fresques que son ami Bartholoméus a peintes pour l'hôtel de ville. (1) Enfin hué dans un meeting, il trouve en rentrant sa maison lapidée et sa femme aux trois-quarts folle. Le soir même, Bruges apprend le vote par la Chambre des crédits nécessaires à la création du port. Un cortège s'organise et Borluut est obligé de jouer au carillon pour fêter leur triomphe. Excédé enfin de la vie, l'artiste monte au Beffroi avec l'intention de se suicider.

« Borluut revit la cloche de Luxure. Il la « regarda comme son examen de conscience. « Elle avait été le péché des cloches et le pé- « ché de sa vie. Pour l'avoir écoutée, il s'était « perdu. Il avait cédé à la tentation de la « chair, au piège de la femme. Il aima des « corps au lieu de n'aimer que la ville. Et, « pour avoir trahi son idéal, il n'en verrait « pas l'accomplissement, à cette minute où il « allait mourir... »

Et choisissant une autre cloche pour se pendre il y entra « comme la flamme dans l'éteignoir. »

« Ce jour-là, le lendemain, tous les jours « suivants, le carillon tinta, le jeu automati- « que des hymnes et des heures recommença, « tout le concert aérien s'envola, enguirlanda « de mélancolie les âmes nobles, les vieux pi- « geons, le cou blanc des cygnes, sans que per-

(1) et épisode du *Carillonneur* à été vraisemblablement inspiré par un événement analogue survenu à Ypres au début de janvier 1887. Un peintre Yprois de grand talent. M. Delbeke, avait été chargé officiellement de décorer de peintures à fresque les murs de la grande salle des Halles Il avait déjà achevé deux anneaux, quand le collège échevinal mécontent du caractère trop élevé de son œuvre voulut l'empêcher de continuer son travai. L'artiste en appela à l'opinion de ses pairs et une députation de peintres : Melle E. Beernaert, MM. Eug. Smits, Slingeneyer C. Meunier, X Mellery, J. de Vriendt vinrent examiner ses décorations et les trouvèrent très belles, très adéquates au caractère du célèbre monument.

sonne ait senti, parmi la ville ingrate, qu'il y avait désormais une âme dans les cloches. »

Le Carillonneur est un grand et beau livre, n roman de la plus belle envergure. L'action st continuellement soutenue, relevée. Elle est une diversité et d'une souplesse incomparales. Les caractères sont tracés d'un trait sûr, céré. Rien n'est laissé dans l'ombre du drame oignant qui se joue dans l'âme de Borluut, e l'homme partagé entre l'amour sensuel de arbe et l'amour mystique de Godelieve, et ui se trouve comme suspendu entre la vie et e rêve. Ses oscillations de pensée, analysées ur un mode insinuant et insistant font apparaître la multiplicité infiniment nuancée de es réactions sentimentales et morales quand u drame passionnel se mêle le drame spiriuel, le drame de la déconvenue artistique prooqué par la réalisation du projet de Bruges-ort de Mer. Les agissements nettement dissoiés, nettement dissemblables des deux femnes se disputant le même homme sont égalenent exposés avec une sûreté et une précision ui excluent l'ambiguité. Les silhouettes du eau-père Van Hulle, le collectionneur de penules, du peintre Bartholoméus et du tribun arazyn surgissent sobrement détachées sur la rame ondoyante du récit.

Le soin que Rodenbach prend pour pousser exactitude et la minutie jusque dans les plus nfimes détails matériels de son livre, dans la raisemblance et la vérité des faits et des oms propres de ses personnages, de la toporaphie des paysages qu'il dessine, de l'ordonance de la procession de Furnes, de la desription des cloches du carillon, des règles uivies pour l'organisation du concours de caillonneurs (raconté dans les pages du début vec un lyrisme magnifiquement exprimé dans

une forme d'une concision étonnante) (1), doi satisfaire le flamand scrupuleux, prompt à la critique et désireux de prendre en défaut l'auteur belge émigré à Paris et gratuitement soupçonné d'être un ignorant de l'histoire locale de Bruges.

Les multiples péripéties de la campagne politique et utilitaire qui aboutit à la création de Bruges-Port de Mer évoqué avec tant d'ampleur par Rodenbach dans son roman, son

(1) Lors de la parution du livre, le *Petit Bleu* de Bruxelles frappé par les précisions données par l'auteur sur le jeu du clavier du carillon eut la curiosité de demander au carillonneur de la ville de Bruxelles, M. Charles Demette, son opinion sur la valeur documentaire de l'ouvrage : M. Demette accéda à son désir et manda au journal le billet suivant (25 février 1897) :

Mon cher *Petit Bleu*,

Le livre intitulé le *Carillonneur*, que vous avez eu la bonne obligeance de me donner à lire, m'a fait un sensible plaisir ; je l'ai lu avec avidité.

L'auteur, M. Rodenbach, pour bien faire comprendre au lecteur les beautés de Bruges, cette ancienne ville flamande la cité des béguines, comme il l'appelle, a trouvé dans le *Carillonneur* justement le personnage qui s'y prête des mieux et qui dominant du haut de son beffroi la ville, en sait par conséquent mieux admirer la beauté.

La première partie " Le Rêve " est admirablement traitée, richesse de figures, admirables descriptions et surtout l'ingénieuse idée de commencer par un concours qui ressemble parfaitement à celui de Bruxelles, lors du concours de carillon à la maison du Roi, concours où je suis venu et où j'ai eu l'honneur de remporter le prix à l'improviste.

Borluut le principal personnage du roman, est bien le type de carillonneur parfait ; il vit dans ses cloches, il les connaît de la première à la dernière. Quand il les fait vibrer, son âme vole pour ainsi dire de l'une à l'autre, et elles sont l'expression de ses sentiments : s'il est dans la joie, elles sonneront joyeusement ; si au contraire son cœur est triste, il le transmettra également à son carillon.

L'auteur montre aussi qu'il connaît parfaitement bien le beffroi de Bruges dans ses moindres détails, le mécanisme automatique qu'il décrit si bien, l'horloge dont il appelle à juste titre le pendule l'âme de la tour, ainsi que le mécanisme du carillon le clavier, les transmissions aux cloches etc...

Voilà mon cher *Petit Bleu*, ce qu'au point de vue spécial du carillon et du carillonneur je puis vous dire sur le livre de M. Rodenbach.

Ch. Demette.

goureusement authentiques. Cette campagne vait été amorcée de longue date, puisque en 877, son principal promoteur le baron de Laere d'Aertrycke intriguait déjà au Parlement pour obtenir le crédit nécessaire à la alisation de son idée. Il fallut attendre jusu'en 1891 pour voir le gouvernement lui donner une suite favorable. Au mois de mars de ette année, une commission élabora le proramme d'un concours international destiné à rocurer le projet le plus complet et le plus oderne pour la construction du port. Le 30 ars 1892 les plans du projet couronné furent oumis à l'approbation du pouvoir législatif et 1er juin 1894, l'Etat, la ville de Bruges et les uteurs des plans primés signèrent la convenon préliminaire à l'ouverture des travaux. (1)

Ce dernier évènement alarma Georges Roenbach, beaucoup plus que la conversation u'il eut avec le roi Léopold II, un soir à la omédie-Française, lors d'une représentation u *Voile*. Au cours de celle-ci, le roi avait prié Administrateur général du théâtre de lui préenter l'auteur de la pièce.

Après quelques paroles aimables, nous raporte M. Claretie, à propos de Bruges, Léold II émit cette réflexion qui retentit lugurement aux oreilles du poète : « Oui, c'est le Moyen-Age pur ! Nous allons ouvrir des voies nouvelles, construire, vivifier, nous allons rajeunir la vieille Bruges ». Le souerain appuyait donc de son autorité, de son ouvoir réellement personnel, l'attentat dirigé ontre la Cathédrale de Rêves du poète.

Lorsqu'il reprit le chemin de Bruges aux vaances, au moment où annuellement il s'y endait, une préoccupation nouvelle y pous-

(1) La loi du 11 septembre 1895 approuva cette convention. 'inauguration du port eut lieu en avril 1905 et le môle fut chevé en 1906.

sait Rodenbach, sans doute, avec plus de hât
que les années précédentes. Il allait à Bruges
cette fois il s'y rendait non seulement pou
son plaisir mais surtout pour se rendre compt
de l'effet du vote du Parlement et de la vo
lonté de Léopold II.

A la rentrée, il consigna avec désenchante
ment le résultat de ses observations dans u
article du *Figaro*. (1)

« Nous avons voulu retourner un momen
« dans notre Flandre natale, délayer, dans no
« yeux las, Paris, ses bruits, ses crimes, so
« luxe, ses rampes de gaz, lotionner nos yeu
« au calme de Bruges, à ses canaux inertes
« ses ciels mouillés, le visage d'eau morte d
« ses béguines... Faire provision de silence

« Hélas ! nous avons rencontré, en cette sai
« son d'été, une Bruges changée, presque ani
« mée, avec du monde dans les rues, de l
« musique dans ses kiosques. Bruges n'étai
« plus elle. »

Il est vrai que ce mouvement qui étonnai
l'écrivain pour une grande part, n'était qu
fortuit, passager, de nombreux voyageurs s
rendant ou séjournant sur la côte belge l'a
vaient provoqué par leur naturel va-et-vien
Toutefois dans ses conversations avec ses ami
brugeois, car on pense bien qu'il n'avait pas qu
des ennemis à Bruges, Rodenbach se rendi
compte que l'idée de la construction du nou
veau port faisait du chemin dans l'esprit d
peuple et qu'une effervescence nouvelle l'agita
devant l'espoir de vivre enfin dans une vill
modernisée. Il s'en explique lui-même avec pers
picacité dans son article, critique l'idée néfas
te, crie à ses compatriotes : « Est-ce qu'o
« renouvelle les chemins effacés sur les va
« gues ? Apprivoise-t-on la mer et la fait-o
« revenir aux bords qu'elle a quittés ? »

(1) 13 octobre 1894 et *Evocations*, pp. 107-128.

s'évertue à leur expliquer ce qu'ils devraient faire au lieu de prôner Bruges-Port de Mer, réaliser « Bruges porte de l'Art », rendre à la ville morte sa beauté ancienne.

On voit poindre déjà ici toutes les intentions futures de Joris Borluut. Même une partie du texte du chapitre du *Carillonneur* où est traité le programme de la vrai cause flamande à soutenir s'y retrouve avec ses formules caractéristiques où il énonce ses observations sur l'influence de l'Espagne en Flandre, les différences qu'il établit entre Bruges et Anvers en comparant leurs peintres : Memling, « un moine angélique » et Rubens « un ambassadeur ».

Ce n'est que trois ans plus tard que le roman fut écrit, que la grande figure romanesque de Joris Borluut fut créée.

Nous ne voulons pas revenir ici sur ce qui relie l'*Art en Exil* au *Carillonneur*. Néanmoins, le lecteur aura constaté que les préoccupations morales de Joris Borluut sont beaucoup plus élevées que celles de Jean Rembrandt et d'une portée plus collective. Le carillonneur personnifiant idéalement Georges Rodenbach montre à quel sommet spirituel il était parvenu puisqu'il s'était élevé jusqu'à l'universel, à ce qui est permanent dans une vieille civilisation comme notre civilisation flamande.

Le personnage de Joris Borluut synthétise en quelque sorte toutes les aspirations de son créateur. *Le Carillonneur* « résume tous les « thèmes de la symphonie écrite par Roden« bach sur sa patrie d'élection » comme l'a encore répété récemment M. Mauclair.

C'est l'accent de pérennité que l'on trouve dans ce livre écrit dans une langue victorieusement dépouillée du falbalas des images auxquelles se complaisait antérieurement Rodenbach et qui en assurera la glorieuse survie.

Comme rien n'est négligeable pour faire con-

naître l'atmosphère dont Rodenbach s'entourait pour écrire ses livres, nous tenons à reproduire ici quelques pages extrêmement précieuses de Madame Georges Rodenbach, dans lesquelles celle-ci nous raconta toute l'histoire de la composition du chef-d'œuvre de son mari :

« Dès l'arrivée Georges Rodenbach se mit « au travail ; il compulsa longuement ses no- « tes. Le lendemain, son roman fut commencé, « le prologue écrit sans ratures, d'une venue. « L'auteur du *Carillonneur* était en proie à « une exaltation débordante. Le lyrisme que, « par désir d'abstraction, il avait systémati- « quement exclu de sa poésie, rejaillissait dans « sa prose avec une impétuosité qu'il ne pou- « vait même plus contrôler... Notre maison « devint silencieuse, un hôte mystérieux pre- « nait place à notre foyer, il avait des che- « veux blonds, les yeux couleur de la mer du « Nord. Georges Rodenbach l'avait prénommé « comme lui : Joris — Georges en flamand ;— « il faisait pour ainsi dire partie de notre fa- « mille, et souvent dans le crépuscule nous « parlions de Bruges avec lui...

« A Knocke, les jours s'écoulaient graves, « pleins de labeur ; les feuillets noircis du « jour, ajoutés aux feuillets noircis de la « veille, augmentaient le livre. *Le Carillonneur* « avançait, car, visiblement, la tâche quoti- « dienne devenait moins lourde à son auteur. « Néanmoins les divisions du livre, les arrêts « des chapitres, seuls, nous permirent quel- « ques déplacements...

« Nos excursions étaient toujours harcelées « par le désir du retour. Passé le Hont, on « eût dit que, pour Georges Rodenbach, notre « petite maison de l'autre côté de l'eau était « devenue un navire à l'ancre, capable de « prendre le large avec *Le Carillonneur* et « sans lui. Bruges toute proche lui offrait plus

« de repos ; il aimait à y errer sans but, à « revoir ses eaux, ses quais, ses verdures, ses « monuments dont il connaissait toutes les « pierres. Aussi, en raison du désir de posses- « sion qui réside en toute admiration, nous « n'avons jamais quitté Bruges qu'avec le des- « sein de faire l'acquisition, de l'une ou l'au- « tre vieille façade sculptée. En réalité nous « n'y achetions que des fleurs.

« C'est par un de ces soirs où, attardés à la « terrasse d'un hôtel vide encore de la clien- « tèle pour laquelle il avait été construit, que « vint nous surprendre le télégramme d'un ami « nous annonçant la mort d'Edmond de Gon- « court. Georges Rodenbach revint à Paris afin « d'accompagner la dépouille mortelle de son « vieux maître jusqu'à sa dernière demeure. « Toutefois son retour ne suivit pas de long- « temps le départ. Toujours *Le Carillonneur* « rappelait son auteur. La distance même ne « pouvait rompre un instant le lien qui l'y rat- « tachait. Je ne sais si, en reprenant son tra- « vail, il a songé que la disparition du grand « écrivain le privait d'une appréciation qui lui « était chère... Il me semble qu'en écrivant son « roman, Georges Rodenbach n'eut d'autre sou- « ci que celui de se satisfaire lui-même, tant « sa probité littéraire était grande. C'est ainsi « que, chaque soir, il lisait à haute voix son « travail de la journée, plutôt pour se le faire « mieux entendre que pour le communiquer... « Il suivait, dans la sonorité, le cours de la « phrase, ses chutes, ses dérives... son voyage.

« L'automne s'était achevé, sa lumière déjà « n'était plus blonde... Un jour le déjeuner « était servi depuis longtemps et le maître de « la maison se faisant trop attendre, je montai « au premier étage afin d'apprendre la cause « de ce retard inusité. Au moment où j'ouvrais « la porte du cabinet de travail, Georges Ro- « denbach prononçait à haute voix cette phra-

« se qu'il était en train d'écrire : « Il entra « dans la cloche comme la flamme dans l'étei- « gnoir... » Puis, m'apercevant, du geste, il me « pria de ne pas l'interrompre. On entendait « la clameur de la mer démontée... Dans le « cadre de la fenêtre, on la voyait nue, sans « barques, sans navires au large, traversée par « le seul tumulte de ses hautes vagues. Au « bout d'un instant, l'auteur du *Carillonneur* « se leva d'un air brisé et comme halluciné en « s'écriant : « C'est fini,... » Peut-être ces pa- « roles s'adressaient-elles aussi au *Carillonneur* « qui le quittait pour s'en aller encore un peu « plus « au-dessus de la vie... » (1)

---

(1) *Le Figaro*, 18 mars 1913.

CHAPITRE XI

LA MORT. — LES ŒUVRES POSTHUMES

Georges Rodenbach ne survécut pas longtemps à la plus haute création de son cerveau comme si la mort avait voulu le confondre dans l'évanouissement de la matière, dans le refus de vivre la vie moderne qui tourne le dos au passé, avec Joris Borluut, le fantôme de la fiction.

L'auteur du *Carillonneur* souffrait depuis longtemps d'une maladie des intestins. En 1895 il avait été atteint d'une grave fluxion de poitrine, mal guérie. Sans en rien dire à ses amis, à ses proches — il avait d'ailleurs tant écrit sur la grande visiteuse — il sentait venir la fin. De temps en temps aux instants d'accalmie, il terminait une œuvre en train, publiait son dernier livre de vers *Le Miroir du Ciel Natal* et sa dernière nouvelle l'*Arbre*, pittoresque histoire où sont décrites les amours contrariées de Joos et Neele dans le décor propret et vernissé d'une île de Zélande au pied du grand arbre tutélaire, le vrai dieu de l'île. Mais un soir, un soir fatal, un étranger, un de ceux qui sont venus corrompre l'atmosphère du petit coin paisible, se pend aux branches du bon géant qui n'a jamais été le gibet de personne. Et quelques jours après, Joos que Neele a trompée avec un des maudits étrangers va se pendre au même arbre.

Il eut d'autres projets encore dont il parvint

à réaliser quelques-uns. Au mois de novembre 1898, à un journaliste, M. Emile Berr, croyons-nous, chargé de faire une enquête sur les œuvres de demain, il écrivit cette lettre fort intéressante qui précise ses intentions du moment :

« ...Quant à mes projets, j'en ai moins, puis-
« que je viens de publier ce roman de l'*Arbre*,
« et un poème, *Le Miroir du Ciel Natal*, au-
« quel je travaillais depuis trois ans. J'ai, né-
« anmoins, des choses en préparation : un
« roman qui est une étude de vieille fille, dans
« le milieu provincial des vieilles villes de
« Flandre, une demi-béguine pourrait-on dire,
« par qui je continue mon étude des *êtres de*
« *silence* — côté de mes romans — comme mes
« poèmes sont l'évocation des *décors de silence*.
« Puis, j'ai un volume de portraits terminé —
« écrivains, comédiens, peintres, orateurs —
« choisis par les maîtres et qui s'appellera
« l'*Elite*. Cela m'a beaucoup intéressé à faire.
« Enfin, j'ai le plan d'un nouveau poème d'en-
« semble, que je vais bientôt me mettre à écri-
« re, où il s'agira de l'amour et de la mort.
« Voilà des projets. Pour quelle date ? Qu'im-
« porte ? Un poète construit des navires dans
« une anse au bord de la mer... Sa joie est
« dans le travail et dans l'espoir que ses vais-
« seaux tiendront bien la mer. Sitôt achevés,
« des hommes vont les monter, les conduire,
« au loin, où ils vogueront, feront naufrage
« peut-être... En tous cas, dès qu'ils sont ter-
« minés, ils *s'en vont de lui*... C'est pourquoi
« on aime surtout les œuvres auxquelles on
« travaille... » (1)

Cette lettre contenait cependant une lacune, car l'auteur avait en cartons un volume de contes complètement achevés *Le Rouet des*

(1) *Le Gaulois* (Tout Paris), 18 juillet 1903.

Brumes et une pièce en quatre actes tirée de *Bruges-la-Morte* : *Le Mirage*.

Il s'était installé dans une nouvelle demeure à la fin de 1897, tout juste un an avant sa mort, dans le petit hôtel du nº 43 du boulevard Berthier. Le conte *Déménagement* du *Rouet des Brumes* témoigne de son déchirement de quitter son logis de la rue Gounod. Mais au bout de quelques semaines, de quelques mois, il commença de s'y plaire, car il l'avait complètement aménagé à son goût, aussi amateur d'art moderne de la modernité la plus aigue que d'art ancien. Ainsi il s'était formé un nouveau cadre dans le quartier tranquille où il vivait maintenant. M. Camille Mauclair, dans son roman *La Ville Lumière*, a décrit le quartier de la Porte Champerret où le boulevard Berthier avait été tracé à peine quelques années auparavant. Rodenbach est même nommé dans cet ouvrage. Entre les arbres du boulevard qui ombrageait sa maison, ses fenêtres s'ouvraient sur un horizon qu'il trouvait paradisiaque. Aussi loin que le regard se portait, on apercevait les ondulations des côteaux de la Seine. Il avouait qu'il ne connaissait pas de plus agréable spectacle.

Le poète apprit coup sur coup la mort de ses meilleurs amis, Edmond de Goncourt, Alphonse Daudet, Puvis de Chavannes et, pendant l'été de 1898, Stéphane Mallarmé, celle dont il fut le plus affecté.

« — Tous nos amis s'en vont, disait-il à sa « femme qui nous l'a rapporté dans un autre « article de souvenirs, vraiment la mort se « rapproche bien de nous... Et nos yeux s'évi- « taient.

« Il parlait peu de sa détresse, on la devi- « nait et dans l'obscurité il se taisait longue- « ment. Sa nature trop affinée semblait écou- « ter des avertissements invisibles de l'au-delà « qui, ne pouvant s'adapter à nos expressions

« humaines, venaient ébranler les parois de « son âme...

« Lui, résigné, plus blond dans le soir cen- « dré, regardait fixement, par la grande baie « ouverte, passer rapides, des troupeaux en « route vers les rouges abattoirs, sous la san- « glante approbation du couchant.

« Puis les couples du soir s'avançaient et « s'attardaient avant de se perdre dans la nuit. « Dans la vision des choses humaines, il voyait « intensément tous les achèvements. Il fut un « averti, un averti redoutant de perdre la mé- « lancolique offrande de la vie, les larmes de « la joie et la tristesse latente de toutes les « tendresses ; il goûtait amèrement un bon- « heur menacé.

« Pendant la maladie qui devait l'emporter, « il aimait à regarder de son lit, le paysage « blanc se déroulant au-delà des fortifications. « Notant des vers, lisant un peu, il s'infor- « mait des livres parus. Les travaux de notre « installation continuaient à l'intéresser, car « le petit hôtel du boulevard Berthier avait « le charme discret de n'être jamais achevé. « Ses amis venaient beaucoup le voir ; nous « attendions avec certitude la guérison pro- « che et rien de lui était changé... Les jour- « nées passaient pleines de douce mélancolie, « de puérilités exquises, dans un sentiment d'at- « tente, sans presque plus d'appréhension.

« Le soir de Noël, dans le son des cloches « et la rumeur d'une joie lointaine, ses re- « gards nous quittèrent, puis il cessa tout à « coup les gestes de la vie. On me dit : « Il « est mort », et, quoique la chose parut mons- « trueuse, sinistre, impossible, il a fallu le « croire... » (1)

Ce fut une consternation dans Paris et en Belgique quand on apprit la mort de Georges

(1) *Le Figaro*, 15 juillet 1903

Rodenbach et l'étonnement fut plus grand encore quand les journaux, dans les nécrologies, révélèrent son âge : 43 ans. Sa renommée grandissante paraissait presque incroyable pour un homme aussi jeune.

Les obsèques eurent lieu le 28 décembre au matin. Les poètes, les écrivains, les artistes, tous les amis de Georges Rodenbach lui firent de belles funérailles. Au contraire des enterrements littéraires si habituellement compassés et cérémonieux, derrière le corbillard on n'entendait que des paroles de sincères regrets, de profonde tristesse. Devant l'hôtel du boulevard Berthier, dans la petite église de Saint-François de Sales où l'on chanta la messe funèbre, au cimetière du Père Lachaise, où il repose aujourd'hui dans un tombeau d'une belle grandeur artistique du au ciseau délicat de Mad. Albert Besnard, tous les grands noms de la littérature française défilèrent : J.-M. de Hérédia, Sully-Prudhomme, Octave Mirbeau, Léon Hennique, Léon Daudet, Maurice Barrès, Anatole France, Abel Hermant, André Maurel, Fernand Vandérem, Gustave Kahn, Henri de Régnier, Marcel Schwob, Henri Becque, Léon Dierx, etc., et de nombreux peintres et sculpteurs se joignirent à eux : Raffaëlli, Rodin, Jules Chéret, Albert Besnard, etc. Catulle Mendès, au nom de la direction et de la rédaction du *Journal* (où le défunt publiait les contes du *Rouet des Brumes* au moment de sa fin) prononça au cimetière un discours d'une belle tenue et d'une grande envolée. Et la veuve et l'enfant du disparu assumèrent la tâche de publier les dernières œuvres et de veiller sur sa gloire posthume.

L'auteur du *Carillonneur* laissait en mourant trois livres qui parurent successivement : *L'Elite*, en 1899 ; *Le Rouet des Brumes* ainsi que *Le Mirage* en 1900. Le drame avait été accepté par la Comédie-Française du vivant

de l'auteur, mais ne fut jamais représenté à Paris. En 1909, un des principaux théâtres de Berlin le monta sans grand succès.

L'Elite est un des livres les plus précieux de Georges Rodenbach, celui où il a défini ses admirations et ses vues sur les arts du dessin et de l'écriture. Il s'y est montré critique littéraire et critique d'art incomparable. Peu d'écrivains ont aussi bien exprimé en peu de mots, avec des images aussi saisissantes, la poésie d'un Baudelaire, d'un Verlaine, d'un Lamartine. Il a trouvé des mots d'une exceptionnelle beauté pour expliquer l'art de Stéphane Mallarmé et d'Edmond de Goncourt. Il a une façon bien à lui pour débrouiller l'idéal artistique des peintres et des sculpteurs qu'il avait beaucoup pratiqué, comme Puvis de Chavannes, Eugène Carrière, Rodin, Claude Monet, Whistler et surtout Albert Besnard.

Le Rouet des Brumes, à la différence de tous les livres précédents du mort, est écrit dans une langue tout à fait cursive, vivante, primesautière. Rodenbach a parfois l'accent d'un Villiers ou d'un Baudelaire dans certains de ses contes comme *Les Chanoines*, *L'Orgueil*, *Les Couples du Soir* ou *L'Inconnu*.

Mademoiselle Noemi est un livre perdu de notre auteur. Il devait paraître en feuilleton dans *Le Journal*, mais par suite de circonstances ignorées, le manuscrit a été égaré sinon perdu.

En 1924, à l'occasion du 25e anniversaire de la mort de Rodenbach, avec l'autorisation de ses héritiers, nous publiâmes un dernier livre posthume du maître : *Evocations*, dans lequel nous rassemblâmes ses meilleures pages oubliées, pages d'un vif intérêt biographique, complément nécessaire du présent ouvrage.

— Un quart de siècle s'est écoulé depuis la mort du poète du *Règne du Silence*. La jeunesse n'a pas cessé de l'aimer pour sa ten-

resse et sa rêverie exceptionnellement vapo-euse. Son incantation de Bruges où il est nique, dont il a épuisé la matière, constituera ans l'avenir comme aujourd'hui sa plus rande part d'immortalité. Il est partout dans Bruges. Quand on veut connaître, aimer la nagique cité du Rêve, savourer toutes ses eautés, posséder son âme enfin, il n'y a que ui qui peut expliquer le mystère.

Au point de vue de l'Histoire et de la Littérature française de Belgique, c'est Rodenbach qui est parvenu le premier à imposer aux français le maximum de littérature belge par l'étude répétée des aspects inattendus de l'ancienne Venise du Nord. Après Charles de Coster, Octave Pirmez et Camille Lemonnier, il a été un des plus grands initiateurs de la littérature de notre pays. Si la littérature française de Belgique est devenue, au dire de Rémy de Gourmont, une des plus riches provinces du grand royaume de la Littérature française, c'est en partie du moins à Georges Rodenbach que nous le devons.

Enfin s'il faut lui assigner une place précise dans notre littérature d'expression française, celle qui doit nous intéresser avant tout, il serait particulièrement difficile de la mieux déterminer que Verhaeren qui l'a fixée en ces termes justes et mesurés : « Il est parmi ceux « dont la tristesse, la douceur, le sentiment « subtil et le talent nourri de souvenirs de « tendresse et de silence, tressent une cou-« ronne de violettes pâles au front de la « Flandre : Maeterlinck, van Lerberghe, Gré-« goire Le Roy, Max Elskamp. Mais il paraît « plus juste de ne point l'isoler dans un grou-« pe, de ne point le détacher de la grande lit-« térature française. Les groupements par pays « ou par provinces rétrécissent les jugements « esthétiques. L'art n'est point d'une région ; « il est du monde. Il n'est point ceinturé de

« frontières. Il prend pour tremplin la per-
« sonnalité pour bondir vers l'universel. Peu
« importe de quelle patrie il vient. S'il s'élève
« à une certaine hauteur, il ne faut point s'in-
« quiéter de quel sol il a jailli. Or, dans
« l'universelle littérature française, Georges Ro-
« denbach se classe parmi les poètes du rêve,
« parmi les raffinés de la phrase, parmi les
« évocateurs, spécieux parfois, rares toujours,
« dans le voisinage de ces deux amis et maî-
« tres, qui l'aimèrent autant qu'il les aima :
« *Edmond de Goncourt* et *Stéphane Mallarmé.*

Nous disions tantôt que le souvenir de Geor-
ges Rodenbach est partout dans Bruges. C'est
une impression que nous avons ressenti à
maintes reprises, et c'est dans un moment uni-
que que nous en avons eu l'intuition.

Au risque d'encourir le reproche d'immo-
destie, qu'il nous soit permis en terminant ce
livre d'évoquer un souvenir personnel, un
souvenir de la fin de la Grande Guerre.

L'heure de l'offensive libératrice avait son-
né sur l'Yser et nous accourrions avec nos
camarades des armées alliées pour achever la
déroute des boches avec le désir tenace de
rentrer au foyer. Nous avions franchi la ri-
vière tragique, pénétré dans Ramscapelle, tra-
versé Ghistelles, nous approchions enfin de
Bruges. C'était le 25 octobre 1918. La veille, la
Ve division belge avait délivré la ville. Notre
marche en avant subit un temps d'arrêt. Nous
cantonnâmes dans le village de Saint-André.
Ce n'est que dans l'après-midi que nous ob-
tînmes la permission de nous rendre à Bru-
ges. Nous allions revoir Bruges, ce rêve ca-
ressé longtemps sans espoir ! Et le miracle
allait s'accomplir ! Revoir Bruges, fouler ses
pavés inégaux, errer à nouveau sous les om-
brages séculaires des ormes de ses remparts,
voir frissonner dans l'atmosphère grise leurs
feuillages que l'automne a doré d'un or pâle

unique. Evoquer l'âme de la vieille cité, l'âme de Georges Rodenbach, reprendre les songes d'il y a quatre ans — quatre siècles — quel rêve unique et longtemps fallacieux allions-nous vivre maintenant !

En arrivant à la porte Saint-André, quand nous eûmes aperçu les clochers chers à notre jeunesse pensive se détachant sur la brume comme de sublimes hampes d'espoir, nous sentîmes notre cœur se gonfler d'une joie triomphante. La porte franchie, c'est vraiment au pas de course que nous parcourûmes la chère cité, que nous accomplîmes ce que nous pourrions appeler, par euphémisme, « le tour du propriétaire ». Bruges était sauvée !

Quelle ivresse de revoir presque intacts les lieux où l'on a senti sourdre en soi les premières sensations d'art ! Ivresse de se convaincre aussi qu'on existe encore malgré les dangers de la guerre affrontés avec résignation !

Les cloches, le Beffroi, Notre-Dame, Saint-Sauveur, le Lac d'Amour, le Béguinage, les quais où l'on entend à l'approche du soir chanter la voix cristalline des mille clochettes des couvents et des hospices, la voix musicale et religieuse de Bruges, et les cygnes, les nobles cygnes du Dyver, le profil gracieux et compliqué du Franc reflété dans le miroir glauque du quai du Rosaire, nous retrouvâmes toutes ces merveilles, riches de leur ancien charme, renouvelé pour nous par la longue absence.

La ville était en liesse. Des civils de toutes conditions nous abordaient au passage pour nous témoigner la joie de serrer la main d'un soldat belge et cette joie exubérante était d'une si touchante noblesse ! Une foule dense circulait sur la Grand'Place comme un jour de kermesse. Le carillon sonnait à toutes volées et nous songeâmes au *Carillonneur*, à Joris

Boorluut. Le carillon chantait la délivrance et dans notre âme s'élevait aussi un chant qui allait « dans l'air à la rencontre du chant des « cloches », il nous sembla vraiment qu'en ce moment d'exaltation suprême « l'âme de la Flandre planait, comme le soleil entre le ciel et la mer ». Pour nous particulièrement, c'était l'incarnation de l'âme de Georges RODENBACH revenue avec nos armées victorieuses où son fils, le fier fils de sa race obstinée et fidèle avait combattu pour les deux patries fraternellement unies de son père immortel !

FIN

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES

1877. — **Le Foyer et les Champs**, poèsies. Paris et Bruxelles, Palmé et Lebrocquy.

1879 - **Les Tristesses**, poésies. Paris, Alph. Lemerre.

1880.— **La Belgique** (1830 1880). Bruxelles, Office de publicité.

1881. — **La Mer Elégante**, poésies. Préface de Jean Aicard. Paris A. Lemerre.

1884. — **L'Hiver Mondain**, poésies. Illustrations de Jan Van Beers. Bruxelles, Henri Kistemaeckers.

1884. — **La Petite Veuve**, saynète en un acte et en prose, en collaboration avec Max Waller. Un volume in-12, de 22 pages, tiré à 300 exemplaires. Bruxelles, J. Fink.

1885. — **Union Littéraire Belge**, concours 1884-1885. Rapports et œuvres couronnées. Bruxelles, P. Weissenbruch. (On trouve dans cet ouvrage la première version de LA JEUNESSE BLANCHE qui comprenait : *Prologue* — *L'Enfance* (Connivence — La Maison paternelle — Vers le Passé — Souvenirs d'Enfance : I. Le Jardin, II. La Prière, III. La Peur — Charme du Passé) *Au Collège* (Conseil — Premier Collège — Matins Roses — L'Horloge — Litanies — Les Dortoirs — Premier Mort — Premiers vers — Départ) - *Soirs de Province* (Les Orgues — Dans les Banlieues — Béguinage — La Veillée — La Pluie Brouillard — Les Cloches — Procession) — *Epilogue.*

1886. — **La Jeunesse Blanche**, poésies (*Choses de l'Enfance — Premier Amour — Soirs de Province — Les Jours Mauvais — Mélancolie de l'Art.*) Paris, A. Lemerre.

1887 — **Anthologie Contemporaine**, Georges Rodenbach (LES TRISTESSES : Le Coffret — L'HIVER MONDAIN : Femmes en Deuil — Jardins d'Hiver ; LA JEUNESSE BLANCHE : Béguinage Flamand — Dimanches — Vieux Quais — Veillée de Gloire). Bruxelles, A. de Nocée.

1888. — **Du Silence,** poèmes. Paris, A. Lemerre.

1889 — **L'Art en Exil,** roman. Paris, A. Quantin.

1891. — **Le Règne du Silence,** poème (La Vie des Chambres — Le Cœur de l'Eau — Paysages de Ville — Cloche du Dimanche — Au Fil de l'Ame — Du Silence — Epilogue). Paris Bibliothèque Charpentier, E. Fasquelle, édit.

1892. — **Bruges-la-Morte,** roman. Paris, librairie Marpon et Flammarion.

1893. — **Le Voyage dans les Yeux,** poésies. Paris, Ollendorff.

1894. — **Le Voile,** un acte en vers représenté pour la première fois au Théâtre-Français le 21 mai 1894. Paris, Ollendorff.

1894. — **Musée de Béguines,** natures-mortes et nouvelles. Paris, Charpentier.

1895. — **La Vocation,** nouvelle, illustrations de Henri Cassiers. Paris, Ollendorff.

1896. — **Les Vies encloses,** poèmes. (Aquarium mental — Le Soir dans les Vitres — Les Lignes de la Main — Les Malades aux Fenêtres — Le Voyage dans les Yeux — L'Ame Sous-Marine — Epilogue). Paris, Bibliothèque Charpentier.

1896. — **Les Vierges,** illustrations de J. Kippl-Ronaï. Paris, Chamerot et Renouard.

1896. — **Les Tombeaux,** illustrations de J. Pitcairm-Knowless. Paris, Chamerot et Renouard.

1897. — **Le Carillonneur,** roman. Paris, Bibliothèque Charpentier

1898. — **L'Arbre,** nouvelle. Paris, P. Ollendorff.

1898. — **Le Miroir du Ciel Natal,** poème (Les Lampes — Les Femmes en Mante — Les Réverbères — Les Jets d'Eau — Les Premières Communiantes — Les Cygnes — Les Cloches — Les Hosties — Epilogue). Paris, Bibliothèque Charpentier.

1899. — **L'Elite** (écrivains, orateurs sacrés, peintres et sculpteurs). Paris, Bibliothèque Charpentier, livre posthume.

900. — **Bruges-la-Morte,** nouvelle édition avec 43 compositions originales d'après nature, dessinées et gravées sur bois par Henri Paillard. Paris, L. Carteret et Cie.

901. **Le Rouet des Brumes,** contes posthumes. Paris, P. Ollendorff.

901 — **Le Mirage,** drame en 4 actes tiré de Bruges-la-Morte (posthume).

903. — **Anthologie des Ecrivains Belges : Georges Rodenbach,** Bruxelles, Dechenne et Cie.

910 **En Exil,** roman Paris, La Renaissance du livre (réédition populaire de l'*Art en Exil*, sous ce titre en abrégé).

910. **Bruges-la-Morte,** édition populaire à 0 fr. 95, illustrée par la photographie Paris, E. Flammarion.

913. — **La Jeunesse Blanche,** poésies Edition nouvelle suivie de plusieurs poèmes inédits. Paris, E. Fasquelle.

914. — **Le Rouet des Brumes,** nouvelle édition augmentée d'une nouvelle inédite : *La Vie d'un Portrait*. Paris, E. Flammarion.

914. — **Bruges-la-Morte,** édition de luxe. Paris, E. Flammarion.

924. — **Evocations.** Bruxelles, La Renaissance du Livre (avec une notice de Pierre Maes).

924. — **Œuvres de G. Rodenbach,** I (*La Jeunesse blanche — Vers d'Amour — Le Livre de Jésus — Le Règne du Silence*), Paris, *Mercure de France*. Préface de Camille Mauclair

925. — **Œuvres de G. Rodenbach,** II. (*Les Vies encloses — Le Miroir du ciel Natal — Plusieurs poèmes*), Paris, *Mercure de France*.

926 — **Le Carillonneur,** édition illustrée d'eaux fortes de Louis Titz. Paris, L. Carteret.

* * *

887. — **Anthologie des Prosateurs Belges,** publiée avec l'appui du Gouvernement par C. Lemonnier, E. Picard, *G. Rodenbach,* E. Verhaeren. (Les notices littéraires non signées de cet ouvrage sont de ces quatre écrivains. Bruxelles, Vve Monnom, grand in 8°.

COLLABORATIONS

1876

15 avril. — **Illustration Européenne** (Bruxelles), *Fidélité*, sonnet.

1877

6 Janvier. — **Illustration Européenne**, *Jean de Nivelles*, vers.

Juin. — **Echo de Courtrai**, *A Pie IX*, vers d'un abonné.

7 octobre. — **Illustration Européenne**, *Les Pierres de Mousny*, vers

28 octobre. — **La Cloche du Dimanche** (Bruxelles), *l'Aïeul*, vers, fragments du livre que vient de faire paraître M. Georges Rodenbach, *le Foyer et les Champs*.

11 novembre — **La Cloche du Dimanche**, *Les Humbles*, *Les Vieilles Filles*, *Au Coin du Feu*, vers tirés du *Foyer et les Champs*.

18 novembre. — **La Cloche du Dimanche**, *Une Tête de Mort*, vers.

1878

6 avril. — **Illustration Européenne**, *Muet !* vers.

Juin. — **Echo de Courtrai**, *Un Ami de Collège*, vers.

Juillet **Echo de Courtrai**, *Sur la Mort de la Reine Mercédès d'Espagne*, vers.

10 août. — **La Paix** (Bruxelles), *Les Récits et Elégies* de François Coppée

Août. — **Echo de Courtrai**, *Les Noces d'argent royales*, vers.

Echo de Courtrai, *Hommes et Arbres*, vers.

3 novembre. — **La Paix**, 1) *Lettre Parisienne*, datée de Paris, 24 novembre. Pourquoi il envoie des *Lettres Parisiennes*.

7 décembre. — **La Paix**, 2) *L. P.*, datée du 2 décembre : Coppée les Hydropathes.

14 décembre.— **La Paix**, 3) *Bibliographie*, un article consacré par G. R., à l'*Histoire de France*, de E. Demolins.

21 decembre.— **La Paix,** 4) *L. P.*, datée du 18 décembre : Le Play et commentaires de la loi française du 19 mai 1874 sur le travail des enfants dans les manufactures.

28 décembre. — **La Paix,** 5) *L. P*, datée du 21 décembre : Paris l'hiver ; Festival de Musique à l'Hippodrome avec Gounod, Massenet et Saint-Saëns, L. Gautier, Zola, etc.

1879

4 janvier. — **La Paix,** *Lettre Parisienne,* Le Palais de Justice de Paris, Berryer, Eug. Manuel.

18 janvier. — id. *L.-P.*, Du Divorce, Paul Albert.

25 janvier. — id. *L.-P.*, Molière, *L'Assommoir.*

1er février. — id. *L.-P.*, La tatue de Berryer.

1er février. — **La Revue Générale** : *Le Coffret,* vers.

8 février. — **La Paix,** *L.-P.*, L'Election de Grévy.

15 février. — id. *L.-P.*, La Nouvelle loi sur la Recherche de la Paternité.

1er mars. — **La Plume,** *La Naissance du Poète,* vers, avec dédicace à Victor Zay.

1er mars. — **La Paix,** *L.-P., La Pitié Suprême,* de Victor Hugo, Les Hydropathes.

8 mars. — id. *L.-P.*, Le Musée Molière au Théâtre.

15 mars. — id. *L.-P.*, La Tentative de l'Eglise Gallicane.

29 mars. — id. *L.-P , La Vie de Bohême* de Th. Barrière et *Nounou* d'Alfred Hennequin.

12 avril. — id. *L.-P., Ruy-Blas,* Renan, Le Père Didon.

17 avril. — **Illustration Européenne,** *Les Lions,* vers.

26 avril. — **La Paix,** *L.-P.*, Zola et le Naturalisme. J.-K. Huysmans-Hennique.

26 avril. — *Rodenbach remporte le 2e prix au Concours de poésie de la Revue générale.*

1er mai. — **La Plume,** *Le Coffret.*

17 mai. — **La Paix,** Coup d'œil sur la Poésie contemporaine.

24 mai. — id. Le Salon de Peinture.
31 mai. — id. Le Salon de Peinture (II).
1er juin. — **La Plume,** *L'Oubli*, vers.
7 juin. — **La Paix,** Le Salon de Peinture (III).
28 juin. — id. La Société nationale d'encouragement au bien (dernière *Lettre Parisienne*) publication des *Tristesses* par l'éditeur A. Lemerre.
1er juillet. — **La Plume,** Article anonyme consacré aux *Tristesses.*
19. juillet. — *L'Artiste*, étude de E. Verhaeren sur les *Tristesses.* — Du même : article dans le *Journal des Beaux-Arts* de Bruxelles, sur le même livre.
Juillet. — **Retour de Rodenbach en Belgique.**
1er août. — **La Plume,** *Les Feuilles au Vent* d'Eugène Le Mouël, article de G. R.
30 août : **Illustration Européenne,** reproduction de *L'Oubli.*
13 Septembre — **La Paix,** *A mon ami Jules Bailly* après la lecture de son poème *De Bruxelles à Tervueren.*
25 octobre. — **La Paix,** reproduction de *Roses d'Antan* et de *La Soif,* fragments des *Tristesses.*
Octobre. — **La Revue Générale,** *Le pour ou le contre*, scènes en vers faisant partie du recueil de vers présentés au concours de 1878 et non publiées dans les *Tristesses.*
15 novembre. — **La Paix,** *Les Heures de Soleil* de Jules Bailly, article de critique littéraire de G. R.
15 novembre — **La Plume,** *Les Inconsolés*, vers.
28 novembre. — **La Semaine** (Journal estudiantin de Louvain) *Epître en vers* dédiée par E. Verhaeren à son ami Rodenbach.

1880

15 janvier. — **La Plume,** *A une Musicienne*, sonnet.
21 février. — **La Semaine** (Louvain) : *G. Doutrepont*, Les Débuts littéraires d'Emile Verhaeren à Louvain : « Conférence à la société d'émulation littéraire de Louvain, p. 41-43 : le jeune écrivain lit, entre autres *La Naissance du Poète Maredson, Infamie éternelle, Tristesses de l'Amour, L'Infini,*

Le Coffret, et *Les Absentes* (cette pièce est reproduite par le journal). Rien n'est touchant comme le compte-rendu de la petite feuille estudiantine qui redit les acclamations chaleureuses, délirantes même, qui ont accueilli le poète. Elle le compare à Bernardin de Saint-Pierre, à Musset et à Coppée. Mais, ajoute-t-elle, plus que ces maîtres ès poésie, Georges Rodenbach a nourri ses vers de cette forte sève chrétienne, ce sang chrétien qui est nécessaire à toute grande et immortelle œuvre !!!)

mars — **La Plume,** *A propos d'un Bal travesti*, vers dédiés à Mlle B, datés de février 1880.

mars. — **La Flandre libérale,** compte-rendu de la conférence de Jean Aicard, *Poèmes dramatiques*, lecture par l'auteur.

vril. — **La Revue Générale,** *La Naissance du Poète, Stella d'Amore, Muet ! Affinité, Aux Jaloux* (pièces des *Tristesses* couronnées également au concours de poésie de **La Revue Générale.**

juin. — **La Flandre Libérale.** article sur *Jules Breton*, le peintre et le poète, à propos de la conférence que celui-ci devait donner le lendemain au Cercle Artistique de Gand sur *Liévin de Winne.* Citation : « Il n'y a pas de poésie en réalité... On croirait assister à une scène de nos pittoresques Kermesses Flamandes que nous nous proposons de chanter aussi quelque jour... »

illet. — **La Belgique** (1830-1880) Poème historique, Bruxelles. Office de publicité

r septembre. — **La Jeune France,** *Les Hommes de la jeune France* : François Coppée, étude datée de mai 1880.

r novembre. — **Le Journal des Gens de Lettres Belges,** *Un Duo,* reproduction d'un poème des *Tristesses.*

décembre. — **La Flandre Libérale,** article sur la préconisation de la recherche de la paternité

décembre. — **La Flandre Libérale,** *Florence*, étude politique, compte-rendu du livre de M. Léon Verhaegen (à cette époque gouverneur de la Flandre orientale).

19 décembre. — **La Flandre Libérale,** second article sur la recherche de la paternité.

1881

5 février. — **La Flandre Libérale,** compte-rendu de la conférence d'A. Theuriet, *Des Conditions de la Poésie rustique et familière* à notre époque. Extrait : « M. A. Theuriet, élevé dans l'Argonne, a fait pour son pays ce que Brizeux a fait pour la Bretagne et Aicard pour la Provence » .. C'est un procédé curieux à étudier chez notre poète : toutes ses comparaisons sont empruntées à la vie des champs et des bois : les femmes qu'ils aiment ont des yeux bleus comme des véroniques ou le myosotis de son pays. . Il a, du reste, une science très minutieuse des *sons*, des *couleurs*, des *parfums*...

12 mars. — **La Flandre Libérale,** compte-rendu de la conférence, au Cercle Artistique de Gand, de Jean Aicard : Lecture de fragments d'une traduction en vers d'Othello.

9 avril. — **La Flandre Libérale,** compte-rendu anonyme d'une conférence au Cercle artistique de Georges Rodenbach, avocat à la cour d'appel de Gand et homme de lettres : Lecture de *La Mer élégante*.

Mai. — **Le Journal des Gens de Lettres belges :** il annonce la publication de *La Mer élégante* et demande ce que sont devenues les *Kermesses Flamandes*.

1er juin. — **Le Journal des Gens de Lettres belges,** *Prologue* vers (de *La Mer élégante* à paraître).

15 juin. — **La Revue de Belgique,** *La Mer du Nord*, vers.

3 juillet. — **La Flandre Libérale,** article sur le Salon de peinture du Cercle Artistique et Littéraire de Gand.

15 juillet — **Le Journal des Gens de Lettres belges,** *Dans l'Eglise*, vers (extrait de *La Mer élégante* qui vient de paraître).

17 juillet. — **L'Illustration belge,** Juillet, *La Fenaison*, vers.

juillet. — **Journal du Dimanche**, article *d'un liseur* sur *La Mer Elégante*.
illet. — Article de Max Waller sur la *Mer Elégante* dans la **Jeune Revue Littéraire** (1880-1881).
juillet. — **Le Journal du Dimanche**, reproduction de *Concert du Soir*, vers extraits de *La Mer Elégante* ainsi que de la préface de Jean Aicard écrite pour ce livre. — (A cette date, Camille Lemonnier collabore depuis près de deux ans à ce journal. Il y publie des contes et des critiques d'art. Théo Hannon y signe la chronique théâtrale et y publie des *Rimes Parlementaires* sous la signature *Rouge, Jaune et Noir*. Caroline Popp est également une collaboratrice de ce journal ; supplément hebdomadaire du quotidien bruxellois l'**Europe**.
oût — **L'Illustration Belge**, reproduction de *Un Matin sur la Plage* (de *La Mer Elégante*)
septembre. — **L'Etoile Belge**, *La Tour d'Anvers*, à Henri Conscience, vers.
septembre — **La Flandre Libérale**, La Fête de Henri Conscience.
octobre. — **Le Journal des Gens de Lettres Belges**, *Triolets*, vers (extrait de *La Mer Elégante*).
octobre. — **La Flandre Libérale**, *Art et Littérature :* Pendant le Bal — Le Monde où l'on s'ennuie par M. E. Pailleron.
octobre. — **La Flandre Libérale**, *Art et Littérature, Théâtre :* Les Dragons de Villars — Robert le Diable — Les Huguenots. — *Critique Littéraire, Un Mâle* par C. Lemonnier.
novembre. — **Le Journal des Gens de Lettres Belges**, *Amour Triste*, vers.
novembre. — **La Flandre Libérale**, *Art et Littérature*, Le Salon de Bruxelles — Exposition de la Concorde — Musée de Gand — La Mascotte — Le Trouvère.
novembre. — **La Flandre Libérale**, *Art et Littérature, Théâtre : Léa*, comédie de M Jean Malus.
novembre. — **La Flandre Libérale**, *Art et Littérature, Sociétés littéraires et musicales :* Les Mélomanes.

28 novembre. — **La Flandre Libérale,** *Art et Littérature : Othello* de Jean Aicard – *Rimes de Joie* de Théo Hannon Chronique théâtrale.

1er décembre. — **La Jeune Belgique,** (1er numéro) *Sonnet.*

5 décembre. — **La Flandre Libérale,** l'Instruction des Femmes — Les Huguenots — Robert le Diable — *Les Charbonniers.*

12 décembre. — **La Flandre Libérale,** *Wiertz,* à propos d'une conférence de M. L. Delisse, homme de lettres à Namur

5 décembre. — **La Jeune Belgique,** *La Veilleuse,* sonnet.

19 décembre. — **La Flandre Libérale,** La Question Féminine — Chronique théâtrale — Les Mélomanes.

25 décembre. — **La Flandre Libérale,** Cercle Artistique Tableaux — Conférences de MM. Discailles et Burty.

1882

1er janvier. — **La Flandre Libérale,** Chronique théâtrale.

9 janvier. — **La Flandre Libérale,** *Art et Littérature* : La Littérature belge en 1881.

23 janvier. — **La Flandre Libérale,** *Art et Littérature* : Le Naturalisme

30 janvier. — **La Flandre Libérale,** *Art et Littérature* : Le Magnétisme animal.

7 février. — **La Flandre Libérale,** Chronique théâtrale : représentation de Mlle Agar dans *Britannicus* — *Le Jour et la Nuit* — Le Bal du Gouverneur.

13 février. — **La Flandre Libérale,** *Art et Littérature :* La Conférence de Jean Aicard.

14 février. — Conférence de Rodenbach au Cercle Artistique de Gand : *Le Pessimisme et ses Poètes.*

20 février: — **La Flandre Libérale,** Concert du *Willems Genootschap* et de la *Fraternité* — Chronique théâtrale : *Le Voyage de M. Perrichon* — *Divorçons.* — Livres nouveaux : *Récits gantois* par M. Pierre Geiregat.

27 février. — **La Flandre Libérale,** Conférence de Me Tasma — Exposition du Cercle Artistique — Exposition de la Concorde — Une Collection particulière à Bruges.

28 février. — **La Flandre Libérale,** Chronique théâtrale.

6 mars. — **La Flandre Libérale,** *Bibliographie* : Poésies de Vaughan. Sonnets d'Adolphe Muny — Soirée des Mélomanes.

13 mars. **La Flandre Libérale,** Chronique théâtrale : Représentation de Mme Galli Marié — Conférence de M. Astruc au Cercle Artistique.

20 mars. — **La Flandre Libérale,** Soirée du Cercle musical — Souvenirs littéraires.

27 mars. — **La Flandre Libérale,** A Travers la Foire.

mars — Conférence de G. R. au « Cercle des Anciens normalistes de Bruxelles » compte rendu dans **La Gazette** (de Bruxelles)

3 avril. — **La Flandre Libérale,** Exposition Néerlandaise à Bruxelles. Exposition de Photographie à Gand *La Peste de Tournai* par Gallait.

10 avril. — **La Flandre Libérale,** première de *Lilly*, opéra de MM. Simar et Brucke.

15 avril — **La Jeune Belgique,** *Renouveau*, vers.

17 avril. — **La Flandre Libérale,** *Art et Littérature*, Livres nouveaux : *La Belgique* par C. Lemonnier, *Manuscrit du XVe Siècle* publié par J. Nève ; *Les Matinales* par G. Stanislaus ; *Gudrun* par G. Rodenbach.

24 avril. — **La Flandre Libérale,** Impressions de Nature (Sur le Printemps).

1er mai — **La Flandre Libérale,** *Art et Littérature* : Soirée des Mélomanes, Musée communal, Publication sur Liége.

8 mai — **La Flandre Libérale,** *Art et Littérature*, Le Salon de Paris.

15 mai — **La Flandre Libérale,** *Art et Littérature*, Les Belges au Salon de Paris.

22 mai — **La Flandre Libérale,** *Art et Littérature*, Sarah Bernhardt.

29 mai. — **La Flandre Libérale**, *Art et Littérature*: Molière, Boccace.

21 juin. — **La Flandre Libérale**, *Art et Littérature* : *Torquemada*, par Victor Hugo.

26 juin. — **La Flandre Libérale**, *Art et Littérature* : Représentation de Mᵉ Galli-Marié. Panorama de Philippoteau.

2 juillet **La Plage**, La Chambre noire, Le Maître de Danse.

6 juillet. — **L'Europe**, La Vie élégante, chronique.

9 juillet. — **La Plage**, Coquetterie des Vagues, vers, sonnet.

13 juillet. — **L'Europe**, La Vie littéraire, chronique.

16 juillet. — **La Plage**, La paire de boucles d'oreilles.

20 juillet. — **L'Europe**, Le Bal populaire à Gand.

23 juillet. — **La Plage**, Histoire de toutes les Saisons, poëme en prose.

27 juillet — **L'Europe**, La Petite Veuve, conte.

5 août — **L'Europe**, Le Modèle des Modèles, conte.

6 août. — **La Plage**, Les Soirs tristes, petit poème en prose.

8 août. — **La Flandre Libérale**, Concours du Conservatoire.

13 août. — **La Plage**, La Petite Veuve, conte.

15, 16, 17, 19 août — **La Flandre Libérale**, Le Salon d'Anvers.

15, 17, 18 août — **La Plage**, Train de Plaisir.

19 août. — **La Plage**, Le Repos galant.

20 août — **La Plage**, La Chambre noire, Le Garçon de Café.

22 août. — **La Plage**, *Les Colifichets, L'Eventail.*

24 août. — **La Plage**, Conte philosophique.

27 août — **La Plage**, La Chanson des Cheveux d'or, petit poëme en prose.

2 septembre. — **La Flandre Libérale**, Le Salon d'Anvers.

3 septembre. — **La Plage**, Sonnet à un Petit Mouchoir

10 septembre. — **La Plage**, *La Villa Pompadour* (La Mer élégante). *Phosphorescence.*

septembre. — **La Plage,** *Croquis de la Digue*, sonnet (La Mer élégante), dernier numéro du journal pour 1882.

novembre. — **La Flandre Libérale,** Poésie de circonstance pour M. Achille Eeman (50e anniversaire de sa profession d'avocat).

décembre. — **La Jeune Belgique,** Un Cabaret flamand, poésie dédiée à Fr. Coppée.

décembre. — **La Revue Moderne** (Cette revue paraît jusqu'en septembre 1883). Symphonie en blanc (L'Hiver mondain).

décembre. — **Le Journal des Gens de Lettres Belges,** Madame Caroline Popp, 1er article.

1883

janvier. — **Le Journal des Gens de Lettres Belges,** Me Caroline Popp, 2e article.

janvier — **La Revue de Belgique,** *Les Papillons*, vers.

février. — **Le Correspondant Belge,** *Le Cerf volant*, vers.

février. — Conférence de G. R. à *Liège, Gand* et *Anvers* sur le *Jeune mouvement littéraire en Belgique*.

mars. — **Le Journal des Gens de Lettres Belges,** *Les Flamandes* de Verhaeren.

mars. — **La Jeune Belgique,** Sonnet à un petit mouchoir.

mai. — Conférence à Verviers sur l'*Hiver mondain*, lecture.

juin. — **La Jeune Belgique,** *Le Banquet Lemonnier*, discours.

juillet — **La Jeune Belgique,** Octave Pirmez (Évocations).

juillet. — **La Plage de Blankenberghe** ,journal, dominical 3e année, 14 numéros (paraissant le jeudi et le dimanche). I. *Les Poissons rouges*. II. *La Gouvernante*.

août. — **La Plage de Blankenberghe,** Les Béguinages Flamands.

9 août. — **La Plage de Blankenberghe,** *Colifichets* : *Eventails*, deux sonnets.

12 août — **La Plage de Blankenberghe,** *Colifichets* : III. *Bijoux*, IV. *Souliers mordorés* (L'*Hiver mondain*).

16 août. — **La Plage de Blankenberghe,** *Colifichets* : V. *Fleurs aimées*, VI *Paire de Gants* (*L'Hiver Mondain*).

19 août — **La Plage de Blankenberghe,** Lettre d'Ostende signée du pseudonyme G. Dargil.

26 août — **La Plage de Blankenberghe,** Histoire triste, conte. Lettre d'Ostende.

2 septembre. — **La Plage de Blankenberghe,** Le Violoneux, conte rapide.

1er octobre. — **La Jeune Belgique,** L'Idéal, vers

15 novembre. — **Le Journal des Gens de Lettres Belges,** Article sur Max Waller à propos de l'*Amour Fantasque* et de *Le Baiser*.

Décembre. — **La Jeune Belgique,** Idylle de Sophe vers (L'*Hiver mondain*).

1884

15 janvier. — Conférence sur l'*Hiver mondain* au Cercle Artistique de Bruxelles (voir l'Echo du Parlement, même date).

15 février. — **La Jeune Belgique,** Strophes blondes vers *(l'Hiver mondain)*.

17 février. Conférence au Cercle des XX à Bruxelles sur Les jeunes Belgique.

15 mars — **La Jeune Belgique,** Jardin d'Hiver vers, et *La Petite Veuve*, saynète en collaboration avec Max Waller et publiée sous la signature *Blond-Belgique*.

Avril. — Publication de l'*Hiver mondain*.

15 avril - 15 Mai .— **La Jeune Belgique,** Sonnets (Article de Max Waller sur l'*Hiver mondain*, dans le même numéro).

15 mai-15 juin — **La Jeune Belgique,** Reproduction de la lettre de Th. de Banville à G. R. à propos de l'*Hiver mondain*.

11 juillet. — **La Gazette** (Bruxelles), Sonnet pour Hannon.

15 juillet-15 août. — **La Jeune Belgique,** *Vers d'amour* : Dédicace, Espoir d'aimer, Ses Yeux, Envoi de vers, Refus tendre, Pour les Femmes, Printemps sentimental, Est-ce bien vous que j'aime, Nocturne, Adieu.

Novembre. — **La Société Nouvelle,** André van Hasselt, étude.

Novembre. — **Le Palais** : La Littérature juridique. (On annonce le même mois la publication prochaine de la *Jeunesse blanche*).

1885

5 janvier — **La Jeune Belgique,** *Les Jours mauvais* : *Les Solitaires* — *Rendez-vous tristes.*

1er-15 février. — **Le Journal des Gens de Lettres Belges,** Reproduction de l'*André van Hasselt*, de la *Société nouvelle.* — *Almanach des Etudiants libéraux de Gand* : Ennui de vivre, vers.

Mars. — La première version de la *Jeunesse Blanche* obtient le premier prix au concours de poésie de l'Union littéraire.

19 mars. — Conférence au Cercle Artistique de Bruxelles sur **Le Pessimisme et les Poètes** (voir *Art Moderne* 29 mars).

5 avril. — **La Jeune Belgique,** Soirs de Province — Seul — Béguinage flamand — Vieux Quais — La Pluie — Dimanche — Brouillard — Dans les Banlieues — Les Cloches (d'après Pirmèz) — Procession — L'Eau qui parle — Veillée de Gloire.

25 avril. — **La Chronique** (Bruxelles), Hyménée, sonnet pour Marguerite Popp.

3 mai. — Conférence au Cercle des Etudiants progressistes sur l'origine *des Hydropathes.*

5 juillet — **La Jeune Belgique,** La Maison paternelle, vers.

26 juillet. — **L'Art Moderne,** Plagiat.

Juillet. — Duel manqué avec Covéliers, v. **Jeune Belgique,** pages 472-474.

Août. — Procès de C. Lemonnier (pour la propriété du *Mâle*) contre Henri Kistemaeckers. Avocats pour le premier Mes Picard et Rodenbach, voir l'*Art Moderne*, 2 août.

1er septembre. — **La Jeune Belgique**, Espoir de Réveil, vers.

5 novembre. — **La Jeune Belgique**, *Sonnets* : La Mort de la Jeunesse — La Passion.

5 juillet. — **La Jeune Belgique**, Le Coup de Pied de Max Waller à P. Wauvermans. — 2e tome page 73, **La Société Nouvelle**, article sur *André Gill*.

5 juillet. — **La Société Nouvelle**, *La Justice pénale*, à propos d'une brochure de M. Prins.

20 décembre — **La Jeune Belgique**, Vers pour une Rousse.

20 décembre — **La Jeune Belgique**, *Le Procès contre P. Wauvermans*, p. 82-124.

1886

Janvier. — **Société Nouvelle**, 1er tome 1885-1886, compte rendu d'une conférence de G. R. sur *Happe-chair* de C. Lemonnier.

18 janvier. — Cercle artistique de Bruxelles, Conférence sur *La Poésie contemporaine*.

19 janvier. — Même conférence à Marchienne-Monceau.

Février. — **La Société Nouvelle**, p 458-460, *Zo'har* de C. Mendès.

Mars. — **Almanach de l'Université de Liège**, *Dégoût*, vers.

15 mars. — Parution de la *Jeunesse Blanche*.

5 avril. — **La Jeune Belgique**, *Happe-chair*, pages 203 206.

25 avril. — **Le Progrès** (Bruxelles), *La Semaine à Bruxelles* : Le Soleil — Le Cortège du Bœuf gras — Vendredi Saint (signé Rémo pseudonyme adopté par Rodenbach dans ce journal).

2 mai. — **Le Progrès**, *La Semaine à Bruxelles* : Courses et Foires — Manifestations socialistes — Coquelin — Fèvre — Thérésa.

5 mai. — **La Jeune Belgique,** Article de A Giraud sur *La Jeunesse Blanche.*

5 mai. — **La Jeune Belgique,** page 266, Affaire Coquelin.

9 mai. — **Le Progrès,** Fin de Carnaval — Nouvelle direction de la Monnaie — Parc et Wauxhall — L'Art à la Chambre (dans ce numéro un article sur *La Jeunesse Blanche*) (*Bock* : Gilkin)

16 mai. — *La Semaine à Bruxelles — La Chevalomanie*

23 mai. — *La Semaine à Bruxelles,* Manifestation ouvrière du Borinage.

30 mai. — *La Semaine à Bruxelles,* Les Manifestations interdites — Les Groupes du Palais des Beaux-Arts — Les prochaines Assises.

1er au 25 juin. — **L'Indépendance Belge,** publication en feuilleton de la *Vie Morte,* roman. 16 feuilletons (première version de l'*Art en Exil*).

6 juin. — **Le Progrès,** *La Semaine à Bruxelles,* A la Cour d'Assises.

10 juin. — **La Jeune Belgique,** pp. 295-298. Procès Coquelin contre Max Waller

13 juin. — **Le Progrès,** *La Semaine à Bruxelles,* L'Ennui — Bruxelles Attractions — La Justice ennuyeuse.

20 juin — **Le Progrès,** *Chronique bruxelloise,* La Garde civique et les Manifestations.

27 juin — **Le Progrès,** *Chronique bruxelloise* (Dans ce numéro on publie l'*Aventure de Tsé-I-la* de Villiers de l'Isle Adam qui fait partie de l'*Amour suprême* qui doit paraître peu après.

5 juillet. — **La Jeune Belgique,** *Trois nouveaux poètes* : Ch. Van Lergerghe, Grégoire Le Roy et Maurice Maeterlinck (Évocations).

11 juillet. — **Le Progrès,** *La Statue Lamartine* signé G Rodenbach. — Même numéro, *Un Dernier Mot* (de Rémo).

18 juillet. — **Le Progrès,** *Chronique bruxelloise* : Bruxelles s'en va (Vacances).

25 juillet. — **Le Progrès,** *Chronique bruxelloise* . La vie en plein air — Inauguration du Kursaal de Blankenberghe (Rémo).
1er août. — **Le Progrès,** *Chronique bruxelloise* : Distribution des Prix, G. R.
8 août. — **Le Progrès,** *Etudes littéraires, Les Moines,* poésies, par E. Verhaeren.
22 août — **Le Progrès,** *Chronique bruxelloise* : *La Manifestation ouvrière de Bruxelles,* G. Rodenbach
19 septembre. — **Le Progrès,** *Chronique Bruxelloise.*
20 septembre. — **XIXe Siècle,** Article de Marcel Fouquier sur *la Jeunesse blanche* (v. **La Jeune Belgique,** pp. 436-37, 5 octobre 1886).
3 octobre. — **Le Progrès,** *Etudes littéraires, l'Amour suprême* de Villiers, de l'Isle-Adam.
17 octobre. — **Le Progrès,** *Chronique bruxelloise* : Le Barreau (dans ce N° on reproduit le sommaire de l'*Art moderne* de cette semaine, comportant un article consacré à Rodenbach).
Octobre. — **La Société Nouvelle,** Chronique littéraire.
14 novembre. — **Le Progrès,** Les Avocats littérateurs.
28 novembre. — **Le Progrès,** Compte rendu d'une conférence d'Arsène Houssaye (Rémo).
5 décembre. — **Le Progrès,** *Etudes littéraires : Posthuma,* de Gustave Coppieters.
12 décembre. — **Le Progrès,** *Chronique bruxelloise* : La Saint-Nicolas, même N° *Etudes littéraires* : Paul Verlaine.

1887

2 janvier. — **Le Progrès,** *Chronique bruxelloise* : La Nouvelle Année
15 janvier. — **Le Progrès,** La Clémence (signée *R.*).
27 janvier. — **Le Progrès,** *Chronique judiciaire* : Le Coup Philippart — La Grâce de Vandersmisen.
30 janvier. — **Le Progrès,** Indépendant de tout (R.).
6 février. — **Le Progrès,** L'Annexion (R.).

évrier. — **Le Progrès,** Têtes de Vingtistes (G. R.).
février — **Le Progrès,** *Les Indépendants à la hambre* M. Slingeneyer, la Littérature à la hambre (G. R.).
février. — **Le Progrès,** Les Livres : *A la Mémoire du capitaine Maréchalle,* compte rendu.
rier. — **La Société Nouvelle** : Notes sur le Pessiisme.
Février. — **La Flandre Libérale** publie un long rticle anonyme critiquant M. Slingeneyer et l'arti-e de Rodenbach : « Les commentaires ignomiieux dont le discours du député indépendant est bjet de la part du **Progrès** vengeront suffisament le bon sens et la dignité de la profession écrivain que compromettraient de tels appels, M. Slingeneyer relevait d'une petite chapelle, ais d'un véritable parti littéraire ».
février. — **Le Progrès,** Compte rendu d'une médie en un acte de MM. E. Cattier et J. van runen : *Par Téléphone.*
mars — **Le Progrès,** Le Tirage au sort (à . Woeste) (R.).
mars — **Le Progrès,** Le Népotisme (R.).
nars. — **Le Progrès,** La Grâce, Oui ! L'Amnistie, on ! (R.).
nars. — **Le Progrès,** Le Congrès progressiste .).
ril. — **Cercle artistique de Bruxelles** : Conférence sur la littérature biblique, lecture de fragments *Livre de Jésus.*
vril. — **Le Progrès,** La Haute Pègre.
vril. — **Le Progrès,** Paix aux Morts.
ai. — **La Jeune Belgique,** *Les Fumées,* vers ivre de Jésus).
ai. — **Le Progrès,** Un cinquantenaire littéraire .) (Caroline Popp, la cinquantième année de sa rection du *Journal de Bruges*).
ai. — **Le Progrès,** Art Belge, Politique Belge.
ai. — **Le Progrès,** Une Maison d'art flamand.
ai. — **Le Progrès,** Le Péril social.

5 juin. — **Le Progrès,** La nouvelle installation d Musée de peinture.
19 juin. — **Le Progrès,** Le Respect des Croyances
26 juin. — **Le Progrès,** *Glanages* : un écho sur le œuvres posthumes de Baudelaire.
Juin. — **La Revue Indépendante,** (Paris), *Vers.*
14 juillet — **Le Progrès,** feuilleton : *Reportag posthume*, Charles Baudelaire (dernier numér paru de ce journal).
Juillet-août — **La Société Nouvelle,** Critique litté raire, poésie.
Octobre. — **La Revue Générale,** Le Salon d Peinture
Décembre. — **La Revue Générale,** M. Louis Gallai
13 décembre. — Conférence au Cercle artistique d Gand sur *Charles Baudelaire.*

1888

24 janvier. — Conférence au Gouvernement provin cial à Gand sur le *Pessimisme et les Poète* (polémique doctrinale avec *Le Bien public*).
31 janvier. — **La Wallonie,** Paysages souffrants vers.
31 janvier. — **La Société Nouvelle,** Chronique de livres.
6 février. — **Journal de Bruxelles** (premièr *Lettre parisienne*). Exorde — Exposition du Louvr Terminus Hôtel — Le Bal de l'Hôtel de Ville — Journal à un sou — M. Renan au Théâtre — L Cercle des XXXIII — *La Dame de Montsoreau* — Mort de Labiche.
13 février. — **Journal de Bruxelles,** Les Rôdeurs L'Association du Volapück — Un Mariage princier Exposition de la rue Volney — Une Vente d'Auto graphes — Nouveau Théâtre : *La Puissance de Ténèbres,* du comte L. Tolstoï.
20 février. — **Journal de Bruxelles,** Carnaval, L ProcèsWilson — La Galerie des Portraits au Louvr La Tour Eiffel — Exposition des Mirlitons — *Le premières Armes de Louis XV.*

28 février. — **Journal de Bruxelles,** Les Sermons du Carême — Les Réceptions officielles — Exposition culinaire — Un Artiste original — M Willette — Premiers échos du Procès Wilson.

5 mars. — **Journal de Bruxelles,** La Condamnation de Wilson — L'Affaire Libri — Guerre aux affiches Ambulances urbaines — Exposition de l'Union des Femmes artistes — Les Théâtres : *Les Surprises du Divorce,* reprise du *Beau Léandre,* de Banville, *La Marchande de Sourires,* de J. Gauthier.

12 mars. — **Journal de Bruxelles,** La Mi-Carême et la Mort de l'Empereur à Paris — Le Général " For ever " (Boulanger) — Les Marchands de Vin — A la Conférence du jeune Barreau — Exposition des Aquarellistes. *Le Théâtre dans les Salons* (Mmes Adam, Aubernon, marquise de Lillers, Lippman).

15 mars. — **La Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg,** *Du Silence,* vers.

21 mars. — **Le Journal de Bruxelles,** Les Ecoles Diocésaines, Banquet celtique — Statuomanie, La fin des gros sous, Une Vente à sensation (mobilier de Marie Regnault), La Musique à Paris : (d'Indy, les frères Hillemacher, Holmès, Tchaikowski), Le prochain Salon.

27 mars. — **Journal de Bruxelles,** L'Anniversaire de la Commune — Un nouveau Club — (l'Anneau), Banquette vide (procès) — La Succession Labiche — Exposition des Indépendants — Le Théâtre libre, *La Pelote* de Descaves et Bonnetain, *Pierrot assassin de sa femme :* Pâques prochaines.

3 avril. — **Journal de Bruxelles,** Prologue de Fleurs — L'*Aveu* de Sarah Bernhardt (un acte à l'Odéon) — Les Femmes auteurs — La Mort de Nisard — Une Séance à la Chambre — La Semaine sainte.

avril. — **Journal de Bruxelles,** La Foire aux pains d'épices — L'Hospitalité de nuit — Les Bureaux de placement — Exposition Vereschagine — Mort du peintre Hamman — Les Théâtres — *La Grande Marnière* de G. Ohnet.

16 avril. — **Le Journal de Bruxelles,** Le Congrès scientifique international — Mort de Claude Vignon — Le Restaurateur des Lettres (Brébant) — Exposition des Pastellistes français

23 avril. — **Journal de Bruxelles,** *Boulangisme tremens* — Nouvelle Diversion de M. Loyson — Une Statue à La Fontaine — Exposition du peintre Van Beers.

27 avril — **Journal de Bruxelles,** Article de Francis Nautet consacré à *Du Silence* de Rodenbach.

30 avril. — **Journal de Bruxelles,** Exposition des Caricaturistes français. Représentation de *Germinal* et de *La Marchande de Sourires* — Théâtre libre, Petite Nouvelle.

15 Mai. — **La Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg,** *L'Amour en Exil*, nouvelle, pp. 1 à 38.

2 mai — **Journal de Bruxelles,** Le Salon de Paris.

7 mai. — **Journal de Bruxelles,** La Charité à Paris. Exposition du Louis XIV et de Louis XV — L'ancienne Bastille du Champ de Mars — Concours de la Cantate de l'Exposition — Les Manuscrits de Victor Hugo — Les Belges au Salon.

14 mai. — **Journal de Bruxelles,** Les Théâtres : Comédie française — Incidents Coquelin — *Le Roi d'Ys* — La littérature du Général — Mort de M. Castagnary.

21-22 mai. — **Journal de Bruxelles,** Les Fêtes mondaines du Printemps — La nouvelle Bastille du Champ de Mars — Résurrection de Pierrot : première du *Baiser* — *Le Flibustier*.

28 mai. — **Journal de Bruxelles,** Les faux Billets de banque — Exposition horticole et Exposition canine — Mort de Monselet — Théâtres : *Le Coq rouge* (Louise Michel) — *Tâti, le Perruquî*.

5 juin. — Le Mois de Mai — La Journée du Derby — Duelomanie — Les Médailles du Salon — Exposition des Indépendants — Un Chasseur de Lions (Jules Gérard) — Un nouveau Livre de Victor Hugo : *Toute la Lyre*.

13 juin. — **Journal de Bruxelles,** Les Fêtes des Fleurs — Ouverture des Salles Dieulafoy au Louvre

Les Résidences d'Eté — Persécutions contre les Chiens — Représentation du Cirque Molier.

16 juin. **Supplément Littéraire du Figaro,** *Agonies de Villes* : I. *Bruges* (Evocations).

19 juin — **Journal de Bruxelles,** Le Grand Prix de Paris — Le Panorama de Jérusalem — Exposition de *Claude Monet* — Théâtre : Un nouveau Théâtre lyrique — Clôture du Théâtre libre.

27 juin — **Journal de Bruxelles,** La Reine de Roumanie lauréate — L'Académie et le duc d'Aumale — L'Association Bretonne, Angevine — Statuomanie — La Question des Grands Magasins.

2 juillet. — **Journal de Bruxelles,** Psychologie autour d'un Duel — La Foire de Neuilly — L'Association Bretonne, Angevine et sa Kermesse — Le Théâtre d'Art de la Saison prochaine *Mahomet — Pour la Couronne — Les Erynnies.*

9 juillet. — **Journal de Bruxelles,** Une Conférence de Mgr Lavigerie — Un Déjeuner aérien — Le Château de Chenonceaux — Un Roman à sensation : *L'Immortel,* d'A. Daudet.

16 et 17 juillet. — **Journal de Bruxelles,** La Fête Nationale — Le Banquet du Champ de Mars — Brelan de Statues — Les Décorations aux artistes.

23 juillet — **Journal de Bruxelles,** L'exposition de 1889 et le peintre Alfred Stevens — La maladie de Melle Agar — Au Jardin d'acclmentation — Le nouvel Hôtel des Postes — Mort d'Emile Hennequin.

30 juillet. — **Journal de Bruxelles,** Le duc de Broglie et la Statue de Lacordaire — L'Exposition d'Hygiène et de Sauvetage — Les Prix de Rome et Concours du Conservataire — Musiciens ambulants — La légation belge à Paris.

6 août. — **Journal de Bruxelles,** La Grande querelle académique — Exposition des costumes de Théâtre — Une Préface nouvelle de M. Renan *(Le Prêtre de Némi, l'Abbesse de Jouarre)* — La Mort de M. Maxime Gaucher — Honneurs rendus à Sainte-Beuve — Vie Parisienne à la Mer.

13 août. — **Journal de Bruxelles,** L'Œuvre des Flamands à Paris — Le Nouveau genre de la Chanson — *Théâtre* : *Sommeil de Danton* par Clovis Hugues.

20 août. — **Journal de Bruxelles,** Les Villégiatures d'été — Félibres et Cigaliers — Un Discours de Mistral. — A propos de la mort de Charles Cros.

27 août. — **Journal de Bruxelles,** Paris en Vacances — Les Côtes de la Manche : Saint-Servan — Paramé — Dinard — Le Mont Saint-Michel — Cancale et ses Menhirs.

1er septembre. — **Supplément Littéraire du Figaro,** *Agonies de Ville* II — *Ile de Walcheren* (Evocations).

3 septembre. — **Journal de Bruxelles,** Paris en Vacances — Les Côtes de l'Océan — Lorient et la Statue de Brizeux — Port-Louis — La Pêche de la Sardine — Manœuvres militaires — Quimper et Quimperlé — La Foi des Bretons.

3 septembre. — **La Revue Générale,** *Parabole,* vers (*Livre de Jésus*).

3 septembre. — **Supplément Littéraire du Figaro,** *Au Pays de Brizeux* (L'Elite).

25 septembre. — **Journal de Bruxelles,** Le Pain en Grève — La Suggestion au Théâtre — Le Nouveau plafond de l'Odéon — *Première* : *Crime et Châtiment* (pièce de H. Le Roux et P. Ginisty) — *Les Femmes Nerveuses* de Blum et Toché — Ouverture de la Chasse — Aventure de Méry.

29 septembre. — **Supplément Littéraire du Figaro,** *Agonies de Villes* III — *Saint Malo* (*Evocations*).

2 octobre. — **Journal de Bruxelles,** Le futur Pape (Mgr Lavigerie) — Exposition des Grands Magasins — Censure et Tourniquets — Nouvelles théâtrales — Mort du Peintre Boulenger.

9 octobre. — **Journal de Bruxelles,** Robes du Prochain Hiver — La chute des feuilles et les Almanachs — Les manuscrits inédits de V. Hugo — Le Père la Réclame — Un Nouveau Règlement de Police — Le Congrès Berthelier.

15 octobre. — **Journal de Bruxelles,** Les Etrangers en France — La Statue de Shakespeare — Inauguration d'un Lycée de Jeunes filles — Le Nouveau langage des Fleurs.

24 octobre — **Journal de Bruxelles,** Une Taverne originale — Maxime Lisbonne — *La Fin d'un Monde* Drumont) — Mort du peintre Feyen Perrin - Exposition du « Blanc et Noir » — Réouverture du Théâtre libre.

30 octobre — **Journal de Bruxelles,** Mariages exotiques : La Mode russe ; La Culture anglaise du biceps - La Séance publique annuelle de l'Institut — Les Envois des Prix de Rome — La Patti à l'Opéra de Paris — Le Lyrisme d'un Critique (Sarcey).

5 novembre. — **Journal de Bruxelles,** La Semaine des Morts — Les Marchands d'Objets funéraires — Visite aux Grands hommes — La Mort de l'abbé Crozes — Première à la Comédie Française : *Pépa.*

12 novembre. — **Journal de Bruxelles,** Un Accusé en représentation (Prado) — Les Tendances du Théâtre libre — *Caligula* à l'Odéon (Dumas père, reprise) — Mort du Comédien Bouffé — Un procés littéraire intenté à C. Lemonnier par la justice française pour une nouvelle publiée dans le *Gil Blas* (L'Enfant du Crapaud).

20 novembre. — **Journal de Bruxelles,** Voix et Paroles — Inauguration du Nouvel Institut Pasteur — Le Prix de Vertu à l'Académie — La Mort d'Ignotus.

26 novembre. — **Journal de Bruxelles,** Les Belges à Paris — Elections à l'Académie française (de Vogüé, Meilhac) — La Semaine Mortuaire : M. Demoy — Choudens — Nicolardot — Gondinet.

3 décembre. — **Journal de Bruxelles,** Représentation de gala — Modes et Coiffures nouvelles — La Patti dans *Roméo* — Le Poète Boursault et *Le Mercure galant* — Entrée *du Passant* à la Comédie française.

10 décembre. — **Journal de Bruxelles,** Vitrines et Jouets — Acteurs et Auteurs de la Comédie française — Exposition au Théâtre d'application par Bodinier, secrétaire de la Comédie française — L'Election du peintre Moreau à l'Institut — *Jalousie* de M. Aug Vacquerie — Un Théâtre de Marionnettes.

17 décembre. — **Journal de Bruxelles,** La Mort d'une Grande dame : La Duchesse de Galleria — Les Coulisses de la Comédie française - *Les Doctoresses*, ouvrage du comte d'Haussonville — L Eloge de Caro à l'Académie — Le Théâtre libre.

24 décembre. — **Journal de Bruxelles,** La Fête de Noël Réveillon d'Etudiants — Le Cercle catholique du Luxembourg — Une Conférence de l'abbé Vanel — *Une première à sensation* : *Germinie Lacerteux.*

1889

1er janvier. — **Journal de Bruxelles,** La Noël — Jouets aux Enfants — Un Conte de Fées — L'Exposition des 33

7 janvier. — **Journal de Bruxelles,** La Nouvelle Année — Les Camelots et les Boutiques d'Etrennes — Les Nouveaux Décorés (Raffaëlli, Coppée, Lalo, Bergerat) — Les Expositions d'Art en 1889 — Panorama réclame.

12 janvier. — **Suppément Littéraire du Figaro,** *Agonies de Ville* IV : *Gand* (*Evocations*).

14 janvier. — **Journal de Bruxelles,** L'Anniversaire de Molière — Un Musée Moliériste au Théâtre français — Le Théâtre de Dumas père — Les Morts de la Semaine — *La Revue* de Gyp.

16 janvier. — *Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles* : *Quelques Femmes de Lettres*, conférence.

21 janvier — **Journal de Bruxelles,** Un Curieux procès de Journalisme — Pseudonymes Littéraires — La Troupe du Chat-Noir — Au Théâtre libre : *La Reine Fiamette* de Mendès.

25 janvier. — Physionomie de Paris électoral — Batailles d'affiches — Psychologie de la Foule — Les Grands Bals — Un Nouvel Académicien — J. de La Gravière — Mort de Cabanel.

4 février. — **Journal de Bruxelles,** Les Belges à Paris — (J. Leclercq, le Voyageur) A la Comédie française — Exposition des Peintres-Graveurs — Théâtre libre : *Résignée* de H. Céard.

12 février. — **Journal de Bruxelles,** L'Inauguration de la Statue de J.-J. Rousseau — Transformation d'un Critique — A la salle du boulevard des Capucines, Conférence du poète Julien Leclercq : *Les Tendances de la Poésie moderne* — Exposition des Aquarellistes — Concours culinaire.

18 février. — **Journal de Bruxelles,** La Société anti-esclavagiste de France — Requiem de la Mort rouge — La nouvelle comédie de V. Sardou : *Marquise* — Un livre anonyme : *Marie Fougère* — L'Homme masqué : Quesnay de Beaurepaire.

26 février. — **Journal de Bruxelles,** A l'Académie française : Les œuvres de M. Claretie ; Le discours de M. Renan — Concerts du dimanche — L'Exposition du cercle Volney et les Femmes peintres — — Concours de beauté.

4 mars. — **Journal de Bruxelles,** La Vie mondaine — Psychologie parisienne — Un Roi exotique — Reprise des pièces de Barrière — Exposition de William Scott.

26 mars. — **Journal de Bruxelles,** Semaine mortuaire — Un Traitement nouveau — Deux premières : *La Patrie en danger* de Goncourt et la reprise des *Erinyes* — Triste proverbe — Rodenbach a été éloigné de Paris par un deuil cruel : sa mère morte le 6 mars (Son ami Max Waller mourut le même jour).

1er avril. — **Journal de Bruxelles,** L'état des travaux de l'Exposition — La statue de Charlemagne — La Jeunesse des Ecoles — Henner à l'Institut — — Débuts de Mlle Litvinne.

8 avril. — **Journal de Bruxelles,** Les Prédicateurs de Carême — Monsabré — Une séance à l'Académie — Toilettes nouvelles — Les Œuvres de Henri Meilhac, Labiche et Jules Simon — Une représentation au Théâtre des Marionnettes.

14 avril. — **Le Gaulois,** *M^e Alph. Daudet* (à propos de son livre *Enfants de Mer*).

15 avril. — **Journal de Bruxelles,** Printemps revenu — La Bourse des timbres-poste — La mort de M. Chevreul — Arban et de Nozon — *Révoltée,* à l'Odéon.

22 et 23 avril. — **Journal de Bruxelles,** Physionomie de Paris — Prèparatifs pour l'Exposition — L'Emission des Bons — Retour de Sarah Bernhardt — Adaptation et reprise (*Mensonges,* de Bourget et *Maître Guérin,* d'E. Augier) Mort de Louis Ulbach — Les Œufs de Pâques.

29 avril — **Journal de Bruxelles,** Les Obsèques de Barbey d'Aurevilly — L'Homme et l'Ecrivain — Le Bal des Habits clairs — Exposition des Pastellistes.

6 mai. — **Journal de Bruxelles,** Le Jour du vernissage — Toilettes printanières — La Sculpture au Salon de Paris — Une Représentation au Théâtre libre (Cladel, Zola et Ancey).

15 mai. — **Journal de Bruxelles,** L'Ouverture de l'Exposition — A vol d'oiseau — La Tour Eiffel — Illumination — Revue des Spectacles — Anecdote sur Barrière.

20 mai. — **Journal de Bruxelles,** Merveilles de la réclame américaine — Buffalo Bill à Paris — Une œuvre nouvelle de Massenet : *Esclarmonde* — Exposition des *Incohérents* — Esprit français.

26 mai. — **Journal de Bruxelles,** Article de Francis Nautet sur l'*Art en Exil.*

27 mai. — **Journal de Bruxelles,** Nouvelles mondaines — Eclairage électrique — Le commerce parisien mécontent — Première à la Comédie Française.

30 mai. — **Journal de Bruxelles,** Le Salon de Paris.

3 juin. — **Journal de Bruxelles,** Petits mécontentements — Les Cochers — Les faux Tickets de l'Exposition — Le Panorama du siècle — Exposition canine — Mort de Jules Tellier.

11 juin. — **Journal de Bruxelles,** Cosmopolitisme — La Fête des Fleurs — Le Derby de Chantilly — Tout à la russe — Soirée d'Adieu au Théâtre libre — Réception à l'Académie Française du vicomte de Vogüé.

19 juin — **Journal de Bruxelles,** Visites princières — Les Cochers récalcitrants — Voitures automatiques — Les Merveilles de la Science — A la Société de biologie — Les Représentations du Colonel Cody — Le buffalobilisme.

27 juin. — **Le Gaulois,** Un roman de François Coppée : *Henriette.*

28 juin. — **Journal de Bruxelles,** La Journée du Grand Prix — Affaire Jacques Meyer — Congrès littéraire international — Exposition Rodin et *Claude Monet.*

1er juillet. — **Journal de Bruxelles,** L'Eglise votive de Montmartre — Souvenir de Sainte-Pélagie — Une première à l'Opéra — Représentations exotiques — *Claude Monet.*

8 juillet. — **Journal de Bruxelles,** L'américanisme à Paris — Vente de Tableaux — Le Congrès des droits des femmes — Les Combats de Taureaux — Le Musicien Mermet — Littérature parlementaire.

18 juillet — **Journal de Bruxelles,** La Caravane hongroise — Le Bal des Exposants — Une Fête chez le peintre Munkaczy — Les Médailles de la Section des Beaux-Arts — Les vieux Opéras — Une féerie nouvelle : *Le Roi Soleil.*

22 juillet. — **Journal de Bruxelles,** La Fête du 14 Juillet — La Revue à Longchamp — Les Chevaux de Reischoffen — La Vérité sur l'*Angélus* de Millet — Exposition de Marcelin Desboutins — Débuts de Paul Mounet — L'Imbroglio de la Cantate.

29 juillet. — **Journal de Bruxelles,** Visites royales — Georges Ier de Grèce — L'Hôtel du Shah de Perse — Compartiment persan à l'Exposition — Concours de fin d'année — Prix de Rome — Au Conservatoire — Variété Moderne.

5 août. — **Journal de Bruxelles,** La reception du Shah de Perse — Fêtes du Palais de l'Elysée — Princes exotiques — Ouvrage posthume de Victor Hugo — Réclame d'assassin — Un auteur susceptible.

12 août. — **Journal de Bruxelles,** Fêtes universitaires — La nouvelle Sorbonne — Fresque de Puvis de Chavannes — La mort de Félix Pyat — Antithèse romantique — Les Œuvres littéraires — Artistes belges décorés — Rops et Wilder.

20 août. — **Le Figaro,** *Villiers de l'Isle-Adam.*

16 septembre. — **Journal de Bruxelles,** Paris électoral — Souvenirs sur Villiers de l'Isle-Adam — La Tour en Diamants — Exposition des Indépendants — *L'Ode triomphale,* de Melle Holmès.

23 septembre — **Journal de Bruxelles,** Un grand Meeting de Femmes — Les reprises théâtrales

23 septembre — **Journal de Bruxelles,** Candidats artistes — M. Henri Fouquier — Les Décadents à la Chambre — Les Anti-esclavagistes — Crédulités parisienne — L'Absinthe réhabilitée.

7 octobre. — **Journal de Bruxelles,** Pastiche international — Tout à l'Espagne — Combats de Taureaux — Exotiques transis — M. Osiris — La Statue de Musset — Retour de Coquelin — La Société d'autopsie — Le Dernier des Fumistes.

10 octobre. — **Le Gaulois,** *Les Sosies.*

14 octobre. — **Journal de Bruxelles,** La Kermesse flamande à Paris — La mort de Jules Dupré — L'Ecole française du Paysage — Reprises théâtrales.

28 octobre. — **Journal de Bruxelles,** Semaine mortuaire — Souvenirs intimes sur Olivier Métra, sur le docteur Ricord, sur Emile Augier — Réouverture du Théâtre libre : *Le Père Lebonnard* — Un prologue à sensation.

5 novembre. — **Journal de Bruxelles,** Une première à sensation — Alph. Daudet intime — Les Struggle for lifeurs — *La Lutte pour la Vie* — Le Jour des Morts — Mort d'enfants.

novembre. — **Journal de Bruxelles,** Fermeture de l'Exposition — La dernière journée — Les démolitions — Un Concours littéraire — Concours de beauté — La Succession d'Emile Augier.

novembre. — **Le Gaulois,** *Le Théâtre de Marionnettes.*

novembre. — **Journal de Bruxelles,** Montmartre — Forains et Antiforains — Les Prix de Vertu — Le Ruban des Comédiens — *La Bucheronne* à la Comédie Française — Thèâtre de Marionnettes.

novembre. — **Journal de Bruxelles,** Les Camelots mècontents — La Gaieté des rues — Deux statues : A. de Neuville et Balzac — Au Vaudeville : Le Livre d'un comédien : F. Febvre.

décembre — **Journal de Bruxelles,** Inauguration d'un nouveau musée au Théâtre libre — Souvenirs posthumes sur Barbey d'Aurevilly.

décembre. — **Journal de Bruxelles,** La Saison d'hiver — Un hardi explorateur — La Salle des Capucines — Les Députés littérateurs — M. Barrès — Lutte académique — Mort de Champfleury.

décembre. — **Journal de Bruxelles,** L'Epidémie de l'influenza — Un Interview de la maladie.

décembre. — **Journal de Bruxelles,** Jouets et cadeaux d'étrennes — Un grand Mariage — Portrait de la duchesse d'Uzès — Epidémie de la décoration.

décembre — **Journal de Bruxelles,** Fonctionnement de la Censure — La pièce interdite de Coppée — Romans militaires — *Sous-offs*, par M. Descaves — *Shylock* à l'Odéon — Les traducteurs de Shakespeare en France.

décembre. — **Journal de Bruxelles,** La Fête de Noël — Toujours l'influenza — Morts multiples — Chansons et Chansonniers modernes — Querelles d'artistes — Exposition d'affiches — Souhaits.

1890

anvier. — **Journal de Bruxelles,** Fêtes et Soirées mondaines — Les Décorations d'étrennes — Le Japonisme et l'Exposition de M. Louis Dumoulin —

Première représentation de Jeanne d'Arc — Culte public.

14 janvier. — **Journal de Bruxelles,** Les noms des rues et le Conseil municipal — Le vieux Paris — Les Grands Cercles — Une première à l'*Epatant* — Représentation d'un mystère — La taxe des Chiens.

20 janvier. — **Journal de Bruxelles,** Un peu de peinture — Deux Salons annuels — Monopole des Théâtres — Un Théâtre d'application — M. Olympe Andouard — L'Emancipation féminine.

3 février. — **Journal de Bruxelles,** Le règne des reporters — Danger de l'interview — Les Femmes d'assassins — Deux Salons annuels — Exposition du Cercle de Volney — La Mort du Peintre Protais — Les Noms dans le roman et au Théâtre.

6 février. — Conférence au *Cercle Artistique et Littéraire de Gand* : De quelques femmes de lettres.

10 février. — **Journal de Bruxelles,** A l'hôtel Terminus — Les Dîners artistiques et littéraires — Conférences de Stéphane Mallarmé en Belgique — Quelques notes sur le poète.

13 février. — **Journal de Bruxelles,** Conférence sur *Le Prince de Ligne* chez le comte de Flandre (Voir l'Indépendance belge de ce jour).

18 février. — **Journal de Bruxelles,** Tirage de Tombola — Jeux de Hasard — L'Affaire de l'*Olympia* — Manet et ses Amis — Un livre à tapage — Les mœurs littéraires : *Le Termite,* de J. H. Rosny.

24 février. — **Journal de Bruxelles,** L'Exposition culinaire — La cuisine française — Un nouveau livre de bibliographie gastronomique — A l'Ecole des Beaux Arts — La cuisine de la peinture — *Le Rembrandt du Pecq* — Un drame spirituel — Les Français en Belgique.

3 mars. — **Journal de Bruxelles,** Les Prédications du Carême — La Succession du père Monsabré — Le père Didon. — Expositions des femmes peintres — Le Peintre Besnard — Les premières

10 mars — **Journal de Bruxelles,** La saison mondaine — Caisse de secours des Journalistes — Fête à l'Hôtel Continental — L'Orpheline.

mars. — **Journal de Bruxelles,** Gaieté de Mi-Carême — Eventails et Autographes — Le dernier ivre de M. Drumont — Une première à la Comédie Française — Une nouvelle Revue.

mars. — **Journal de Bruxelles,** Une première à l'Opéra : *Ascanio*, 5 actes, de Saint-Saëns — Le Prix de l'Académie — Expositions de Peinture — Les Indépendants.

mars. — **Journal de Bruxelles,** Désaffectation du Champ de Mars — Maintien des bâtiments de l'Exposition — Réouverture de la Tour Eiffel — La mort de Raymond Deslandes — Nouveau genre de conférences.

vril. — **Journal de Bruxelles,** La Semaine sainte — La Passion — Le Concert Lamoureux — Mort e M. de Pontmartin — Exposition de peinture — I. Ivan Aïvasosky — Les Pastellistes français.

avril. — **Journal de Bruxelles,** Le Dernier ermon du père Monsabré, sa Vie, son Œuvre — ne Fête au *Figaro* — Maquettes animées.

avril. — **Journal de Bruxelles,** Arrivée du r Bernheim à l'Hôtel-Dieu — Hypnotisme et Suggestion — Les Occulistes à Paris — Leur Chefs et urs Revues — Exposition de M. Renouard — Au oncours hippique — Les Modes du Printemps.

nai. — **Journal de Bruxelles,** Le Salon de Paris.

ai. — **Journal de Bruxelles,** Les Petites Revues ttéraires — Un Manuscrit inédit de Baudelaire ur la Belgique — Le Paris électoral — Exposition es Maîtres japonais.

ai. — **Journal de Bruxelles,** Impressions d'un urieux — Les Gardiens de la Paix — Tuyaux en ndouillère — Les Coulisses de l'Académie — Le héâtre libre : *Dante,* par Benjamin Godard, derewsky

nai — **Journal de Bruxelles,** L'autre Salon de aris.

nai, — **Journal de Bruxelles,** Le Vernissage au hamp de Mars — Elégantes et Faux dandys — op d'huile — La Reconstruction de l'Opéra mique — Benjamin Godard — La première du

Dante — Un manifeste de M. Antoine — Les Souvenirs de M Legouvé.

26 mai. — **Journal de Bruxelles,** Les Fleurs à Paris — L'Exposition d'horticulture — A la Plazza de toros — L'Interdiction des Picadors — Une première au Français : M. Henri Lavedan — Les Mots d'esprit

4 juin — **Journal de Bruxelles,** *Les Revenants,* d'Ibsen, au Théâtre libre — *La Basoche,* d'André Messager — Exposition du peintre Raffaëlli — Un mot de Degas.

9 juin. — **Journal de Bruxelles,** Psychologie parisienne — L'interdiction des agences à Paris — Les Courses aux chevaux — Passion du jeu — *Le Voyage de Chaufontaine* aux *Nouveautés.*

12 juin. — **Le Gaulois,** *Les Peinteresses*

18 juin. — **Journal de Bruxelles,** Le Cirque Molier — Comédie de Salon — Vente de la Collection Crabbe — *Myranne* au Théâtre libre — M. Bergerat, intime.

23 juin. — **Journal de Bruxelles,** La Basilique du Sacré-Cœur à Montmartre — La journée du grand prix — Un concierge sportsman — *En voyage,* de Hugo.

1er juillet. — **Journal de Bruxelles,** Fêtes de Sceaux — Félibres et Cigaliers — *La Terre provedçale,* de P. Mariéton — L'Armée du Salut et son organisation à Paris.

8 juillet. — **Journal de Bruxelles,** Patriotisme français — Jeanne d'Arc et Roland — Le drame de M de Bornier — Mlle Dudlay chez elle — Paris port de mer

12 juillet. — **Le Figaro,** Le Roi Léopold II.

16 juillet — **Le Gaulois,** Un *parnassien bien décoré, M. Léon Dierx.*

16 juillet. — **Journal de Bruxelles,** Saison d'été — Les Villégiatures d'artistes — Exposition Roybet — M. Français à l'Institut — Ecole de Prance à Rome — Une Conférence occultiste.

22 juillet. — **Journal de Bruxelles,** Pête nationale — Badauderie parisienne — La Revue des troupes

— Misère et encombrement — Décoration d'Artistes.

28 juillet. — **Journal de Bruxelles,** Mariage prochain — Concours de fin d'année à l'Ecole des Beaux Arts et au Conservatoire — La Place des pianos.

4 août. — **Journal de Bruxelles,** Une Visite au Panthéon — Sculptures nouvelles — M. Rodin — Exposition des Arts industriels — Labiche à la Comédie française — *La Vie d'un Peintre*, de Jules Breton.

6 août. — **Le Gaulois,** *Madame Louise Ackerman.*

11 août. — **Journal de Bruxelles,** Vacances parlementaires — Les Députés littérateurs — P. Déroulède — Recherche de la paternité et M. G. Rivet — Une Heure chez Maurice Barrès — La Mort de Mme Ackerman.

18 août — **Journal de Bruxelles,** Félibres et Cigalier de Paris — Fêtes dans le Midi — Bustes et Statues — Th. Gautier par sa fill — Ingres et Dubartas — Au Théâtre des Bouffes : *L'Enfant Prodigue*, de Carré — La Pantomine de Pierrot.

25 août — **Journal de Bruxelles,** Nouveaux Placement au Louvre — Une Caisse des Musées — Le Voyage de M Carnot — Journalistes · Mort de M. Louis Davyl — Le Bourreau de Paris

1er septembre. — **Juornal de Bruxelles,** Paris vide — A la Campagne — Les Plages françaises — Compensations de Nègres — Les Somalies au Jardin d'acclimatation — Au revoir.

7 octobre. — **Journal de Bruxelles,** Réouverture — L'Ogre — Les Etapes de la Chanson — M Carnot — Exposition du « Blanc et Noir » — La Mort d'Alphonse Karr.

11 octobre. — **Journal de Bruxelles,** Les Modes de l'hiver — Exposition des grands Magasins — Le Monument de Delacroix Les premières — La Mort de Brasseur — La Modestie de Paulus

20 octobre. — **Journal de Bruxelles,** Une Œuvre littéraire à sensation — La Vie du père Didon — *Le Député Leveau* — Au Vaudeville — M. Jules

Lemaitre — Ouverture du Casino de Paris — La Belgique — Paris.

27 octobre — **Journal de Bruxelles,** La Vente des Livres dans les gares — Les débuts à la Chambre de M. Barrès — La Société contre l'abus du Tabac — La première du *Maître*, de Jean Julien — Cléopâtre et M. Sardau.

2 et 3 novembre. — **Journal de Bruxelles,** Un Evénement mondain — La Grande colère de M. Renan — *Ma Cousine*, de Henri Meilhac — Les Premières — Le prochain académicien de Bornier.

12 novembre. — **Journal de Bruxelles,** Le Jour des Morts à Paris — Les Nouvelles œuvres de M. Alfred Stevens — Conversation avec M. Antoine — Pièces belges au Théâtre libre — Le Théâtre lyrique et M. Verdhurt — Trou du Souffleur (*La Princesse Maleine* et *M^me^ Lupar*).

17 novembre. — **Journal de Bruxelles,** César Franck — La Vie d'un grand musicien — M. Henri Becque et *La Parisienne* — Renouveau de l'opérette — Les frères Mounet.

25 novembre. — **Journal de Bruxelles,** Le Chauffage à Paris — Les Poëles mobiles — Rapport du docteur Chantemesse — *Dernier Amour*, de G. Ohnet.

2 décembre. — **Journal de Bruxelles,** Le Monument de Flaubert — Le Règne du Reporter — Au Théâtre libre — M. A. Scholl — *Noël*, mystère, de M. Bouchor — *Les Marionnettes*.

8 décembre. — **Journal de Bruxelles,** La Colonie russe à Paris — La Vente de l'Orphelinat des Arts Une Curiosité théâtrale : *Le Benvenuto*, de M. Diaz.

17 décembre. — **Journal de Bruxelles,** La Représentation du *Gaulois* — M. Arthur Meyer — Apothéose de Bizet — Intrigues académiques — Premières.

23 décembre. — **Journal de Bruxelles,** Le Patinage au Bois — Toilettes d'hiver — Union des Femmes de France — Mort de A. Belot.

25 dècembre. — **Le Gaulois,** *Le Voile*, *Conte de Noël* — (Musée des Béguines).

29 décembre. — **Journal de Bruxelles,** La Semaine des Etrennes — La Morale du Joujou — La Presse et la Magistrature Représentations judiciaires — *Théâtre libre* : *L'Obstacle,* de Daudet.

1891

5 janvier. — **Journal de Bruxelles,** Le 1er de l'An — Cartes de Visite — Nécrologie — Octave Feuillet — Les Modes fin de siècle.

12 janvier. — **Journal de Bruxelles,** Les Grands cercles — L'Argent qui se venge — Mort de Cécile Montaland — Au Chat Noir — *Patrie,* à l'Opéra.

19 janvier. — **Journal de Bruxelles,** La transformation du *Journal officiel* — La Curieuse histoire — Reprise des *Faux-Bonshommes* — Nécrologie : Léo Delibes — L'esprit de Scholl

25 décembre. — **Le Gaulois,** *Le Prince Baudouin.*

27 janvier. — **Journal de Bruxelles,** La Misère à Paris — Pauvres et Mendiants — Les Nouveaux asiles — Secours extraordinaires — La Question Wagner à Paris — La Colonie belge en deuil.

3 février. — **Journal de Bruxelles,** Les Interdictions théâtrales — *Thermidor,* par M. Sardou — La mort du peintre Chaplin — Départ de Sarah Bernhardt.

10 février — **Journal de Bruxelles,** Un Grand Mariage littéraire — Les Nouveaux mariages civils — Meissonnier intime — Honneurs macabres.

12 février. — **Le Figaro,** *Mgr d'Hulst* (L'Elite).

16 février. — **Journal de Bruxelles,** Les Sermons de Carême — La Vie et les Œuvres de Mgr d'Hulst — Une Nouvelle étoile — La fin de siècle.

18 février. — **Le Gaulois,** *Un Gentilhomme des lettres* : *Arsène Houssaye.*

25 février. — **Journal de Bruxelles,** Les débuts de Mgr d'Hulst — Sermons contradictoires — Les Petits salons de peinture — La Vente Gauguin — Le Journal des Goncourt.

5 février. — **La Grande Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg,** *Une Œuvre posthume : Armand Hayem*

mars. — **Journal de Bruxelles,** Un Office bou-

dhique — Au Musée Guimet — Un Cas curieux de secret professionnel — Les Premières — La Vente Gauguin à l'Hôtel Drouot.

11 mars — **Journal de Bruxelles**, Cavalcades de Mi-Carême Le Pari et les Courses — Les Premières : *Musotte*, M. de Maupassant ; *Passionnément*, de Delpit — Un Détail du voyage de l'Impératrice — Caprice de grande dame.

16 mars. — **Journal de Bruxelles**, La mort de Th. de Banville — Portrait intime (Evocations).

22 mars. — **Le Gaulois**, *La Passion au Théâtre.*

23 mars. — **Journal de Bruxelles**, Une première à l'Opéra : *Le Mage*, de Massenet et Richepin — *Le Mariage Blanc*, de J. Lemaître — L'Exposition des Indépendants.

1er avril. — **Journal de Bruxelles**, Les Jardins Publics — La Semaine sainte — Offices et Concerts — Les Mémoires de Talleyrand — Les *Confessions* d'Arsène Houssaye et la Belgique.

4 avril. — **La Revue Bleue**, *La Poésie nouvelle* : à propos des symbolistes et des décadents.

6 avril. — **Journal de Bruxelles**, Le Congrès scientifique international des Catholiques — Adhésions et Succès belges — Les Rosières de Paris — Deux Morts : G. Seurat et J. Soulary.

11 avril. — **Le Gaulois**, *Le Cumul des Arts.*

14 avril. — **Journal de Bruxelles**, Les Tarifs douaniers et les Droits des auteurs — Discours franco-belges — L'Exposition des Ecrivains-Peintres — Le Droit des Avocats.

20 avril. — **Journal de Bruxelles**, La Saison de printemps — Le Concours hippique et les Modes — *Les Folies amoureuses* à l'Opéra Comique — Les Ouvreuses — Fumisterie grandiose.

27 avril. — **Journal de Bruxelles**, La nouvelle direction de l'Opéra — Une première symboliste — Exposition de M. E. Carrière — Morts et Disparus.

4 mai — **Journal de Bruxelles**, Le Vernissage — La Peinture et la Sculpture au Salon du Champ de

Mars — La Représentation du *Canard sauvage*, de H. Ibsen.

11 mai. — **Journal de Bruxelles**, Le Culte de Jeanne d'Arc — Les Incidents au Salon de sculpture — Le Procès Salis — Péladan — Le Cénacle de

18 et 19 mai. — **Journal de Bruxelles**, La scission des peintures — L'Ouverture du deuxième Salon du Champ de Mars — Une première au Théâtre Français - Histoire d'une collaboration — La légende de Grisélidis.

25 mai. — **Journal de Bruxelles**, Le Bénéfice de Paul Verlaine — Un Villon moderne — Représentation des Symbolistes — Un drame de la Duchesse d'Uzès — Dans le Monde — Un pianiste en vogue.

3 juin. — **Journal de Bruxelles**, L'Exposition canine — Succès de Chiens — Les Peintres animaliers — « Nell Horn » au Théâtre Libre — Un romancier neuf : M. J.-H. Rosny — La mort de Roumanille.

8 juin. — **Journal de Bruxelles**, Inauguration de la basilique de Montmartre — Son architecture — Ses origines — Une représentation à Trianon — Le Théâtre de Marie-Antoinette — La Revue du marquis de Massa.

15 juin. — **Journal de Bruxelles**, Le Grand Prix — La Morphine aux chevaux— Au cirque Molier — Pourboire et moustaches — Les Premières — Ecrivains militaires.

18 juin. — **Le Gaulois**, Le Japonisme.

22 juin. — **Journal de Bruxelles**, Une première à l'Opéra-Comique — M. E. Zola — *Le Rêve*, par M Bruneau — Un livre sur Rops — Journaux illustrés belges — L'Histoire d'une Décoration.

30 juin. — **Journal de Bruxelles**, Grèves unanimes — Les Bureaux de placement — Les Mystères de Paris — La correspondance de M Bashkirseff — Un artiste slave — Un mot de Dumas.

juillet. — **Journal de Bruxelles**, La Foire de Neuilly — La Ménagerie au Jardin des Plantes — Menace de disparition — L'Histoire du Muséum — Querelles entre auteurs et éditeurs — La maison Dentu — Une loi nécessaire.

13 juillet. — **Journal de Bruxelles**, Les femmes à l'Ecole des Beaux-Arts — Nos Peinteresses — Une donation de 100 000 francs — La brochure sur la médecine réformée — *Dans le Rêve* — Théâtre libre — Journaux pornographiques.

22 juillet. — **Journal de Bruxelles**, La Fête Nationale — Plaisirs populaires — Statues et Sculpteurs — Les Iconoclastes — Nouveaux décorés — M. Camille Doucet.

30 juillet. — **Journal de Bruxelles**, Exécutions capitales — Le Cas de la femme Berland — Paris — Bondy — Le Bénéfice des crimes — Un Syndicat médical — Les docteurs parisiens — La Sorbonne en faute.

3 août. — **Journal de Bruxelles**, Le dimanche parisien — Chemins de fer de banlieue — Le Métropolitain — Une vente à sensation — Reprise de *Souvent Homme varie*. — M. A Vacquerie et son œuvre.

10 août. — **Journal de Bruxelles**, La jeune Génération littéraire — L'antidéroulédisme — Le patron des journalistes — Deux morts : Vitu et Litolff — Dons et legs à l'Académie.

16 août. — **Journal de Bruxelles**, Voyages princiers — Badauderie — Tout à la Russe — Mlle Rosa Venneman — Une triste histoire — La politique d'un musicien.

24 août — **Journal de Bruxelles**, Le Triomphe du vélocipède à Paris — Commencements humbles — Une Pétition parlementaire — Les Bibliothèques — Un Registre facétieux — La mort de Me Agar.

31 août. — **Journal de Bruxelles**, Le Voyage sans Paris — Exposition des Insectes — La Rose, Croix esthétique — Sâr Peladan — Couronnes scolaires.

6 octobre. — **Journal de Bruxelles**, La Rentrée — Les Idées de M. Lavisse — Le Général Lassalle aux Invalides — Histoire comique d'une Statue — Reprise de *Numa Roumestan* — Le Théâtre de M. Daudet.

12 octobre. — **Journal de Bruxelles**, Un Roman

d'actualité — M^me^ la duchesse d'Uzès — La reprise de *Kéan* à la Comédie Française — Un Gorille assassiné.

20 octobre — **Journal de Bruxelles**, Paris-Bondy — L'Armée du vice — Une Loi urgente — Décadence du latin et du grec — Le Nouvel enseignement — Legs à la Ville de Paris.

26 octobre. — **Journal de Bruxelles**, La Direction des Beaux-Arts — Le Nouveau titulaire — Rapport de l'Art et de l'Etat — Procès littéraires — Les Assignations de M. Péladan — Un Avocat russe — Théâtres.

2 novembre. — **Journal de Bruxelles**, Les Manufactures de l'Etat — La Question d'un nouveau Directeur — La Société des Gens de Lettres — Sèvres et les Gobelins — La mort de Dupuis — Emmanuel Gonzalès — Le Roman-Feuilleton.

9 novembre. — **Journal de Bruxelles**, Le Jour des Morts — Tombes d'Ecrivains — *La Mer*, de M. J. Jullien — La Bretagne — Les Débuts de L. Stevens.

16 novembre. — **Journal de Bruxelles**, Le Budget des Beaux-Arts — L'Opéra à la Chambre — Au Chat Noir — Aristide Bruant — Réception de E. de Goncourt — Un Joli Mot.

25 novembre. — **Journal de Bruxelles**, L'Eclipse de Lune — Reportage Céleste — Ouverture de l'Université — Élèves et Recteurs — Les Fleurs à Paris — Exposition de Chrysantèmes - *La Mègère apprivoisée* au Théâtre libre — Un Faux Coquelin.

30 novembre. — **Journal de Bruxelles**, La Police parisienne — Double Danger — Veilleurs de Nuit — La mort de Lord Lytton, ambassadeur et poète — Les assassins de Neuilly — Le chiffre 13.

7 décembre — **Journal de Bruxelles**, Querelles de de Théâtre — Deux Tragédiens — Deux Chanteurs — M. Whistler au Musée du Luxembourg — Exposition de Peintres hollandais — La mort de Léopold Stapleaux.

14 décembre. — **Journal de Bruxelles**, Enterrements de luxe — Don Pedro et M. Alphand — A

l'Académie française — Emile Augier, homme politique — MM. de Freycinet et Greard — Le Théâtre d'art.

24 décembre. — **Journal de Bruxelles**, Disparition du Théâtre pompéien — Le vieux Paris — Au Conservatoire des Arts et Métiers — Conférence sur la Photographie — Theâtres — La veuve de Daumier.

28 décembre. — **Journal de Bruxelles**, Les morts : Mgr Freppel, de Lapommeraye, Albert Wolff — Un Poète maudit (Rimbaud) — La Société des Auteurs — Au Théâtre libre : *La Grande Année*.

Le 30 décembre de cette année le père de Rodenbach meurt.

1892

1er janvier. — **Le Réveil** (Revue) *Dimanche au Béguinage*, vers.

19 janvier. — **Journal de Bruxelles**, L'Influenza à Paris — Une Campagne contre la Pornographie — Le Théâtre réaliste — Raoul Ponchon — La Société des bronzes de Paris (Notes sur G. van der Straeten) — Catalogues artistiques — Une Jolie invention.

25 janvier — **Journal de Bruxelles**, Mœurs parlementaires et autres — L'Amour de la grossièreté — Chez Aristide Bruant — Un Surintendant des Beaux-Arts (Nieuwerkerke) — L'Abbé Perraud — Les Théâtres (pièces de Mascagni, *Macbeth*, par G. Clerc) — L'Esprit de Caliban.

1er février. — **Journal de Bruxelles**. La Jeunesse catholique — La Séance de *Bock idéal* — Le Cours de M. Vignon — Tapage autour des Chaires — Les Cuisiniers et Carême — La Mode des Œillets verts

4 au 11 février. — **Le Figaro**, *publication en dix feuilletons de Bruges-la-Morte*.

8 février. — **Journal de Bruxelles**, Noces d'argent du ménage Daudet — *La Menteuse*, au Gymnase — Notes sur L. Hennique — Dîners littéraires — M. G. Vicaire — *La Légende de Sainte-Cécile* — Les Marionnettes (*Les Flaireurs* et *Faust*, de Marlowe).

15 février. — **Journal de Bruxelles,** Les Tarifs douaniers — Inondation de bière — A l'Académie des Sciences - Un nouveau Chimpanzé — *Par le Glaive*, à la Comédie Française — M. J. Richepin.

22 février. — **Journal de Bruxelles,** Paris sous la Neige — Les Marquises obligatoires — Au Théâtre d'application : Les Œuvres de Rollinat — La Querelle du roman — M. Ledrain.

1er mars. — **Journal de Bruxelles.** La Colonie belge à Paris — Le Banquet de l'**Union Belge** — L'Affaire Anastay — Uu Conseil de l'ordre pour les Médecins — M. Léo Taxil — Auteurs et Editeurs

7 mars. — **Journal de Bruxelles,** Le Carnaval — La Gaieté parisienne — Naturalisation des confettis — Travestis divers — Une Exposition de Gyp — La Viande de cheval — Un Banquet d'Hippophages.

14 mars. — **Journal de Bruxelles** Le Salon de la Rose Croix — M. Joséphin Péladan — L'Evolution idéaliste — M. Etienne Arago — L'Amiral Jurien de la Gravière — Candidatures académiques.

21 mars. — **Journal de Bruxelles,** Bal à la Dynamite — Chez le Président de la Chambre — Exhibitions de Caraïbes — La mort de Constantin Guys — M. Porel — La Succession de l'Odéon.

4 avril. — **Journal de Bruxelles,** La Panique — Littérature révolutionnaire — Les journaux anarchistes — Exposition des Pastellistes — Au Théâtre d'Art (P. Fort) — Les Jeunes Revues (H. de Rotschild).

6 avril. — **Le Gaulois,** *L'Académicien de demain, P. Loti* (L'Elite).

14 avril — **Journal de Bruxelles** La Badauderie parisienne — Exhibition diverses — Notes sur *Pierre Loti* — Son Discours à l'Académie — Le Cas de M. E. Zola — Le Voyage d'un poète (L. Dierx) à l'île Bourbon.

19 avril — **Journal de Bruxelles,** La Semaine sainte — Spectacle religieux — Evolution mystique — Brevet supérieur aux Variétés — M. H. Meilhac — Réjane au boulevard Magenta.

25 avril. — **Journal de Bruxelles**, Feuilles nouvelles — *La Libre Parole* de E. Drumont — La Salle juive au Musée de Cluny — Ibsen chez Mme Aubernon (*Nora*) — M. de Bloqueville — M. G. Droz et Ravachol.

1er mai. — **Le Nouvel Echo**. *Au Béguinage*, vers.

3 mai. — **Journal de Bruxelles**, Toujours les anarchistes — M. Elisée Reclus — Le centenaire de la Marseillaise — Rouget de Lisle — Collaborateurs ignorés — L'exposition de Raffet — Le musicien Lalo — La Santé de M. de Maupassant

9 mai. — **Journal de Bruxelles**, Les deux Salons de Peinture.

16 mai. — **Journal de Bruxelles**, La Mort de Grévin — La caricature de la Parisienne — Une Visite au Musée Grévin — La Vente des Collections de M. Dumas — Première *d'Enguerrande* de M. Bergerat.

24 mai — **Journal de Bruxelles**, Le Congrès des revendications féminines — L'éligibilité des femmes — Les bonnes Œuvres mondaines — La Pouponnière — Me Charpentier — *Thérèse Raquin* au Vaudeville — *Salammbô* — M. E. Reyer intime.

30 mai — **Journal de Bruxelles**, Les Crimes passionnels — Mme Braco — Changement de la législation — La mystification des Duels — L'escrime en France — La mort du restaurateur Brébant

4 juin 1892. — Chronique littéraire dans le *Journal de Bruxelles* sur *Bruges-la-Morte*.

8 juin. — **Journal de Bruxelles**, A l'Académie française — M. Lavisse — Les Billets de faveur — Krach des Théâtres — *Le Prince d'Aurec* — Une histoire parisienne — M. H. Lavedan — La question juive au Théâtre.

14 juin — Une thèse à la Sorbonne (sur Alf. de Vigny par M. Dorisson, maîtres de conférences à la faculté de Caen) — L'esprit universitaire — Les malheurs d'Alf. de Vigny. Exposition des 100 chefs-d'œuvres — Les *Troyens* à *Carthage* de Berlioz.

22 juin. — Une nouvelle œuvre de V Hugo — Un voyage en Belgique — Une représentation symboliste M. Ed. Dujardin — La nouvelle rue Flaubert — Vanité de la Gloire.

27 juin. — **Journal de Bruxelles,** Toujours les antisémites — Un Duel tragique — La solidarité militaire — La fin d'un chansonnier — Le caricaturiste Blass — Curieuse statistique.

4 juillet. — **Journal de Bruxelles,** L'esprit régional — Création des Rosati — M. Carolus Duran — La fin de Tortoni — L'ancien café français — L'Opéra-Comique et le feu dans le Théâtre — Exposition en 1900.

5 juillet. — **Le Figaro,** *Un Gentilhomme des Lettres* : *M. Robert de Montesquiou.*

11 juillet. — **Journal de Bruxelles,** Rage et Choléra — La question de l'eau — Une doctoresse — Les revendications féminines — Les deux Salons de Peinture.

21 juillet. — **Journal de Bruxelles,** La Fête nationale — Les diamants de la Couronne — La caisse des invalides du travail — L'enfance abandonnée — Legs bizarres — Un inventeur : Deloncle.

28 juillet. — **Journal de Bruxelles,** Les affiches parisiennes — Les étoiles de café-concert — Voyage circulaire — Mort de Léon Cladel — La théorie de l'art social — Un ami de la Belgique.

29 juillet. — **Le Figaro,** *Femmes de Lettres.*

septembre. — **Journal de Bruxelles,** Vacances unanimes — L'ouverture de la chasse — La légende des chasseurs — Permis de femmes — Exposition des arts de la Femme — Un triduum à l'église des Carmes — Une rentrée du docteur Charcot.

septembre. — **Le Figaro,** *Le Tombeau de Baudelaire* (Polémique avec M. Brunetière).

2 septembre. — **Journal de Bruxelles,** Menaces d'épidémie — La mort de M. Victor Wilder — Un flamand à Paris — Un savant mystifié — La Bourse des timbres-poste — Collections parisiennes — L'histoire de la sépulture de Baudelaire.

1 septembre. — **Journal de Bruxelles,** La fermeture de la Morgue — Badauderie parisienne — La

reconnaissance des cadavres — Une joyeuse histoire — L'escroquerie du mariage — Agences matrimoniales — *M. de Réboval* (Brieux) à l'Odéon.

3 octobre. — **Journal de Bruxelles,** Les querelles littéraires – MM. Becque et Dreyfus — MM. Brunetière et Delpit — Un nouveau journal — Rédactions scissionnaires — Le règne du reporter — Un *drame parisien* au Gymnase — M. Ernest Daudet

10 octobre. — **Journal de Bruxelles,** Mort de M. Renan — Portrait intime — Anecdotes et souvenirs — L'homme privé — Une académicienne — Un nouveau mets.

17 octobre. — **Journal de Bruxelles,** La manie de l'escrime — *Le Maitre d'armes* de Jules Mary et Grisier à la Porte Saint-Martin – La mort de M. Xavier Marmier — Les habitués des quais.

22 octobre – **Supplément du Figaro,** *La petite Béguine*, conte (Musée des Béguines).

26 octobre.— **Journal de Bruxelles,** Rentrée unanime — Le quartier latin — A l'école des Beaux-Arts — Les Mercuriales – La chanson à l'Académie — Dupleix de la Dignan — Ces bons souscripteurs.

31 octobre. — **Journal de Bruxelles,** Un ami des Parisiens — Dinah Salefon détrôné – Les revues de fin d'année — Albert Miéland — Un grand mariage — Les chirurgiens Verneuil et Péon.

7 novembre. — **Journal de Bruxelles,** M. Osiris — Les tombes abandonnées — Le bienfaiteur des morts — La santé de M. Sully-Prudhomme — Philosophie et poésie — Le compositeur Hervé — Infatuation d'artistes.

14 novembre — **Journal de Bruxelles,** La série rouge — La salle des dépêches des journaux — L'exposition culinaire — Menu socialiste — Une exposition de bébés — Première de *Sainte-Freya* — L'opérette-musique du duc de Morny.

21 novembre — **Journal de Bruxelles,** La Panique parisienne — Magistrats et Propriétaires — Le Bourreau de Paris — Succession de Renan — Le Cours de M. Boissier — Une première : *Les Paroles restent*, M. Paul Hervieu.

28 novembre. — **Journal de Bruxelles,** La Rentrée de M. Emile Ollivier — Le besoin de parler — Mauvais vouloir académique — La Correspondance de Flaubert — Alfred de Musset et G. Sand — Première au *Théâtre français* : Jean Darlot.

5 décembre. — **Journal de Bruxelles,** L'ère des Scandales — Mgr. Lavigerie à Paris — Le Buste de Banville — Exposition des Symbolistes — Les néo-impressionnistes — L'influence du Théâtre Libre — *Les Fossiles* de M. de Curel.

12 décembre. — **Journal de Bruxelles,** L'exposition des Etrennes — Le Naturalisme et les Jouets — Une Maison hantée — Les Occultistes — Au Vaudeville : *Monsieur Coulisset* — La Correspondance d'Henri Heine.

19 décembre. — **Journal de Bruxelles,** La nouvelle Salle du Musée Guimet — Le japonisme en France — Le Dîner de *La Plume* et l'*Épée* — Les auteurs et la société des Gens de Lettres — Mort de M. John Lemoinne — Les Legs bizarres.

28 décembre. — **Journal de Bruxelles,** Le Fête de Noël — Les Réveillons parisiens — Un Noël de Me Lachaud — A la société — Les voleuses du Monde — La Crème de Louis XV — Les premières : *Charles Demailly*, *Lysistrata*.

1893

1er janvier. — **Le Réveil,** *Une eau*, vers.

4 janvier. — **Journal de Bruxelles,** Nos bons Présidents — Les Crimes passionnels — Le meurtre d'un boucher — Une nouvelle Monnaie — Les joujoux des Camelots — Etrennes utiles.

10 janvier. — **Journal de Bruxelles,** Le 1er de l'An — Mendiants et Pauvres — Le Paris de la Misère — Asiles de nuit — L'anniversaire de la Mort de Gambetta — Abl. Delpit — Une carte de visite originale adressée par Stéphane Mallarmé à l'auteur :

> Va-t-en, messager, il n'importe
> Par le train, le coche ou le bac
> Rue, et 2, Gounod à la porte
> De notre Georges Rodenbach.

19 janvier. — **Journal de Bruxelles,** Les ligues féminines — Refus des Candidats — L'envoûtement — M. J.-K. Huysmans et les sciences occultes — Une première au Chat-Noir — Les coquilles — A cette même date Rodenbach dépose le manuscrit *du Voile* à la Comédie-Française.

25 janvier. — **Journal de Bruxelles,** L'actualité — Anniversaire de la Mort de Louis XVI — Ouverture d'un cours de M. Brunetière — La Critique d'aménité — *Werther*, de Massenet — Un auteur suédois : Strindberg.

30 janvier. — **Journal de Bruxelles,** Hiver triste — Facéties de croque-mort — Les Pompes funèbres — La Maladie de Maupassant — Prochaines élections académiques — L'Académie et Panama — La Tour Eiffel.

6 février. — **Journal de Bruxelles,** Les idées dans l'air (à propos de l'*Argent d'autrui*, de Hennique, refusé par la censure et *A bas le Progrès*, de Goncourt).

11 février. — Admission à la lecture du *Voile*, à la Comédie Française.

15 février. — **Journal de Bruxelles,** Un Triste Hiver — *Les Trophées*, de M. J.-M de Hérédia — Un Parnassien inédit — Portrait intime — La Réforme de l'Orthographe des Dictionnaires de l'Académie — Une première : l'*Argent d'autrui*, de L. Hennique.

20 février. — Réception à l'unanimité, du *Voile*, par le Comité de lecture de la Comédie Française.

22 février. — **Journal de Bruxelles,** L'Exposition Universelle de 1900 — Travaux de la Commission — Choix d'un emplacement — La Nouvelle Société des romanciers français — Auteurs et Editeurs — Les premières : *Pêcheur d'Islande* et *Flipote*. La pièce de M. Dumas : *La Route de Thèbes*.

6 mars. — **Journal de Bruxelles,** La Réception de M. Lavisse — Les Etudiants de Paris — Tapage autour des Chaires — La Transformation du *Journal des Débats* — Un Ballet nouveau à l'Opéra — L'Esprit de Gounod.

3 mars. — **Journal de Bruxelles,** La Mi-Carême — Gaîté Parisienne — Le Cortège des Blanchisseuses — La Mascarade des Étudiants — La Mort de M. Taine — L'Œuvre et l'Homme — Une Première à la Comédie Française — M. G de Maupassant.

21 mars. — **Journal de Bruxelles,** Un Livre sur la Belgique — Mᵉ Michelet — Jugements d'Historien et de Poète — Réception de M. Lavisse à l'Académie — *Les Drames Sacrés,* au Vaudeville (A. Silvestre et Morand) — La Mode mystique.

27 mars. — **Journal de Bruxelles,** Funérailles nationales — Le Convoi de Jules Ferry — Les Grands Morts — Une Election à l'Académie — M. Challemel-Lacour — L'Exécution de M. Renan — Kossy à l'Opéra-Comique — L'Evangile au Théâtre.

3 et 4 avril. — **Journal de Bruxelles,** La Semaine Sainte — Les Sermons de Carême — Le Vendredi-Saint des Libres-Penseurs — Eau de source à Paris — Reprise des *Effrontés* — Un Candidat perpétuel, E. Manuel.

10 avril. — **Journal de Bruxelles,** Fêtes de Printemps — Les Bals costumés — Les Petits Salons — Le Sâr Péladan et la Rose Croix — *Le Docteur Blanc,* de M. Catulle Mendès — Le Kangourou boxeur.

18 avril. — **Journal de Bruxelles,** Une Curieuse Fête travestie — Les Modes nouvelles — Retour à 1830 — La Ligue contre le Tabac — Peintres belges jugés par les Goncourt.

25 avril. — **Journal de Bruxelles,** Printemps parisien — Les Jardins Publics — La Manie des Fleurs — Les Arbres du Bois de Boulogne — Un Discours sensationnel (M. Aulard) — La Ligue démocratique des Ecoles — Le Citoyen Maxime Lisbonne.

2 mai. — **Journal de Bruxelles,** Le salon de peinture des Champs-Elysées.

9 mai. — **Journal de Bruxelles,** Le salon de peinture du Champs de Mars.

15 mai. — **Journal de Bruxelles,** Saison de printemps — Candidature d'Ecrivain (en politique). — Suicide d'artiste (tragédien Gabel de l'Odem) — Les pauvres comédiens : Mlle Duguérit — *La Reine Juana* (de Parodi) — *La Walkyrie* à l'Opéra.

24 mai. — **Journal de Bruxelles,** Le repos des fumistes — L'Anarchie à l'Académie — Maxime Lisbonne et ses complices — M. Zola et les étudiants — La laïcisation des hôpitaux — *Pelléas et Mélisande* de M. Maeterlinck.

26 mai. — **Le Figaro,** Hugo posthume (L'Elite).

30 mai. — **Journal de Bruxelles,** M. de Bornier à l'Académie — M. d'Haussonville — La tragédie héréditaire — La passion du jeu — Les grands cercles et les courses — Représentation d'adieu de M Febvre.

7 juin. — **Journal de Bruxelles,** Les étrangers à Paris — L'ancien chauvinisme français — *Les Tisserands* d'Hauptman — La réalité des théâtres — Cinp tableaux — L'art socialiste et l'art mystique.

27 juin — **Journal de Bruxelles,** Fin de saison mondaine — Chez la princesse de Sagan — Conférences dans le monde — *La Fin d'Antonia* (Edouard Dujardin) — Théophraste Renaudot — Exposition des journalistes — Fin de Siècle — La grève des Cochers.

3 juillet. — **Journal de Bruxelles,** La Belgique au Congrès du droit pénal — M. Le Jeune à Paris — La vérité au service anthropométrique du docteur Bertillon — Inauguration de la *Fouponnière* — La fermeture de Tortoni.

10 juillet. — **Journal de Bruxelles,** Au quartier latin — La police parisienne — Le Bal des artistes — La mort de Guy de Maupassant — Histoire de ses débuts — Sa maladie.

26 juillet — **Journal de Bruxelles,** La fermeture du Chat-Noir — Tavernes Gothiques — Les chansonniers — La reconstruction de l'Opéra-Comique — Nos salles de spectacles — Les Concours du Conservatoire.

l juillet. — **Journal de Bruxelles,** La Réforme de l'orthographe — A l'Académie — Pètitions de l'université — Pédagogues et écrivains — La démission de Mlle Reichenberg — La Comédie-Française en province — Le ménage Buloz.
août. — **Journal de Bruxelles,** Les distributions des prix — Discours officiels — Les exercices physiques dans les lycées — Le Paris électoral — — Affiches et Candidats — La mort de Mario Uchard.
5-16 août. — **Journal de Bruxelles,** Les réunions publiques — M. Clémenceau orateur — Les écrivains candidats — La persécution des forains — Une messe à la mémoire de Naundorff, les derniers partisans.
août. — **Journal de Bruxelles,** Un attentat contre M. Lockroy — Le cocher Moore et V. Hugo — Les fous en liberté — Le docteur Blanche — M. Charcot et la Salpêtrière — Les médecins parisiens.
septembre. — **Journal de Bruxelles,** Paris en voyage — Les visiteurs russes — La langue russe en France — La littérature et l'anarchie — Un catéchisme socialiste — Exposition des artistes du XX^e^ siècle — Un nouveau décoré — M. J.-K. Huysmans
septembre. — **Journal de Bruxelles,** La prochaine exposition de 1900 — M. Alfred Picard — Exposition des Paî-Pi-Bré — Les végétariens — Ouverture des théâtres — Pièces napoléoniennes — Les journalistes français à Londres.
octobre. — **Journal de Bruxelles,** Les fêtes franco-russes — Superstition des dates — La maison de Tourgueneff — Le musée de la Comédie-Française — Piéces anatomiques — La nouvelle direction du Gymnase — Première et reprise.
octobre. — **Journal de Bruxelles,** La fête des coiffeurs parisiens — Le coiffeur-député Chauvin — Coiffure française — L'affaire du sergent Hur — Civil ou militaire — Ibsen à Paris — Représentation de *Rosmersholm* — M. d'Ennery.
octobre. — **Journal de Bruxelles,** Fêtes franco-russes — Arrivée de l'amiral Avelan — La décora-

tion de Paris — Psychologie de la foule — Portrait intime de Gounod — Une école nouvelle — Vanité de la Gloire.

30 octobre. — **Journal de Bruxelles,** La fin des fêtes russes — Les grandes premières — M. Sardou et son domaine de Marly — Le Ier Empire — Madame Sans-Gêne au Vaudeville — M. de Curel — *L'amour brode* au Théâtre Français.

7 novembre. — **Journal de Bruxelles,** Le jour des morts — Les cimetières parisiens — Tombes célèbres — Les fours crématoires — La fermeture des cercles — Le jeu à Paris — Trucs de tricheurs — La baronne de Rhoden aux Folies-Bergère.

14 novembre. — **Journal de Bruxelles,** La rentrée de Mme S. Bernhardt — Son ancienne vogue — Directrice et artiste — *Les Rois* de M. J. Lemaître — Art et socialisme — Une représentation de *l'œuvre* — A l'Académie de médecine — Nos bons docteurs.

15 novembre. — **Revue Encyclopédique,** Compte-rendu de l'exposition : *Portraits* du 20e siècle.

21 novembre. — **Le Figaro** : *M. Vacquerie.*

21 novembre. — **Journal de Bruxelles,** La remise à Paris des œuvres de David, le père du musée de Bruxelles.

25 novembre. — **Supplément Figaro,** *Parloir de Béguines* (Musée des Béguines).

28 novembre. — **Journal de Bruxelles,** Le congrès des guérisseurs — Empiriques et médecins — La liberté des professions — Exposition du peintre Gauguin — La reine de Tahiti à Paris — A l'Opéra-Comique — L'*attaque du moulin* — Le cas de M. Zola.

4 décembre. — **Journal de Bruxelles,** La musique en France — La société des grands concerts — César Franck chez Lamoureux — Le plain-chant — Saint-Servais — Tribunaux — Querelle de deux tragédiens — Les Gigolettes.

12 décembre. — **Journal de Bruxelles,** L'Ouverture de la Sorbonne et du Collège de France — Le Cours de M. Brunetière — La Direction de la *Revue des Deux Mondes* — Une proposition de M. Naquet.

La Chasse démocratique ou féodale — L'agitation féminine — Me Cécile Renooz — Protestation contre M. de Goncourt.

20 décembre. — **Journal de Bruxelles,** La Semaine des anarchistes — Les Journaux anarchistes — La Mode napoléonienne dans le livre et au théâtre.

28 décembre. — **Journal de Bruxelles,** Une Epidémie de variole — La Vaccination à Paris — Le Rire et la Peur — Le cocher Moore en Cour d'assises — Chez V. Hugo — La vente de Maupassant.

1894

5 janvier. — **Journal de Bruxelles,** L'Anarchiste Vaillant en Cour d'asises — M Jean Ajalbert, avocat et écrivain — *Gwendoline,* à l'Opéra — M. E. Chabrier — La mort de V. Considérant — Physiologie du jour de l'an.

9 janvier. — **Journal de Bruxelles,** L'an nouveau — Les Baraques du Boulevard — Etrennes et jouets — Un défi à l'escrime française — La crise des vins — Le nouveau timbre-poste

9 janvier. — **Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles,** *Le Tombeau de Charles Baudelaire,* Conférence.

17 décembre. — **Journal de Bruxelles,** En Cour d'assises — La plaidoirie de Vaillant — Les accusés en représentation — Le Droit de grâce — Le nouveau projet de loi pour les exécutions — Mariage du duc d'Uzès — M. E. Reclus et les Flamands.

23 janvier. — **Journal de Bruxelles,** La Revanche des poètes — Une Conférence du comte de Montesquiou — Portrait intime — Résurrection de Marceline Valmore — M. Bouchor et le Théâtre des Marionnettes. — Une allure féministe — L'avis de M. Vacquerie.

30 janvier — **Journal de Bruxelles,** Un nouveau triomphe de Sarah Bernhardt — Retour de la tragédienne à Paris — Directrice de Théâtre, *Izéil,* par MM. A Silvestre et Morand — La réception de M. Challemel-Lacour — Les Futurs académiciens.

Janvier. — **Figaro Illustré,** *Dentelle de Bruges* — L'Illustration de Cassiers (*Musée des Béguines*).

7 février. — **Journal de Bruxelles,** La nouvelle *Revue de Paris* — M. Ganderax — Les revues des éditeurs — Les jeunes revues — *Hannele Mattern* au Théâtre Libre — Le jubilé du baron Beyens.

16 février. — **Journal de Bruxelles,** Le Carnaval des rues — Renouveau et Confetti — Elections de la reine des blanchisseuses — Les étudiants et la Mi-Carême — Mort de Maxime du Camp — Maria Deraismes et le mouvement féministe — La blague parisienne et Vaillant.

17 février. — **Supplément du Figaro,** *La Hollande, l'hiver* (Evocation).

20 février. — La réception de M. Brunetière et l'Académie — La critique et le professeur — M. Pailleron intime. *Les Cabotins au Théatre-Français* — Nos romanciers et le Midi.

27 février. — **Journal de Bruxelles,** Le règne de la bière — La brasserie Pousset — Testament d'un patron — Sifflets au spectacle — Deux pièces interdites — MM. Barrès et Paul Adam — La censure.

6 mars. — **Journal de Bruxelles,** La résurrection de carnaval — Les blanchisseuses — Un journal d'étudiants — M. Brunetière sifflé en Sorbonne — Représentation d'*Axel* de Villiers de l'Isle-Adam.

16 mars. — **Journal de Bruxelles,** Un incident *au Palais* — Les honoraires des avocats — Règlement de l'ordre — Le nouveau timbre-poste — Exposition et vente Trouillebert — Les faux tableaux.

18 mars. — **Le Figaro,** Le romancier de l'anarchie : M. J.-H. Rosny, (l'Elite).

21 mars. — **Journal de Bruxelles,** A l'église de la Madeleine — L'explosion et le P. Gardet — Les prédicateurs du présent Carême — Une conférence sur les pays nègres — La 1re de *Thaïs* à l'*Opéra.*

29 mars — **Journal de Bruxelles,** La semaine sainte — Anniversaire de la commune — Un legs au Musée du Luxembourg — Le tourniquet des Musées — L'Amérique et nos artistes.

5 avril. — **Journal de Bruxelles,** Les prochaines fêtes de Jeanne d'Arc — A Notre-Dame — Culte populaire — Ouverture de la foire aux pains d'épices — Le mariage de G. Hugo.

13 avril. — Le concours hippique — M. Laurent Tailhade — La jeunesse littéraire et l'anarchie — L'abbé Le Rebaux et Brown-Sequard — M. Odilon Redon et son exposition — Quelques salons de peinture.

20 avril. — **Journal de Bruxelles,** Un discours de M. Berthelot — Le règne de la chimie — Une cloche russe à Paris — Théâtre de l'Odéon — " Les deux noblesses " de M. H. Lavedan. — Mariages parisiens.

20-21 avril. — Collation des rôle du *Voile*.

26 avril. — **Journal de Bruxelles,** Le Salon de peinture du Champs de Mars.

30 avril. — Commencement des répétitions du *Voile*.

1er mai. — **Journal de Bruxelles,** Jeanne d'Arc — Notre Dame de Paris — La souscription du nouvel emprunt — Un grand scandale parisien — La famille Sagan — La haute Bohême — Une lecture de M. Zola.

2 mai. — **Journal de Bruxelles,** Le 1er mai ouvrier — L'origine de cette date — M Félix Fénéon — Le Vernissage du salon — Quelques œuvres — La statistique de la peinture.

21 mai — Première représentation du *Voile* (18 représentations en 1894).

1er juin. **Revue de Paris.** — *Tombeau de Baudelaire* (L'Elite).

9 juin. — **Journal de Bruxelles,** Un ministre poëte G. Leygues — L'élection de M. Bourget à l'Académie — Un portrait de M. Paul Bourget — M. Albert Sorel — Exposition de Manet — Une Taverne artistique.

16 juin. — **Journal de Bruxelles,** Curieuse exhumation — La question Louis XVII — Le parti des Naundorff — Les hôpitaux de Paris — Scandales aux courses — La maison de V. Hugo.

20 juin. — **Journal de Bruxelles,** L'exposition de de Paris de 1900 — Rapport de la commission des projets d'initiative privée — Le départ de M. Antoine — La fin du *Théâtre Libre* — Deux morts : M. Foucault de Mondron et M J. Theest.

29 juin — **Journal de Bruxelles,** Une proposition quant à la législation pénale du mariage — L'agitation des vélocipédistes — Un Turner pour le Musée du Louvre — Mort de l'Alboni — Mort de Carnot, 24 juin 1894.

5 juillet. — **Journal de Bruxelles,** Le deuil de Paris — Couronnes et fleurs — M. Carnot et les artistes — Ouverture de la pèche à la ligne — Interdictions vexatoires — La grande colère des Félibres.

21 août. — **Journal de Bruxelles,** Paris en voyage — Les fêtes des Félibres — Représentations du théâtre d'Orange — Mistral — Concours pour l'exposition de 1900 — La tour Eiffel.

1er septembre. — **Journal de Bruxelles,** Les Parisiens aux eaux — Une proposition de M. Mallarmé — Les droits des auteurs morts — Auteurs et éditeurs — Le narcissisme de M. Zola.

4 septembre. — **Journal de Bruxelles,** L'ouverture de la chasse — Le règne des braconniers — Les grandes chasses — Une ascencion de ballon dirigeable — Les inventeurs — Reprise de " Severo Torelli " — Les scrupules de la Comédie-Française.

13 septembre. — **Journal de Bruxelles,** Le revers de la gloire — La démolition de l'hôtel Meissonnier — La justice jugée — Le cas des frères Rorique — Une fête à l'armée du salut — M. Zola assigné.

17 septembre. — **Journal de Bruxelles,** Le pélerinage de l'église des Carmes — Une course de taureaux parisiens — La prochaine saison théâtrale — La mort du musicien Chabrier.

24 septembre. — **Journal de Bruxelles,** Les grandes manœuvres — Vélocipédistes militaires et civils — A propos de statues — Alphand et les arbres parisiens — Réouverture de l'Odéon — Mme Judith Gautier.

octobre. — **Journal de Bruxelles,** Une invention nouvelle — Le docteur Roux et le vaccin du croup — A l'institut Pasteur — M. Coquelin et Mme Sarah Bernhardt — La curée de M. Sarcey — Injures littéraires.

octobre — **Journal de Bruxelles,** Le congrès de sociologie — Sociologues et socialistes — Les hôpitaux de Paris — Divettes et cafés-concerts — Mort de V. Koning — L'album des lopsus.

octobre. — **Supplément du Figaro :** *Villes flamandes. Evocations.*

octobre. — **Journal de Bruxelles,** Fondation du grand prix d'automne — Le landau du président — Concurrence de MM Lisbonne — Verdi à Paris — Une première au Théâtre-Français — " Vers la joie " de M. Jean Richepin — Exposition de M. Puvis de Chavannes.

octobre. — Les auteurs gais — Revues de fin d'année — M. Courteline — *Les Grimaces de Paris* aux Nouveautés — L'assistance par le travail.

Novembre. — A Genève, conférence de Rodenbach sur la langue française dans les Flandres.

novembre. — A Genève, conférence de Rodenbach. Lecture du *Voile.*

novembre. — A Genève, conférence de Rodenbach sur quelques femmes de lettres : Mme Séverine, Louise Michel, Gyp, Mme A. Daudet, Mme Desbordes-Valmore

novembre. — **Journal de Bruxelles,** Un faux tableau — Querelles d'experts — La grève des chevaux de bois — A la foire de Montmartre — M Maurice Donnay — La " Gismonda " de M. Sardou.

novembre. — **Le Figaro,** M. Zola à Rome.

novembre. — **Le Figaro,** La société des gens de lettres et la statue de Balzac — Chez M. Rodin — Le 2e centenaire de Voltaire — Ouverture de la saison de l'œuvre — La mort de Louis Figuier — Le théâtre scientifique.

novembre. — **Journal de Bruxelles,** Exposition de chrysanthèmes — Les couronnes pour le Tsar — Les nouveaux conscrits — La littérature militaire —

La décoration de Mme Sarah Bernhardt — Le nouvel ambassadeur de Belgique.

26 novembre. — **Journal de Bruxelles,** La mort de Francis Magnard — Portrait intime — Ecrins et fleurs — Débats littéraires — Les prix de vertu — Succession de Leconte de Lisle.

4 décembre. — **Journal de Bruxelles,** Encore l'affaire Rodin — La société des gens de lettres — M. Aurélien Scholl — Ses cigarettes — Un paysan écrivain : Baptiste Bonnet — A *l'Œuvre : la Vie muette* de M. Beaubourg.

11 décembre. — **Journal de Bruxelles,** La saison des cigales — Le grand prix vélocipédique — Les femmes à bicyclette — MM. Zola et Brunetière à Rome — Un nouvel immortel — M. Arsène Houssaye et le 41e fauteuil.

20 décembre — **Journal de Bruxelles,** Le retour des almanachs — Un almanach encyclopédique — Exposition de M. Egoreff — Les occultistes parisiens — Représentation à l'*Œuvre* — M. Strindberg.

22 décembre. — **Le Figaro,** Puvis de Chavannes (L'Elite).

29 décembre. — **Le Figaro,** James M.-N. Whistler (L'Elite).

29 décembre. — **Journal de Bruxelles,** Triste fin d'année — Le procés Dreyfus — Espions allemands — Les projets de l'Exposition de 1900 — Mort du peintre Jean Gigoux — Les legs au Louvre.

1895

3 janvier. — **Journal de Bruxelles,** *Lettre Parisienne ;* Une fête en l'honneur de M. Puvis de Chavannes — Le peintre et son œuvre — Une nouvelle décoration — Université de Boston — M. Casimir Périer et la Chanson — Décadence du Chat-Noir.

5 janvier. — **Supplément du Figaro,** *Quelques peintres* : *M. Albert Besnard.*

8 janvier. — **Journal de Bruxelles,** *L. P.* : Dégradation du traître — Dans la cour de l'Ecole militaire — Une scène au Ministère de la Guerre (dictée

à Dreyfus des termes de sa lettre) — Mistral à Paris — Un Schisme chez les Félibres — Ministres et Ecrivains.

12 janvier. — **Supplément du Figaro,** *Quelques peintres* : *J. Chéret* (L'Elite).

15 janvier. — **Journal de Bruxelles,** *L. P.* : Le Legs Caillebotte — Difficulté avec l'Etat — La pléiade des peintres impressionnistes — Deux journalistes parisiens — Odyssée autour du monde Mort de B. Godard.

19 janvier. — **Supplément du Figaro,** *Quelques peintres* : *E. Carrière* (L'Elite).

9 au 25 janvier. — **Echo de Paris,** publication en feuilletons de la *Vocation*.

26 janvier. — **Supplément du Figaro,** *Quelques peintres* : *Claude Monet* (L'Elite).

2 février. — **Supplément du Figaro,** *Quelques peintres* : *Raffaëlli* (L'Elite).

8 février. — **Journal de Bruxelles,** *L. P.* : Les funérailles de Canrobert — Retour de H. Rochefort — La retraite de M. Got — Féminisme.

9 février. — **Le Figaro,** Le nouveau doyen : *Mounet-Sully*

12 février. — **Journal de Bruxelles,** L'Hiver cruel — Secours au malheureux — Les Asiles du nuit — Une Réception à l'Académie — M^lle^ Augusta Holmès à l'Opéra — Les Frères Lionnet.

19 février. — **Journal de Bruxelles,** L'Apothéose des gloires françaises — Un Banquet en l'honneur de M. Ed. de Goncourt — Sa Vie et son Œuvre — Une Pièce allemande à Paris — Première de Jules Lemaître : *Le Pardon* — L'Art et le peuple.

26 février. — **Le Figaro,** *Conversion* (J.-K Huysmans).

1^er^ mars. — Banquet Goncourt.

Dans la **Petite Chronique des Lettres** du *30 mars* du **Figaro**, J. Huret annonce que Georges Rodenbach est gravement malade d'une fluxion de poitrine.

2 mars. — **Journal de Bruxelles,** *L. P.* : Mort de A. Vacquerie — Portrait intime — Sa Vie et ses

Œuvres — Une première à la Comédie Française : *Les Petits Masques*, de M Boniface — Le Monde et les Ecrivains — Une Vente de Gauguin — Un Peintre en Afrique.

8 mars. - **Journal de Bruxelles,** *L. P.* : Carnaval parisien — La Mode du duel — M Harry Alis — Duels littéraires — Les Artistes français à Berlin.

15 mars. — **Journal de Bruxelles,** Le Bal de l'Elysée — Mort de Berthe Morisot.

29 mars. — **Journal de Bruxelles,** Fiançailles de la princesse d'Orléans avec le duc d'Aoste — Les *Deux Patries,* de Hennique.

1er avril. — **Le Figaro,** *Les Amis des Femmes.*

6 avril. — **Le Figaro,** Note de Huret relatant le rétablissement de Rodenbach qui va publier un poème le *Halo des Malades.*

15 avril. — **La Revue Encyclopédique,** Paris et les Petites Patries (Evocations).

22 avril. — **Le Figaro,** *La Statue de Marcelline Valmore.*

5 mai — **Journal de Genève,** 1er mai à Paris — Une Exposition des Souvenirs de la Grande Armée — La Duchesse d'Uzès et le Jury de Sculpture — Le Nouveau Secrétaire perpétuel de l'Académie.

16 mai — **Journal de Genève,** Les Abattages d'arbres du Bois de Boulogne — Les Arbres d'Alphand — La Société des Amis des Arbres — La Réception de M. de Hérédia à l'Académie — *Tanhauser*, à l Opéra-Comique — Snobisme parisien.

25 mai — **Supplément Littéraire du Figaro,** *La Fête des Parnassiens.*

4 juin. — **Le Figaro,** *Tanhauser et le Snobisme.*

5 juin. — **Journal de Genève,** *L. P. :* La Fête de l'Omnium — Les Artistes dramatiques et la Bicyclette — Le Centenaire de Corot — Exposition de M. Claude Monnet — Le Concert des Chanteurs de Saint-Servais.

10 juin. — **Le Figaro,** *Murger et la Bohême* (Evocations).

18 juin. — **Le Figaro,** La Fête du Grand Prix — La Popularité du Président — Courses et Paris — Por-

trait intime de Bourget — Le Parti des Naundorff à Paris.

3 juillet. — **Journal de Genève,** Un Mouvement de décentralisation — La Fête des Rosati et des Félibres — Agitation au Quartier latin M. Laurent Tailhade — Exposition du Soudan.

19 juillet. — **Journal de Genève,** Querelles de Mots — Les Amateurs et les Professionnels en Art — Le Comte de Montesquiou - Fézensac — La Fête du 14 Juillet — Décorations d'Ecrivains.

20 juillet. — **Le Figaro,** *M. Anatole France à l'Académie* (L'Elite).

Juillet-août. — **Le Livre des Légendes,** *La fin d'Ophélie,* vers.

3 août — **Journal de Genève,** Crimes et Suicides d'été — Un Discours du Père Didon — Le Prédicateur et l'Educateur — Un Banquet en l'honneur de M. Catulle Mendès — Renan et la Bretagne.

18 août. **Le Gilblas Illustré,** *Le Voyage dans les Yeux.*

20 août — **Journal de Genève,** *L. P.* : Les Parisiens et la villégiature — M. Félix Faure en vacances — La résidence de Fontainebleau — La blouse de Thivrier — Excentricité de costumes — Nouveaux Musées.

23 août. — **Le Figaro,** *Une Anthologie de la Guerre.*

5 septembre — **Journal de Genève,** L'Eposition de 1900 — Opposition de la Province — Le mouvement décentralisateur — Suicide d'un Vaudevilliste — Mlle Klein et les Fous — Le dandysme et nos présidents.

4 septembre. — **Supplément littéraire du Figaro,** *L'Idéal,* nouvelle inédite (Rouet des Brumes).

6 septembre — **Le Figaro,** *Décentralisation littéraire* (reproduit le 8 juillet 1897 dans le *Tout Liège*).

8 septembre. — **Journal de Genève,** *L. P.* : Paris à la campagne — Les plages françaises — La correspondance de Renan — Ouvrages posthumes — Le costume féminin et la bicyclette.

N° 25, supplément : Visite du Roi Léopold II au *Figaro*).

19 septembre. — **L'Idée Moderne,** *Dans le Miroir*, vers.

3 octobre. — **Journal de Genève,** La mort de Pasteur — L'institut de la rue Dutot — L'homme et son œuvre — Le roi des Belges à Paris — Un roi très moderne — Médecins parisiens.

4 octobre. — **Le Figaro,** *La Savoyarde.*

23 octobre. — **Journal de Genève,** Le centenaire de l'Institut — Le grand-duc à l'Académie — Autres visites royales — Le nouveau Grand-Prix vélocipédique — La rentrée de M. P. Déroulède.

26 octobre. — **Le Gilblas illustré,** *Le Voyage dans les Yeux,* vers.

5 novembre. — **Journal de Genève,** Le jour des morts à Paris — Tombes d'artistes et d'hommes politiques — M. Mounet-Sully et l'Institut — Magnier et les huissiers — Une figure bien parisienne.

12 novembre. — **Le Figaro,** *Agar.*

19 novembre. — **Journal de Genève,** *L. P.* : Le retour de Louise Michel à Paris — Livres et drames — La révolutionnaire intime — Les Jeunes au théâtre — M. Maurice Donnay-Krachs et Débacles.

30 novembre. — **Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles,** Lecture de " Le Voile ".

4 Décembre. — **Journal de Genève,** *L. P.* La Savoyarde — L Eglise du Sacré-Cœur à Montmartre — A propos du fils de l'Aretin — Portrait intime de M. de Bornier — La mort de Mathey — Les Théosophes parisiens.

16 décembre. — **Le Patriote,** *L'exposition de 1900.*

19 décembre. — **Le Figaro,** *Prix de Littérature.*

21 décembre. — **Journal de Genève,** Le silence académique — M. Arsène Houssaye et son fils — 40 et 41e fauteuil — Le marquis de Massa et l'Empire — Un curieux procès.

23 décembre. — **Le Patriote** (Bruxelles), *La Tombe de Villiers de l'Isle-Adam.*

30 décembre. — **Le Patriote,** *Les Réveillons.*

En 1895 *Le Voile* a été représenté cinq fois à la Comédie-Française.

1896

27 janvier. — **Le Figaro,** *La Kleptomanie littéraire.*

Février. — **Le Figaro illustré,** *Le Lac d'Amour,* conte illustré par H. Cassiers.

15 février. — **La Revue de Paris,** *Les Lignes de la Main,* vers (Vies encloses)

23 février. — **Le Figaro,** *Les Prédicateurs de Carême.*

Mars. — **Mercure de France,** *Aquarium mental,* vers (Vies encloses).

15 mars. — **La Revue de Paris,** *A propos de Manette Salomon* (l'Elite).

29 mars. — **Le Figaro,** *La Correspondance des grands écrivains.*

Avril. — **L'Aube,** *Les Yeux des Enfants,* vers.

5 mai. — **Le Figaro,** *Danseuses.*

25 mai. — **Le Figaro,** *Les Dalila* (à propos de Gambetta, puissance de la femme).

(26 mai Georges Rodenbach, va s'installer pour l'été à *Knocke.* près de Bruges, où il achèvera son roman le *Carillonneur* dont la première partie est à peu près écrite).

29 juin. — **Le Figaro,** *Une candidature (à l'Académie)* — *Mistral* (l'Elite).

6 août. — **Le Figaro,** *L'Esthétique des Villes.*

25 août. — **Le Figaro,** *Encore la Statue de Rodin.*

17 septembre. — **Le Figaro,** *Le théâtre du peuple* (Bussang, Pottecher).

15 novembre. — **La Nouvelle Revue,** " Les Soirs ", " Les Débacles ", " Les Flambeaux noirs ", de Verhaeren.

20 novembre. — **Le Figaro,** *La fin du Sifflet.*

29 novembre. — **Le Figaro,** au 1er janvier 1897, publication du *Carillonneur,* , 42 feuilletons.

(Dans le n° du 30 novembre. Enquête sur *Alfred de Musset, réponse de Rodenbach,* 1° *Coppée,* 2° *Hérédia,* 3° *G. Rodenbach,* 4° *Montesquiou).*

24 décembre. — **Le Figaro,** *César Franck ou du succès et de la gloire* (*Evocations*).
24 décembre. — **L'Aube,** *Calme*, vers.
Le Voile a été représenté deux fois cette année à la Comédie-Française.
décembre — **Le Coq Rouge** (Bruxelles). *La Part des Isolés* (quatre pièces).

1897

Janvier. — **L'Image,** *Légende dorée*, vers.
13 février. — **Le Figaro,** *Le goût de Merveilleux* (à propos de la pièce *Spiritisme* de Sardou).
4 mars. — **Le Figaro,** Article de Ph. Gille sur le *Carillonneur*.
6 mars. — **Revue Encyclopédique,** *Albert Besnard* (l'Elite).
15 mars. — **Nouvelle Revue,** *Les Rosny* (l'Elite).
29 mars. — **Le Figaro,** *Les Aveugles*.
14 avril. — **Le Figaro,** *La religion au théâtre* (à propos des " Passions " au théâtre).
Mai. — **L'Image,** *Petits nocturnes de Bruges*.
28 mai. — **Le Figaro,** *Le retour de la Muse*.
1er juin. — **Revue de Paris,** *Nocturnes*, vers.
16 juin. — **Le Figaro,** *Les peintres critiques d'art*.
5 août. — **Le Figaro,** *Le voyage*.
17 septembre. — **Le Figaro,** *Une maladie de civilisation*.
2 novembre. — **Le Figaro,** *Critiques et auteurs*.
19 novembre. — **Le Figaro,** *Interviews et enquêtes*.
25 novembre. — **Le Correspondant,** *Les Béguinages de Flandre*.
14 décembre. — **Le Figaro,** *Octave Mirbeau* (L'Elite).
24 décembre. — **Le Figaro,** *Ce que devrait être le Panthéon*.
28 décembre. — **Le Figaro,** *Le Ménage de Victor Hugo* (Evocations).
Le Voile a été représenté une fois cette année à la Comédie Française.

1898

Almanach des Poètes, *Mai*, vers (Le Miroir du Ciel Natal).

Janvier. — **La Revue du Palais,** *Alphonse Daudet* (L'Elite).

11 janvier. — **Le Journal,** *Cortège*, conte (Le Rouet des Brumes).

13 janvier. — **Le Figaro,** *Le Théâtre d'aujourd'hui.*

7 février. — **Le Journal,** *Un Soir*, conte (Le Rouet des Brumes).

22 février — **Le Figaro,** *La « Vieille Chanson ».*

7 mars. — **Le Journal,** *L'Inconnu*, conte (Le Rouet des Brumes).

7 mars. — **L'Ermitage,** *Vers.*

23 mars. — **Le Figaro,** *Hanotaux, écrivain.*

1er avril. — **Durandal,** *Vitraux*, poésies.

4 avril. — **Le Journal,** *Buis bénit*, conte (Le Rouet des Brumes).

2 mai. — **Le Journal,** *L'Amour et la Mort* (Le Rouet des Brumes).

17 mai. — **Le Figaro,** *Une Statue* (à propos du Balzac, de Rodin).

30 mai. — **Le Journal,** *Hors Saison*, conte (Le Rouet des Brumes).

14 au 21 juin. — **Le Temps,** Publication en feuilleton de l'*Arbre*, nouvelle.

17 juin. — **Le Journal,** *Apothéose d'écrivains.*

27 juin. — **Le Journal,** *Déménagement*, conte (Le Rouet des Brumes).

21 juillet. — **Le Journal,** *L'Orgueil*, conte (Le Rouet des Brumes).

12 août. — **Le Figaro,** *Un précurseur français en Abyssinie.*

1er septembre. — **Revue de Paris,** *Dans l'église*, vers (Le Miroir du ciel natal).

1er septembre. — **Le Journal,** *Un inventeur*, conte Le Rouet des Brumes).

3 septembre. — **Le Figaro,** *La Hollande et sa reine.*

13 septembre. — **Le Figaro,** *Stéphane Mallarmé* (l'Élite).

26 septembre. — **Le Journal,** *Couples du soir*, conte (Le Rouet des Brumes).

24 octobre — **Le Journal,** *Une passante*, conte (Le Rouet des Brumes).

27 octobre. — **Le Figaro,** *Réinstallation.*

13 novembre. — **Le Figaro,** *La république où l'on cause.*

21 novembre. — **Le Journal,** *L'accomplissement*, conte (Le Rouet des Brumes).

26 novembre. — **Le Figaro,** *La licence par l'image.*

20 novembre. — **Le Journal,** *Curiosité*, conte (Le Rouet des Brumes).

20 novembre. — **L'Illustration,** *Vers.*

Dimanche 25 décembre. — Mort de Georges Rodenbach.

Lundi 26 décembre. — Article de G. Calmettes sur la mort de Rodenbach.

Mercredi 28 décembre. — Obsèques de Rodenbach à l'église Saint-Ferdinand.

1899

PUBLICATIONS POSTHUMES

N° de février 1899. — **Le Monde moderne,** *La mauvaise preuve*, conte.

21 mars. — **Le Journal,** *Presque un conte de fées*, conte (Le Rouet des Brumes).

31 mars — **Le Journal,** *Le chasseur des villes* (Le Rouet des Brumes).

20 avril. — **Le Journal,** *Suggestion* (Le Rouet des Brumes).

24 avril. — **Le Journal,** *Les grâces d'état* (Le Rouet des Brumes).

1er mai. — **Le Journal,** *Au Collège* (Le Rouet des Brumes).

10 mai. — **Le Journal,** *L'Amour des Yeux* (Le Rouet des Brumes).

27 mai. — **Le Journal,** *L'Ami des Miroirs* (Le Rouet des Brumes).

5 juin. — **Le Journal,** *Les Chanoines* (Le Rouet des Brumes).

1900

1er juin. — **La Nouvelle Revue,** *La Vie d'un Portrait* (Pages posthumes. Reprises en 1914 dans l'édition du *Rouet des Brumes*, faite par l'éditeur Flammarion).

1923

Juillet-août. — *La Nervie* (Braine-le-Comte) — *Le Livre de Jésus*, onze poèmes (1885).
Décembre. — **Le Figaro,** *Le Curateur aux Morts.*

PRÉFACES

Ed. Bonehill : *Choses d'automne*, Louvain. Fonteyn, 1890, In-18 — Ch. Guérin : *Joies Grises*, Paris, Ollendorff, 1894, in-18. Fr. Saisset : *Au fil du rêve*, Paris, Ollendorff, 1897, in-18. — L. Donel : *Le chardon bleu* (lettre-préface), Paris, Bonne Presse, 1913, in-18.

POÈMES MIS EN MUSIQUE

Le Carillonneur, pièce lyrique en 4 actes et 6 tableaux, livret de Jean Richepin d'après le roman de Georges Rodenbach, musique de Xavier Leroux, représenté sur la scéne de l'Opéra-Comique en mars 1913. — *Dix poésies de Georges Rodenbach* mises en musique par R. Strohl ; Paris, Toledo, 1901, in-folio. D'autres poèmes extraits des œuvres de Rodenbach ont été mis en musique par Samuel Rousseau, Albert Wolff, etc.

TRADUCTIONS

En anglais. *Bruges-la-Morte*, traduit par Thomas Duncan (avec une introduction du traducteur) Londres, Swan, Sonnenschein et Cie, 1903, in-12.
En italien. *Le Carillonneur* (Armonie di Campane), traduit par A. Manzano-Querci. Milan. Remo Sandron, 1910, in-18. — *L'Art en Exil* (In esilio), traduction

anonyme. Milan Facchi, s. d. (1919). — *Le Mirage* (Bruges-la-Morta), traduit par E. Momigliano. Milan Facchi, 1920. — *Poésie* (Extraits dn *Règne du Silence* et des *Vies Encloses*) traduites par Luisa Caico Rome. Carlo Volghera, 1925.

En russe. Tous les ouvrages en prose de Rodenbach ont été traduits en Russe par Mme Marie Vesselovska. — *Le Rouet des Brumes*, publié en 1901, parut en 1902 la traduction du *Carillonneur*, sous le titre *Vyche Jizni* (Au dessus de la vie), en 1904, ce fut *Bruges-la-Morte*, en 1906, *Le Musée des Béguines* (Mistitcheskia Lili : Les Lys mystiques). — *La Vocation* et *L'Arbre* parurent dans la suite chez l'éditeur V. M. Sabline à Moscou. M. I Golovatchevski publia en un volume sa traduction du *Règne du Silence* ; V. Brussov traduisit également quelque poèsies de Rodenbach. Voir également *La Jeune Belgique* traduction de poèmes d'E. Verhaeren, G. Rodenbach, etc, par Ellis, M. Vessélovska, etc. Moscou 1908.

En allemand. *Le Mirage* et *Le Voile*, traduits par Siegfried Trébitsch. Vienne. Wiener Verlag. 1902, in-18, *Le Rouet des Brumes*, traduit par F. von Oppeln-Bronikowski, Dresde, Reissner, 1905, in-12. — *Bruges-la-Morte*, même traducteur, Leipzig P. Réclam, 1910 — *L'Arbre* et *La Vocation*, même traducteur, Leipzig, P. Reclam, 1912. On trouve des poèmes de Rodenbach traduits par von Oppeln-Bronikowski dans *Das Junge Frankreich*, publié par ce traducteur chez Oesterheld à Berlin en 1908.

En finnois *Bruges-la-Morte* et *Le Carillonneur* traduits par Agnes von Kraemer. Helsingfors. 1904 et 1905.

En espagnol *La Vocation* (El destiero) traduit par Andrès Guilmain. Diario de la Marina. La Havane, 1924. On trouve des traductions en espagnol de poèmes de Rodenbach dans *Literatura y Arte* d Eduardo Diez de Medina Buenos Ayres 1912 ; *El Libro de Horas* de Fernan Félix de Amador ; Paris 1911 ; *El Figaro* (La Havane) 7 avril 1912 : *La Alcoba y el Espejo* et *Invocacion à la Nieve* (fragments du *Règne du Silence*)

traduits par Max H. Urena et *El Corazon del Agua*, traduit par Martin Fierro, Buenos-Ayres, 15 mai 1924.

ICONOGRAPHIE

Armand Heins, *Dessin*, 1881 (appartient au Cercle Artistique de Gand). — N. Van Eeden, *Peinture*, 1881 (appartient à Madame E. Lebrun-Rodenbach). — Alfred Stevens, *Peinture*, 1892, sur un exemplaire de *Bruges la-Morte*, appartenant à Edmond de Goncourt, acheté dans la suite par R. de Montesquiou-Fezensac et appartenant actuellement à un amateur resté inconnu. J. F. Rafaëlli, *Dessin* (appartient à Mme Georges Rodenbach). — Baronne Alex. d'Anethan, *Pastel*, 1892 (donné en 1924 par les héritiers Rodenbach au Musée de la ville de Tournai). — Lévy-Dhurmer, *Pastel*, 1894 (au Musée du Luxembourg). — Albert Besnard, *Dessin*, 1898 (appartient à Mme Georges Rodenbach). — Mad. Alb. Besnard, *Bronze*, 1898 : pour le monument de Georges Rodenbach au Père-Lachaise. — Henry Bataille, *Lithographie* (*Têtes et pensées*), 1905. — Georges Minne : *Monument de Georges Rodenbach* à Gand. J. Gondry, *Fusain* 1902, appartient à la Bibliothèque de l'Université de Gand. Et des photographies chez Nadar, Otta et Dornac.

A CONSULTER

Livres

Albrecht Rodenbach : *Eerste Gedichten* (contient un *Sonnet français* dédié à G. Rodenbach) Roulers, Demeester, 1878, in-18. — Paul Delc... : *Les hommes du Jour : M Georges Rodenbach*, Bruxelles, L. Bertrand et Ch. Delfosse, 1884. — Ch. Tilman : *Du réalisme dans la littérature contemporaine*, Bruxelles, Larcier, 1887, in-18. — J. Tellier : *Nos poètes*, Paris, Despret, 1888, in-18. — J. Casier : *L'œuvre poétique de Georges Rodenbach*, Gand, Siffer, 1888, in-8. — J. Grignard : *Nos gloires littéraires*, Bruxelles, Société belge de librairie, 1889, in-8. — J. Huret :

Enquête littéraire, Paris, Fasquelle, 1891, in-18. — F. Nautet : *Histoire des lettres belges d'expression française*, Bruxelles, Ch. Rosez, 1892, 2 vol. in-18. — Ed. de Goncourt : *Journal des Goncourt*, tomes VII, VIII, Paris, Fasquelle, 1892. — A. Ségard : *Georges Rodenbach*, Lille, Ducoulombier, 1893, in-18. Ch. Guérin : *Georges Rodenbach*, Nancy, Crépin-Leblond, 1894, in-8. — G. de Breyne-Dubois : *Huit cents croquis et silhouettes*, Bruxelles, Castaigne, 3 vol., (2e vol., pp. 78-87), 1894, in-18. — G. Courteline et L. Marsolleau : *Les Grimaces de Paris*, revue de fin d'année, Paris, 1894. — A. Brisson : *La comédie littéraire*, Paris, A. Colin, 1895. — G. Deschamps : *La vie et les livres*, 2e série, Paris, A. Colin, 1895. — F. Jourdain : *Les décorés, ceux qui ne le sont pas*, Paris, 1895 ; Perrin, in-18. — B. Lazare : *Figures contemporaines*, Paris, Perrin, 1895, in-18. — Eug. Gilbert : *Le Roman en France pendant le XIXe siècle*, Paris, Plon, 1896, in-18. — R. Doumic : *Les Jeunes*, Paris, Perrin, 1896 ; in-18. — P. André : *L'indifférence et l'injustice belge en matière littéraire*, Bruxelles, H Lamertin, 1897, in-18 — J. Destrée : *Les écrivains belges contemporains*, Bruxelles, Lamertin, 1897, in-18. — V. Luyssen : *Georges Rodenbach*, Verviers, A. Lacroix et fils, s. d. 1897). — S. Mallarmé : *Divagations*, Paris, Fasquelle, 1897 ; in-18. E. Vigié-Lecocq : *La poésie contemporaine* (1888-1896), Paris, Mercure de France, 1897, in-18. — Pol de Mont : *Anthologie des poètes belges d'expression française* (1880-1898), Almelo, W. Hilarius, 1899, in-18. — Ch. Morice : *L'esprit belge*, Bruxelles, G. Balat, 1899, in-18. — A. Daxhelet : *Georges Rodenbach*, Bruxelles, O. Schepens, 1899, in-18. — A. van Hamel : *G. Rodenbach*, La Haye, 1899 ; in-18. — P. Mussche : *G. Rodenbach*, Bruxelles, O. Schepens, 1899, in-18. — A. Ségard : *Itinéraire fantaisiste*, Paris, Ollendorff, 1899, in-18. — M. Guillemot : *Les villégiatures d'artistes*, Paris, Flammarion, 1899 ; in-18. — V. M. Crawford : *Studies in Foreign litterature*, Boston, L. C. Page, 1899 ; in-8. — L. Bocquet : *L'œuvre poétique de G. Rodenbach*, Paris, Le

Beffroi, 1900, in-18. — G. Frédérix : *Trente années de critique*, Bruxelles, 1900, in-18. — V. Thompson : *French portraits*, Boston, R. G Bagger, 1900, in-18. — C. Mauclair : *L'Art en Silence*, Paris, Ollendorff, 1901, in-18. — H. Fierens-Gevaert : *Psychologie d'une ville : Essai sur Bruges*, Paris, Alcan, 1901, in-18. — G. Pelissier : *Le Mouvement littéraire contemporain*, Paris Hachette, 1901, in-18. — J. Kalff : *G. Rodenbach*, Haarlem, H. Tjeenk Willink, 1901, in-18. — O. Hauser : *Die Belgische lyrik von 1886 bis 1902*, Grossenhain, Banner et Ronge, 1902, in-18. — G. Kahn : *Symbolistes et Décadents*, Paris, Messein, 1902, in-18. — Fonsny et van Dooren : *Anthologie des poètes lyriques de France et de l'étranger*, Verviers, A. Herman, 1902, in-8. — C. Mendès : *Le mouvement poétique français de 1867 à 1900* (rapport au ministre), Paris, Fasquelle, 1903, in-folio. — D. Horrent : *Écrivains belges d'aujourd'hui*, Bruxelles, Lacomblez, 1904, in-18. — H. Bataille : *Têtes et Pensées*, Paris, Ollendorff, 1905, in-folio. — P. André, *Max Waller et la Jeune Belgique*, Bruxelles, Le Thyrse, 1905, in-18. — E. Verhaeren : *Les Lettres françaises en Belgique*, Bruxelles, La Nation Belge, 1905, in-8. — F. Vandenbosch : *Impressions de Littérature*, Bruxelles, Vromant, 1905, in-18. — A. van Bever et P. Léautaud : *Poètes d'aujourd'hui* (1880-1900), Paris, Mercure de France, 1905, in-18. — C. Lemonnier : *La Vie Belge*, Paris, Fasquelle, 1905, in-18. — E. Gilbert : *Les lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui*, Paris, Sansot, 1906, in-18. — H. Marnac : *Écrivains d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Bibliothèque de l'Association, 1906, in-18. — L. van Puyvelde : *Albrecht Rodenbach*, Amsterdam, L. J. Veen, 1908. — P. Maes : *Enquête sur la littérature belge d'expression française*, Gand, Van Goethem, 1908, in-18. — E. Carrière : *Ecrits et Lettres choisies*, Paris, Mercure de France, 1908, in-18 — G. Walch : *Anthologie des poètes français contemporains* (1866-1906), Paris, Ch. Delagrave, 1908, in-18. — L. Estève et G. Gaudion : *Les Héritages du Romantisme*, Toulouse, Salon des Poètes, 1909, in-8. —

E. Révil (G. Ramaekers) : *Georges Rodenbach*, Bruxelles, 1909, in-12. — H. Liebrecht : *Histoire de la littérature belge d'expression française*, Bruxelles, Vanderlinden, 1909, in-18. — Th. Cotelle : *Le Son des Ames*, Paris, Sansot, 1910, in-18. — P. Halflants : *La littérature française au XIX^e siècle*, 2^e partie, Bruxelles, A. Dewit, 1910, in-18. — Mad. A. Daudet : *Souvenirs autour d'un groupe littéraire*, Paris, Fasquelle, 1910, in-18. — É. de Rougemont : *Villiers de l'Isle Adam*, Paris, Mercure de France, 1910, in-18. — St-Zweig : *Emile Verhaeren*, Paris, 1910, in-18. J. Chot et R. Dethier : *Histoire des lettres françaises de Belgique*, Charleroi, 1910, in-8. — A. Barre : *Le Symbolisme*, Paris, Jouve, 1911, in-8. — P. Margueritte : *Nos tréteaux*, Paris, Dorbon aîné, 1911, in-8. — O. Thiry : *La miraculeuse aventure des Jeunes Belgique*, Bruxelles, Larcier, 1911, in-18. — M. Wilmotte : *La Culture française en Belgique*, Paris, Champion, 1912, in-18. — G. Coquiot : *Le vrai J. K. Huysmans*, Paris, Ch. Bosse, 1912, in-18. — A. de Bersaucourt : *Charles Guérin*, Paris, 1912, in-18. — J. Dornis : *La sensibilité dans la poésie française*, (1885-1912), Paris, A. Fayard, 1913, in-18. — A. Heuman : *Le mouvement littéraire belge d'expression française depuis 1880*, Paris, Mercure de France, 1913, in-18. — A. Séché : *Les caractères de la poésie contemporaine*, Paris, Sansot, 1913, in-18. — Divers : *Biographies des Rodenbach*, Bruges, Sté Brugeoise d'Imprimerie, s. d. (1914), in-18. — L. Daudet : *Fantômes et Vivants*, Paris, Librairie Nationale, 1914, in-18, — Greshoff : *Anthologie de la Littérature belge*, Amsterdam, Van Looy, 1915, in-18. — F. Mériano : *Anime Fiamminghe*,, Bari, Humanitas, 1915, in-18. — R. de Gourmont : *La Belgique Littéraire*, Paris, G. Crès, 1915, in-12. — K. Glaser : *Georges Rodenbach*, des dichter des totes Brugge, Marburg, 1917, in-18. — A. Mockel : *Emile Verhaeren*, Paris, La Renaissance du Livre, 1917, in-18. — L. Dumont-Wilden : *Anthologie des poètes belges*, 2 vol. Paris, G. Crès, 1918, in-18. — G. Doutrepont : *Les débuts littéraires d'Emile Verhaeren à Louvain*,

Paris, Cahiers de l'Amitié de France et de Flandre, 1919, in-18. — J. Desmet : *Emile Verhaeren*, 2 vol., Malines, Ve Ryckmans, 1921, in-18. — J. H. Rosny : *Torches et Lumignons*, Paris, La Force française, 1921, in-18. — R. de Montesquiou Fézensac : *Diptyque de Flandre, Triptyque de France*, Paris, Sansot, 1921, in-16, — C. Mauclair : *Servitude et Grandeur littéraires*, Paris, Ollendorff, 1922, in-18. — R. de Montesquiou-Fézensac : *Mémoires*, 3 vol., Paris, Emile-Paul, 1923, in-16. — E. P. Dimitrov : *Le Symbolisme français*, Sofia, 1924, in-18 — J. Renard : *Journal inédit* (1887-1895), Paris, Bernouard, 1925, 2 vol., in-16. — L. Treich : *Almanach des Lettres*, 1er vol., Paris, G. Crès, 1924, in-folio. — P. Léon : *Art et Artistes d'aujourd'hui*, Paris, Fasquelle, in-18, 1925, — G. Guiches : *Au Banquet de la Vie*. Paris, Spes, 1925, in-18. — L. Dumont-Wilden : *Bruges*, Paris, Nilson, 1925, in-18. — Ch. Maurras : *Barbarie et Poésie*, Paris, Nelle Librairie Nationale, 1925, in-18 P. Martino : *Parnasse et Symbolisme*, (1850-1900), Paris, A. Colin, 1925, in-18.

On trouve encore des notices sur Georges Rodenbach dans les principales encyclopédies et histoires de la littérature française de G. Lanson, E. Faguet, Petit de Julleville, J. Fleury, J. H. Retinger, R. Lalou, Lanson, Bédier et Hazard, E. Montfort, M. Gauchez, etc.

ARTICLES

Rapports sur les travaux de la Société littéraire du Cercle catholique de Gand, 1876-1877, 1877-1878. — X. : *Les Tristesses*, La Plume, 1er juillet 1879. — Mme A. Daudet : *Les Poètes modernes*, Journal officiel, 18 juillet 1879. — A. : *Les Tristesses*, de G. Rodenbach, La Paix (Bruxelles), 26 juillet 1879. — E. Verhaeren : *Les Tristesses*, Journal des Beaux-Arts (Bruxelles), 31 juillet 1879. — Gazet van Gent, Journal de Gand et Flandre Libérale (Gand), du 21 novembre 1879 : Comptes rendus d'un procès à la Cour d'assises de Gand, plaidoirie de Georges Rodenbach. — A. Metsdagh : *La Mer Elégante*, par

Georges Rodenbach, Plume et Crayon, 20 août 1881 (réponse de G. R., dans le n° du 5 septembre 1881).— Max Waller : *Nos Poètes*, Georges Rodenbach, Jeune Belgique, 15 septembre 1882. — Max Waller : *L'Hiver mondain*, Jeune Belgique, avril 1884. — Th. de Banville : Lettre à l'auteur de l'*Hiver mondain*, Jeune Belgique, 15 mai-15 juin 1884. — La Chronique (Bruxelles), 10 mars 1885, compte rendu du rapport d'Edmond Picard sur la première version de *La Jeunesse Blanche* et publication d'un pastiche des vers de Rodenbach. — *Les Plagiaires*, par M. Coveliers, La Chronique, 27 juillet 1885. — Jeune Belgique, août 1885 notes et procès-verbaux sur l'échange de témoins entre Georges Rodenbach et M. Coveliers. — Fédération artistique (Bruxelles), 20 octobre 1886 : sous le titre *Nos Artistes à l'Etranger* : *M. Georges Rodenbach*, extraits d'articles sur *La Jeunesse Blanche*, du Figaro (P. Gille), XIX^e^ Siècle (M. Fouquier), La Revue Bleue (M. Gaucher), Le Gaulois, Le Chat Noir, La Pléiade (R. Darzens), Le Soleil, Le Voltaire, La Revue de Demain. — Alb. Giraud : *La Jeunesse Blanche*, Jeune Belgique, mai 1887. — M Siville : *Georges Rodenbach*, Caprice - Revue (Bruxelles), 14 juillet 1888. — F. Vandenbosch : articles sur G. Rodenbach dans les n^os^ des 28 janvier, 18 novembre 1888 et 6 mai 1887, de l'Impartial (Gand). — Articles non signés dans la Flandre Libérale du 25 janvier 1888, du Bien Public (Gand) et du Journal de Gand des 18 et 27 janvier 1888 (polémique engagée autour d'une conférence de Rodenbach sur le Pessimisme). — A. Mockel : *L'Art en Exil*, par G. Rodenbach, La Wallonnie (Liège), 30 juin 1889. — Ch. Merki : *L'Œuvre de Georges Rodenbach*, Ecrits de Combat (Haïphong), juillet-août et septembre 1889. — A. Bonneau : *Poètes*, Revue Encyclopédique, 15 octobre 1891. — H. Chantavoine : *Revue Littéraire*, Journal des Débats, 2 juillet 1891. — A. France : *La Vie Littéraire : Georges Rodenbach*, Le Temps, 31 mai 1891. — G. Geffroy : *Georges Rodenbach*, La Justice, 2 juillet 1891. — A. France : *La Vie Littéraire*, *Le Règne du Silence*, Le Temps, 26 mai 1892.— A. Theu-

RIET : *Semaine Littéraire*, Le Journal, 3 octobre 1893. — F. FRICHE : *Le Voyage dans les Yeux*, Le Réveil, avril 1893, — A. SAMAIN : *Le Voyage dans les Yeux*, Mercure de France, t. VIII, p 185, 1893. — R. DOUMIC : *Un Poète des Villes mortes*, Journal des Débats, 18 septembre 1893. — H. CHANTAVOINE : *Revue Littéraire*, Journal des Débats, 16 janvier et 8 mai 1894. — L. DESCAVES : *Musée des Béguines*, Le Journal, 5 mai 1894. — R. DOUMIC : *Béguines*. — Interview de Georges Rodenbach dans le Gaulois. 20 mai 1894. — Interview de M. Moreno dans la Patrie, 20 mai 1894, — Le Petit Bleu, même date. — J. HURET : *Autour du Voile*, Le Figaro, 26 mai 1894. — A. SAMAIN : *Le Musée des Béguines*, Mercure de France, juin 1894. — G. MONTORGUEIL : *Chez Molière*, L'Eclair, 21 mai 1894. — J. JULLIEN : *Premières Représentations*, Echo de Paris, 23 mai 1894. — J. LEMAITRE : Journal des Débats, 27 mai 1894. — F. SARCEY : Le Temps, 28 mai 1894. — A. BRISSON : Causerie théâtrale, Les Annales, mai 1894. — F. VANDEREM : *Georges Rodenbach*, Le Journal, 21 mai 1894. — P. SEIPPEL : *Le poète Memling*, Journal de Genève, 2 novembre 1894, — Journal de Genève, 9 novembre 1894, à propos de la Conférence de Georges Rodenbach à l'Athénée — F. WEYL : *Georges Rodenbach*, L'Art et la Vie 1er décembre 1894. — M. GUILLEMOT : *Georges Rodenbach*, Revue Illustré, octobre 1895 — G. MONTORGUEIL : Rodenbach contre Murger, L'Eclair, 24 juin 1895. — I. GILKIN : *Quinze années de Littérature*, Jeune Belgique, p 393 1895. t. XIV. — J.-H. ROSNY : *Georges Rodenbach*, Nouvelle Revue, 15 avril 1895 — A. RÉMONT : *Georges Rodenbach*, Libre Critique (Bruxelles), avril 1895. — A. S. : *La Vocation*, par Georges Rodenbach (Catholisme littéraire. Ce que vaut la Religion sans la morale), Journal de Genève 14 juillet 1895. — ED. ROD : *L'Art de Georges Rodenbach*, Le Gaulois, 8 avril 1897. — C. MAUCLAIR : *Trois Poètes*, Revue Encyclopédique. 25 avril 1896. — ED. ROD : *La Race et la Tradition*, Le Gaulois, 8 avril 1897. — G. KAHN : *Georges Rodenbach*, La Revue Blanche, 1er mars 1897 —

E. Berr : *Petite chronique des Lettres*, Revue Bleue, 31 décembre 1898. — Anonyme : *Nos Auteurs à Paris*, Journal de Bruges, 29 décembre 1898. — Anonyme : *Particularités biographiques sur Rodenbach*, Journal de Bruges 30 décembre 1898. — C. Mendès : *Georges Rodenbach*, Le Journal, 26 décembre 1898. — C. Mendès : Discours prononcé sur la tombe de Georges Rodenbach le 26 décembre 1898 ; Le Journal même date. — L. Muhlfeld : *Georges Rodenbach*, Echo de Paris, 29 décembre 1898. — G. Deschamps : *Georges Rodenbach*, Le Temps, 26 décembre 1898. — Edg. Richaume : *La Mort de Georges Rodenbach*, L'Escholier (Louvain). 6 janvier 1899.—A. Alexandre : *Un Poète*, Le Soir (Bruxelles), 2 janvier 1899. — O. Mirbeau : *Notes sur Georges Rodenbach*, Le Journal, 1er janvier 1899. — P. Seippel : *Georges Rodenbach*, Le Journal de Genève, 16 janvier 1899. — J.-K. Huysmans : *Bruges*, Echo de Paris, 1er février 1899. — E. Verhaeren : *Georges Rodenbach*, Revue Encyclopédique, 28 janvier 1899. — F. Gregh : *Geoorges Rodenbach*, Revue de Paris, 1er janvier 1899.— C. Mauclair : *Georges Rodenbach*: Revue des Revues, 15 février 1899. — Ed. Pilon : *Georges Rodenbach*, La Vogue (nouvelle série), janvier 1899. — Ch. Merki : *Georges Rodenbach*, Mercure de France, février 1899.— F. Vandenbosch : G. Rodenbach, Durendal (Bruxelles), janvier 1899. — E. Chesneau : *Georges Rodenbach en Belgique*, Le Carillon (Ostende), 16 janvier 1899. — G. D'hondt : *Albrecht en Georges Rodenbach*, Gent Voorwaerts' 15 janvier 1899 — Ed. Picard : Georges Rodenbach, L'Art Moderne, janvier 1899. — A. Joly : *G. R.*, Libre Critique (Bruxelles) n° 1, 1899. — E. Valentin : *In Memoriam*, Journal des Gens de Lettres belges, 1899, pp. 127-.138. — J Sosset : *L'Evolution du Lyrisme de Rodenbach*, Libre Critique, 1899, p. 25. — G. Ramaekers : *Le Frère aîné* (G. R.), La Lutte (Bruxelles), 1899, pp. 299-308. — J. Bertaut : *Georges Rodenbach*, Nouvelle Revue Internationale, 15 février 1899. — J. Van de Woestyne, *Georges Rodenbach*, Ons Leven 1899, p. 13. — J. Leconte :

Rodenbach et les Brugeois, Ligue Artistique, 1900, n° 7. — *Een gedenkteeken aan G. Rodenbach* (un monument à la mémoire de G. R.), Vlaamsche srtyd, 1900 n° 5. — J. Aubry : *Georges Rodenbach*, La Province (Le Hâvre), août 1901. — S. Trebisch : *Georges Rodenbach*, Neue Freie Presse (Vienne), 22 décembre 1901. — Jean Vaudon : *Baudelaire et les Baudelairiens*, La Quinzaine. 16 novembre 1902, pp. 229-31.— Anna Rodenbach : *Georges Rodenbach*, Le Figaro, 15 juillet 1903. — J.-L. Merlet : *Georges Rodenbach* Le Petit Niçois, 18 juillet 1903. — Timon (Charles-Bernard) : *Georges Rodenbach*, Le Matin (d'Anvers), 19 juillet 1903. — Emile Verhaeren et Firmin Vandenbosch : Discours prononcéà l'occasion de l'Inauguration du *monument Rodenbach à Gand*, La Flandre Libérale, 21 juillet 1903. — P. et V. Margueritte, *Georges Rodenbach*, Echo de Paris, 26 juillet 1903. — G. Virrès: *L'Inauguration du monument Rodenbach*, Durandal (Bruxelles), 1903, pp. 486-489. — F. Hellens : *La Fête Rodenbach à Gand*, Jeune Effort, 1903, pp. 41-43 — A. : *Le Mirage*, Wiener Tageblatt, 17 septembre 1903. — Bob : *Les heureuses rencontres* (à propos d'un ouvrage *A l'ombre des cinq clochers*, de M. A. Delangre, plagiat de *Bruges-la-Morte*), La Chronique (Bruxelles) 16 avril 1904. — P. Maes : *Georges Rodenbach*, La Revue Contemporaine (Paris), février et mars 1907. — Le Soir, (Bruxelles) n° spécial consacré à *Bruges et Zeebrugge*, 1907. — F. de Croisset : *Le Salon de la duchesse de Rohan* (reproduction d'un sonnet inédit de Rodenbach) Le Figaro, 22 janvier 1908. — R. Poincaré : *La Littérature belge d'expression française*, Grande Revue, 10 mai 1908. — E. Momigliano : *Giorgio Rodenbache le Carillonneur*, Vita Internazionale, 20 février et 20 mars 1913, Vocce Siciliano. — M. H. Urena : *Georges Rodenbach*, Ateneo (Saint-Domingue), mars 1912. — A. Foulon de Vaux : *Le Poète devant la critique*, La Plume 1912. — A. Rodenbach : *Le Carillonneur*, Le Figaro, 18 mars 1913. — P. Maes : *Le carillonneur*, de X. Leroux, La Flandre Libérale, 23 mars 1913. — E. Thayez : *Poesia del sogno e del ricordo*,

(La Stampa, Turin), avril 1913. — L. Tricot : *Un évocateur*, Mercure d'Anvers, décembre 1913. — M. Vessélovska : *Georges Rodenbach et les écrivains russes*, La Belgique artistique et littéraire, 1er août 1913. — P. Maes : *Rodenbach et la Jeunesse Blanche*, La Vie, 2 août 1913. — G. Lanson : *Quelques poètes*, Le Matin, 8 août 1913. — F. de Miomandre : *La Jeunesse Blanche*, La France, 24 août 1913. — P. Maes : *La Famille de Rodenbach*, Mercure de France, 16 mai 1914. — P Maes : *Bruges et son poète*, Everyman (Edimbourg), 26 décembre 1914. — P. Maes : *L'enfance et l'adolescence de Rodenbach*, La Revue Générale (Bruxelles), Octobre 1920. — La Nervie, juillet-août 1923, n° spécial consacré à Rodenbach (1re publication du *Livre de Jésus*). — C. Mauclair : *Georges Rodenbach*, Nos poètes, n° 3, 15 décembre 1923. — Antoine-Orliac : *G. Rodenbach*, Mercure de France, 15 décembre 1923. — Anna Rodenbach : *Georges Rodenbach*, Excelsior, 21 décembre 1923. — A. Dupouy : *G. R.* Démocratie nouvelle, 22 décembre 1923. — Supplément du Figaro et Comœdia du 23 décembre 1923 consacrés en partie à *G. Rodenbach*. — P. S. : *Georges Rodenbach*, Le Temps, 24 décembre 1923. — Noziére : *G. Rodenbach*, L'Avenir, 24 décembre 1924. — T. Derême : Articles sur G. Rodenbach dans le Gaulois & l'Eclair du 24 décembre 1923. — Journal de Liège : *A la mémoire de Georges Rodenbach : à propos de la manifestation de Paris (discours de M. Maurice Vilmotte)*. 26 décembre 1923. — Dumont-Vilden : Article sur Rodenbach dans la Nation Belge du 27 décembre 1923. — P. Maes : *Une Apothéose*, Flandre Libérale 28 décembre 1923. — J. L. Mertèt : *G. Rodenbach*, Floréal, 29 décembre 1923. — F. Saisset : *Georges Rodenbach*, Le Coq catalan, 29 décembre 1923. — R. de Marès : *Georges Rodenbach*, Le Matin d'Anvers, 30 décembre 1923. — Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux, 30 décembre 1923 : *Une lettre inédite de Georges Rodenbach*. — J.-H. Rosny : *Hommage à Rodenbach*, Revue Franco-Belge, 1er Janvier 1924. — A. Dupouy : *Georges Rodenbach*, Le Monde Illustré,

12 janvier 1924. — P. Maes : *Georges Rodenbach à Gand*, La Flandre Libérale, 13 janvier 1924. — I. Gilkin : *Chronique littéraire* (souvenirs sur G. Rodenbach), Revue Belge, 16 janvier 1924. — J. Chasle-Pavie : *Pour un anniversaire*, Express d'Angers. — P. Maes : *Les débuts de G. Rodenbach en France (lettres à Emile Verhaeren)*, la Revue de France, janvier 1924 — Le Thyrse, 1er février, discours de Léopold Rosy, A. Daxhelet, V. Gille et H. Krains prononcés à Gand lors de la manifestation Rodenbach du 14 janvier 1924. — Diego Angeli : *Giorgio Rodenbach*, Il Giornale d'Italio (Rome) 23 janvier 1924. — T. Derême : *La Poésie de Georges Rodenbach*, La Revue de Paris, 1er février 1924. — G. Charlier : *Les Débuts de Georges Rodenbach*, La Renaissance de l'Occident, mars 1924. — F. Hellens : *Revue de Genève*, avril 1924. — G. Eekhoud : *Contribution à l'histoire d'une littérature (1881-1900)*, La Revue belge, mars 1925, etc...

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

En Belgique

CHAPITRE PREMIER. — L'Enfance et l'Adolescence (1855-1877). 9

CHAPITRE II. — Le Premier Séjour du Poète à Paris (1878-1879). LA PAIX, LES TRISTESSES. 37

CHAPITRE III. — Le retour à Gand. — Débuts au barreau et à LA FLANDRE LIBERALE. LA MER ELEGANTE. LA PLAGE, LA JEUNE BELGIQUE. Le banquet Lemonnier (1879-1883). 49

CHAPITRE IV. — Départ pour Bruxelles. L'HIVER MONDAIN. La manifestation van Hasselt. Polémiques de la JEUNE BELGIQUE. Le duel manqué avec Coveliers. Max Waller contre Paul Wauvermans et Coquelin aîné. Plaidoiries de Georges Rodenbach (1883-1886). 67

CHAPITRE V. — Bilan de la JEUNE BELGIQUE. LA JEUNESSE BLANCHE. Georges Rodenbach secrétaire de la rédaction du PROGRÉS. LE LIVRE DE JESUS. DEPART pour Paris (1886-1888). 82

SECONDE PARTIE

EN FRANCE

CHAPITRE VI. — Les Lettres Parisiennes du JOURNAL DE BRUXELLES. L'AMOUR EN EXIL. LA VIE MORTE et L'ART EN EXIL. 107

CHAPITRE VII. — Les maîtres et les amis : Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle Adam, Théodore de Banville, Stéphane Mallarmé, Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt BRUGES LA MORTE. 127

CHAPITRE VIII. — LE VOILE et LE MUSEE DE BEGUINES. 153

CHAPITRE IX. — LE RÈGNE DU SILENCE. LES VIES ENCLOSES. LE MIROIR DU CIEL NATAL. 168

CHAPITRE X. — Georges Rodenbach causeur et collaborateur du FIGARO. LA VOCATION. LE CARILLONNEUR. 190

CHAPITRE XI. — La mort de Georges Rodenbach. Ses œuvres posthumes. 211

BIBLIOGRAPHIE. 221

Issoudun — Imp. Rapide du Centre (Tél. 32).

5 3 8
3 9001 01973 6001
15759 3

BARCODE
INSIDE